

The book cover features a close-up, painterly portrait of a woman's face on the left side. Her eyes are closed, and her lips are painted a vibrant red. The background is dark and textured, with faint red floral sketches. The title and author's name are printed in white serif font on the right side.

La femme accidentelle

Suzanne
Rhéaume

la plume d'or

Table des matières

Chapitre 1	6
Chapitre 2	15
Chapitre 3	23
Chapitre 4	37
Chapitre 5	51
Chapitre 6	66
Chapitre 7	87
Chapitre 8	100
Chapitre 9	107
Chapitre 10 Grimoire intitulé: Comment mesurer une vie	110
Chapitre 11	117
Épilogue Sept ans plus tard	120

La femme accidentelle

Suzanne Rhéaume



Conception graphique de la couverture: Ester Perron et M.L. Lego

© Suzanne Rhéaume, 2016

Dépôt légal – 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-38-4

Aussi disponible en format papier et ePUB

Les Éditions La Plume D’or reçoivent l’appui du gouvernement du Québec par l’intermédiaire de la SODEC

À mon amour,
À mes enfants et petits-enfants,
Ma lumière à tout jamais.
Ti amo

Ce n'est pas le doute qui rend fou:
c'est la certitude
Nietzsche

Chapitre 1

Soupir saccadé, chagrins dissimulés, Samuelle regardait par la fenêtre avec sa solitude coutumière, attendant qu'on réalise qu'elle était encore là. Le chauffeur n'allait pas tarder. Ce soir, l'ambassadeur de la France organisait une réception pour annoncer le lancement du nouveau cru de la Commanderie de Bordeaux et il serait de mise qu'elle y assiste. C'était la moindre des choses. Cette vie lourdement hypothéquée ne lui appartenait pas. S'il y avait eu un intertexte, c'est le message qu'elle aurait reçu dans la note de service de son conjoint. Bertrand Bergeron préparait sa prochaine cabale politique avec son cercle interne et sous aucun prétexte elle ne pouvait être admise au sein de ce sanctuaire. Qu'importe, puisque leurs nombreuses manigances la rendaient totalement indifférente. Et eux aussi, d'ailleurs. Au même titre qu'elle à leur endroit, ces gens ne faisaient que la tolérer.

Elle pouvait entendre le personnel de soutien qui s'affairait dans le hall d'entrée du chalet du lac Harrington, la résidence d'été officielle du premier ministre et de sa famille, sise dans les collines de la Gatineau. Pour elle, c'était un havre de paix, loin de la vie publique. Pourtant, lorsqu'elle regardait l'autre côté de la glace, elle avait l'impression d'épier le refuge d'une âme sensible. Elle n'avait pas le droit aux collines vertes qui s'étaient avec nonchalance entre les rochers et les petits lacs silencieux. Elle frémit et ferma doucement les yeux pour laisser l'indolence s'installer par osmose. Portant le bout de son index sur sa lèvre inférieure, elle étouffa un sanglot discret. C'était tout ce qu'elle pouvait se permettre de ressentir. Elle pensait à l'ivresse qu'elle avait palpée, jadis, dans la vieille Citroën DS bleue, alors qu'ils roulaient vers le lac Meech au son de la chanson *I'm Your Man* de Leonard Cohen qui jouait à la radio. Une main sur le volant et l'autre en train de descendre sa fermeture éclair, Bertrand l'avait souvent savourée. Elle savait qu'il la regardait. Le plaisir de la peau était une délectation pour la séductrice parfaite, rôle qu'elle s'était alors imaginé.

Elle avait trouvé en Bertrand le partenaire idéal, lui qui comprenait le paradoxe de la dignité humaine dans l'acceptation radicale de l'obéissance. Pour ne rien sentir de la vraie vie, le fait de laisser l'homme lui faire mal constituait pour elle une anesthésie volontaire. Sachant que cette douce dépendance la soulageait profondément du passé, Bertrand en profitait. Les bourreaux sont ainsi.

La peau rafraîchie par la baignade, la poussière de la ville complètement purgée, elle se souvenait du moment où Bertrand ouvrait discrètement un Merlot dans le stationnement du lac Meech. Lorsque la bouteille vide ferait son arc pour retrouver la banquette arrière de la Citroën, elle aurait séché sa chevelure et endossé une robe de coton d'été, le genre de robe qu'un homme aime déchirer comme la femme qui la porte. En souriant silencieusement, Bertrand passait sa main solidement sur les seins durs de sa blonde qui se laissait faire. Elle adorait être une femme taponnée; c'est du moins ce que son copain lui murmurait en lui pinçant le bout des mamelons, maintenant qu'il avait délogé les seins du soutien-gorge en dentelle. Entre le stationnement du lac Meech et celui du restaurant en bordure du parc de la Gatineau, avant que le beaujolais perde son effet, c'était un rituel que d'aller se cacher dans une talle de bois pour se savourer, le ventre encore réchauffé.

Au resto, ils dégustaient les plats du chef, un steak tartare pour elle, un saumon fumé pour lui. À la pénombre, le reflet des chandelles sur les tables enveloppait les tête-à-tête dans une bulle discrète. Les yeux cherchaient pour goûter. Une bouchée lente, un soupir dévoilé par une langue humide, un frottement de la jambe sur l'autre corps chaud, l'odeur de l'été sur une peau moite basanée, Samuelle anticipait avec impatience la tension qui la tirait au bas du ventre. Elle se mordait la lèvre inférieure pour signifier qu'une dégustation érotique d'une agape à deux les attendait.

Plaisir de la bouche et tout ce qui vient, elle croyait que la vie de couple serait ainsi pour toujours. Après les frissons, elle se voyait sur le bord du précipice. Bertrand ne la laisserait jamais chuter dans l'intolérable incertitude et la ramènerait tranquillement vers la réalité. Elle avait perfectionné le rôle du caméléon affectif en maîtrisant l'art de la séduction à la renverse. Le bal des fous, comme elle disait, parce qu'il y a du plaisir dans la douleur. Garder sa dignité était admettre qu'elle était exigeante au niveau de ses relations sexuelles. Pour elle, la sexualité était un droit acquis et l'amour, une contradiction. Il faut tout chavirer pour demeurer dans cet état

d'incertitude, voisine de la peur et de la jalousie. La douleur physique est plus fidèle parce qu'elle a un début et une fin. Elle soulage le mal de vivre en purgeant avec une grande efficacité. Bertrand avait le tour de la vider de ses émotions et c'est ce qu'elle voulait. Quand il n'y a plus de sentiment et que seul le corps répond, on peut jouer avec le feu sans la protection de sa carapace affective. C'était cela qu'elle aimait le plus: ce plaisir qu'on retrouve volontairement dans la douleur érotique et la séduction venimeuse.

La séduction est une vendeuse d'émotions et de sensations fortes. Pourtant, pour Bertrand, avoir des sentiments était une faiblesse de caractère. Il valorisait plutôt ce qui les avait provoqués. Pour lui, la douleur physique était plus adroite que l'émoi parce qu'elle descendait jusqu'aux racines les plus profondes de notre être. Vivre est un privilège, répétait-il tout bas à Samuelle tout en collant sa joue humide sur la sienne et en lui faisant subir ses supplices. Malgré l'aspect physique de leur relation, Bertrand savait quelles émotions pouvaient aggraver sa belle à son insu. C'était son mantra préféré pour la punir, lui qui très souvent lui reprochait de ne pas être l'épouse parfaite. Ce qui le décevait tant est qu'en plus de consentir à tout, elle ne résistait jamais. Dans sa douleur, elle était égoïste. Jamais il n'y avait de combat ou de lutte digne de l'effort qu'il déployait. À ses yeux, la femme qui gémissait le dos arqué sous les pulsions de sa virilité était loin d'être la séductrice qu'il avait tant espérée. Elle était plutôt devenue un fardeau, surtout quand elle s'accrochait à lui en pleine crise de dépendance affective. Dans sa douleur, elle était souvent confuse et il aimait cultiver ce désarroi.

Sam ignorait quelle valeur émotive attribuer à cette souffrance prometteuse. Chose certaine, on honore toujours nos bourreaux et on veut les protéger. Après tout, ne l'avait-elle pas fait pour son père? Quand ce dernier en avait fini avec elle, il lui répétait constamment que la sexualité avant l'âge de huit ans était la meilleure. C'est ainsi que son initiation dans le club exclusif des femmes taponnées l'avait conditionnée à s'adapter aux situations que son père, et plus tard Bertrand, lui imposaient. Le désir est sournois et il aime trahir les victimes. C'est la genèse de la culpabilité. L'enfant en elle avait appris à accommoder en calquant les émotions de son père adoré et des adultes qui la dégustaient en groupe. La réalité, la vraie, était devenue étrangère. Ce qui la déchirait le plus était d'entendre son père lui répéter de façon tyrannique que sa petite sœur était sa préférée parce qu'elle gémissait plus fort. Néanmoins, elle s'accrochait à l'espoir qu'il lui tendait. Par la suite, Bertrand est entré dans sa vie pour jouer le rôle de père substitut.

Elle avait compris que l'art d'être une séductrice est la capacité innée de vivre les émotions des autres. On ne survit que si l'on parvient à séduire les autres. C'était monnaie courante pour la femme taponnée devenue experte dans l'anesthésie affective. L'incertitude s'évapore avec les inhibitions et les insécurités. Il n'y a plus de banalités ennuyeuses, sauf les accidents de parcours quand on abdique devant les exigences des autres. C'est ainsi que Samuelle était devenue l'épouse accidentelle: une vie vécue par accident parce qu'on laisse les bourreaux tout justifier.

Elle ne voyait plus Bertrand. Le soir, quand le chef préparait l'unique couvert, elle tirait sa révérence auprès du personnel avec un sandwich au poulet et un Pinot gris. Elle s'installait en cliquant sans cesse sur la manette pour soulager son anxiété devant les spasmes électroniques sur l'écran. C'était ça, sa vie, voir son époux plus souvent à la télévision qu'en personne. Encore, elle devenait frustrée lorsque les journalistes l'attaquaient à grands coups de massue juste pour avoir une bonne cote d'écoute. On l'avait bien prévenue. L'attachée de presse lui avait offert des conseils relativement aux critiques déchirantes venant de toutes parts. Si elle s'inquiétait, ce n'était pas pour Bertrand, mais bien pour leurs enfants.

Maëlle étudiait à l'Université McGill et ne les visitait plus les fins de semaine. Aussi, les tête-à-tête à Montréal entre fille et mère au resto grec de la rue Prince Arthur étaient terminés, Maëlle en ayant ras-le-bol depuis que les journalistes l'avaient photographiée en sortant d'un club montréalais. Ses meilleurs amis ne lui parlaient jamais de son père, mais ils aimaient mentionner qu'elle était de leur partie, même en son absence.

Pour Thierry, c'était plus difficile. L'école secondaire avait été pour lui un véritable supplice, dû au fait que lorsqu'ils publiaient des articles sur les troubles d'apprentissage, les quotidiens le citaient souvent en exemple. Après ses études, il s'était enrôlé dans les forces armées canadiennes pour disparaître. Sans qu'il ne le sache, son père avait téléphoné au ministre de la Défense, et ce, malgré les supplications de Samuelle qui le priait de ne pas intervenir dans la carrière de leur fils, sachant que ce dernier voulait évoluer de lui-même. Tout ce que la mère pouvait maintenant espérer, c'est qu'il soit heureux.

Les discussions de ce genre se terminaient toujours de la même façon. Bertrand claquait la porte de la

chambre à coucher et allait lire dans son bureau, tandis que Samuelle, résignée et vidée, tombait en chute libre, les bras en croix. La figure sillonnée, elle pleurait jusqu'à ce que la bile reflue dans sa bouche. Ensuite, elle s'enroulait dans les couvertures avant de connaître un sommeil agité, pour ensuite se réveiller le lendemain matin, à nouveau seule.

— Pardon Madame. La voiture est prête, annonça le majordome. Madame a aimé son week-end? On peut dire que la belle température était des nôtres.

— Merci, Victor. On va prendre toutes les bonnes journées qu'on nous donne. Le temps passe trop rapidement, répondit Samuelle en tournant son regard vers le lac.

— Dois-je annoncer que Madame est prête?

— Dans quelques minutes, Victor. Dites au chauffeur que ce ne sera pas long.

Une main lasse dans sa chevelure blonde grisonnante, Samuelle se regarda dans le miroir, juste le temps de mettre du rouge sur ses joues. Saisissante avec ses yeux bleu clair qui l'avaient toujours bien servie, elle n'avait plus le goût de la séduction. Sa respiration syncopée et un redressement des épaules trahissaient son découragement devant la femme qu'elle voyait dans le miroir. Elle luttait pour ne pas paniquer. «Ça ne vaut pas la peine», se dit-elle la gorge serrée.

Elle descendit les marches pour gagner le véhicule qui l'attendait. Avec son sourire usuel, Victor lui ouvrit la portière et elle disparut dans la noirceur feutrée. On aurait dit un corbillard. Si pour l'entourage elle était une femme vulnérable, pour le public, elle représentait une énigme. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient une première dame comme elle, et ce serait loin d'être la dernière.

En arrivant à la résidence de la rue Sussex, la voiture fut ralentie par un autobus rempli de touristes qui tentaient tant bien que mal de prendre des photos. Le guide expliquait l'historique du domaine en terminant, comme il le faisait toujours, avec cette plaisanterie selon laquelle le premier ministre et sa famille habitaient dans un logement subventionné par l'État. Alors que la berline noire se faufila derrière la barrière, des employés étaient déjà à la porte pour accueillir son occupante.

— Bonjour, Madame, dit Hedwige. Vous avez fait un bon séjour?

— Bonjour, Hedwige. Oui, merci. Comment vont les petits-enfants?

— Les petits cocos vont à merveille. Merci, Madame, de me le demander.

Samuelle aimait Hedwige, une femme authentique qu'on enviait tant elle semblait indemne. Son instinct maternel ne l'ayant pas induite en erreur, Hedwige avait pris sa patronne sous son aile.

— Voulez-vous une petite bouchée avant votre belle soirée à l'ambassade?

— J'aime autant ne pas manger.

— Ce serait peut-être prudent de se faire un petit fond. Vous pourriez vous sentir mal si vous ne mangez pas avant d'aller déguster tout ce bon vin français.

— Des craquelins et du camembert, alors, mais juste pour vous faire plaisir.

— Très bien, ma belle dame! laissa entendre Hedwige sur un ton satisfait.

— Qui est ici?

— Monsieur et son chef de cabinet, avec quelques adjoints de son bureau.

— Dans ce cas, je vais manger dans ma chambre.

Samuelle ne grignotait jamais devant Bertrand. Autrement, du fait que ses rondeurs étaient saillantes et bien proportionnées, il la faisait toujours sentir trapue et insignifiante. Elle le voyait dans ses yeux. De même, elle savait qu'il avait une autre femme dans sa mire. Sauf dans le cadre de leurs fonctions publiques, il avait pris l'habitude de constamment marcher derrière elle. Chaque fois qu'il dévisageait une autre femme, elle le savait. Il suffisait de voir celle qui lui retournait son regard séducteur. Mais pour prévenir l'éruption, elle s'était résignée. Sa haine était destinée vers elle-même, et non vers lui. C'était comme une danse morbide donnant la permission de se laisser démolir à petit feu.

— Comment était le lac Harrington? demanda une voix presque caverneuse.

Tirée brusquement de sa rêverie, elle leva les yeux pour voir Bertrand l'examiner de la tête aux pieds.

- Superbe, comme d'habitude.
- Tu as fait quoi de ta carcasse?
- Une aquarelle.
- Au sujet de quoi?
- Une fleur... une pivoine blanche.
- Tu avais tout ce paysage et tu as choisi de peindre une fleur? Tu te prends pour un enfant de la maternelle, ou quoi?
- Je voulais imiter le style d'aquarelle qu'on voit au Japon.
- Ce que tu as vu au Japon était des chrysanthèmes. Ne peux-tu pas concevoir quelque chose de ton propre cru?
- Cette fleur était ma muse, mon inspiration.
- Si c'est ta muse, ton inspiration est très limitée.
- Bien, je...
- Est-ce que Brigitte t'a montré ce que tu dois porter ce soir?
- Je n'ai pas eu la chance de...
- Toujours à la dernière minute, comme dirait ton père! Comment t'appelait-il, déjà? Ah oui... tête de pioche. Il faudrait que tu penses à moi de temps en temps. Je compte sur toi pour me représenter ce soir.
- Ce n'est pas le ministre des...
- Reconnais tes limites et laisse la politique au ministre.
- Je voulais dire...
- Je dois aller au breffage. Voici la liste des personnes à rencontrer ce soir. Lui, surtout, précise Bertrand en montrant de l'index le nom du responsable de l'énergie nucléaire en France.
- Peut-être que Samantha serait plus en mesure de le faire que moi?
- Que veux-tu dire?
- Je veux dire qu'elle te représenterait mieux que moi.
- Samantha sera au breffage avec moi, ce soir. Ta tâche est plutôt simple; tu n'as qu'à faire de belles photos et de grâce, surveille ta posture. Tu fais deux fois ton âge, termina Bertrand en quittant.
- Je ne l'avais pas réalisé, murmura Samuelle, blessée, avant de sentir la présence d'Hedwige qui attendait discrètement derrière la porte.
- Hedwige?
- Oui, Madame, répondit l'employée comme si elle venait tout juste d'arriver. Voilà votre petit goûter. Vos craquelins préférés, du camembert double-crème et un bon verre de lait.
- Merci, Hedwige, répliqua Samuelle sans la regarder.
- J'ai vu la robe que Brigitte a préparée pour vous. Vous serez la plus ravissante, ce soir. Une vraie Catherine Deneuve!
- J'ai passé l'âge et le désir d'être la plus belle. Si vous saviez comment je déteste sortir en public.

Samuelle se tut, mais il était trop tard. Pendant que son interlocutrice baissa les yeux, elle s'écrasa dans le grand fauteuil près de son lit. Elle n'avait pas d'appétit. Bien que les craquelins et le camembert sur l'assiette blanche bordée en or et la serviette empesée la conviaient au soulagement, manger était devenu une punition du fait qu'elle avait pris du poids. Maigrir était plus difficile après la ménopause, le *mea culpa* des femmes de cinquante ans.

— C'est une décision, un acte conscient, avait prêché Bertrand. Tu te laisses aller. Je ne peux même pas compter sur toi. Tes impulsions, ta corpulence...

Lui, pour sa part, pouvait compter sur les services d'un entraîneur privé et quand il faisait de l'embonpoint, il reprenait rapidement sa forme en ne buvant que des mixtures vitaminées au soya. Ses complets lui faisaient comme un gant, disait son tailleur de Montréal. Son plus grand souci était de choisir la bonne cravate. Un bruit sourd provenant de la porte de la chambre tira Samuelle de sa rêverie.

- Encore en train de te bourrer la face, lança Bertrand.
- C'est pour aider la digestion.
- Je n'ai pas de temps à perdre avec tes conneries. Redonne-moi la liste.

Samuelle se leva d'un trait et échappa la serviette par terre. Elle chercha sur son bureau, mais ne vit pas la liste.

- Mais où est-elle...
- Tu ne te souviens plus où tu l'as mise? Je viens de te la donner il y a à peine quinze minutes!

Samuelle passa ses mains tremblantes sur le couvre-pied du lit et souleva la couverture. De son côté, Bertrand prit son sac à main pour constater qu'il était vide. Puis, se rappelant qu'elle l'avait mise dans son soutien-gorge, Sam s'en empara et la tendit à son mari.

- Tu as les mêmes habitudes que ta grand-mère.
- Je n'y avais pas pensé.
- Tu ne penses jamais, répliqua Bertrand en mettant la liste dans la poche de son veston. Tâche de te réveiller avant d'arriver là-bas et surtout, ne prends pas tes médicaments avant d'y aller. Avec le vin, ils pourraient agir comme un sédatif.
- Je n'ai rien pris.
- En revenant de Calgary, la semaine prochaine, je vais discuter avec ton psychiatre. Je veux qu'il révise la liste de tes médicaments.
- Je vais lui parler.
- Tu ne dois certainement pas tout lui dire.
- Pourquoi dis-tu cela?
- Tu crois vraiment que ta santé s'améliore? J'en ai assez. Si ton doc n'est pas capable de faire mieux, je vais en trouver un autre.
- Je préfère m'occuper moi-même de mes affaires.
- Quelle plaisanterie! Tu es incapable de gérer ta propre vie.
- C'est toi qui veux tout contrôler.
- Oh, ma chère! Ça ne vaut pas la peine d'en discuter avec toi. Tu ne fais pas d'effort pour changer, malgré Bertrand en jetant le sac à main en perles sur le lit. Il se tue, la regarda froidement et ajouta: de grâce, fais quelque chose avec ton visage! Tu es cernée comme une femme battue.
- Je n'ai pas seulement l'air, j'en ai la chanson, répondit Samuelle à voix basse alors qu'il quittait la pièce.

Brigitte la rejoignit quelques minutes plus tard en marchant d'un pas pressé. Sans doute Bertrand l'avait-il envoyée pour l'aider à se préparer.

- Madame?
- Quelle heure est-il?
- Il est 19 h 15, Madame.
- À quelle heure le chauffeur vient-il me chercher?
- À 20 h 30, Madame.
- Laisse-moi. Je vais me préparer seule.
- Mais Monsieur a demandé...
- Laisse-moi, répéta Samuelle avec insistance.

Elle entra dans la salle de bain, fit couler l'eau dans la baignoire et alluma une chandelle à la vanille. Ceci fait, elle passa sa main froide sur les serviettes chauffées en attendant que la baignoire se remplisse. Tranquillement, elle se dévêtit sans oser se regarder dans le miroir. Elle mit de l'huile parfumée dans l'eau et s'y laissa descendre doucement jusqu'au cou.

- Ne joue pas le jeu, se dit-elle. Ne te laisse pas descendre dans le gouffre. Ce soir, tout va aller.

Elle passa lentement son index sur la flamme de la chandelle parfumée et comme Icare trop près du soleil, elle trouvait la cire bouillante et belle. L’anneau luisant autour de la mèche hypnotisait son regard. Puis elle plongeait son doigt dans la flamme pour se soulager. Le bout commençait à noircir dans la flamme jaune quand tout à coup, elle l’enfouit dans la cire bouillante avant de gémir de plaisir. Entre la mutilation qu’elle ne pratiquait presque plus et la brûlure, la douleur choisie était une certitude. C’est la vie secrète au féminin qu’on ne divulgue pas à nos filles, lesquelles s’y heurteront un jour parce qu’elles portent en elles le désir de Lilith et le péché d’Ève. Adam, le premier homme, avait deux femmes. C’est la prédilection qui est léguée aux femmes en quête d’une réponse infinie: est-ce que je compte pour quelque chose à tes yeux?

— Madame?

— Oui? fit Samuelle en tressaillant au fond de la baignoire tiédie.

— Madame, il est 20h00.

— Merci, Brigitte. Tu peux partir.

— Mais Madame...

— Maintenant! laissa entendre Samuelle d’une voix rauque.

D’un coup sec, elle se leva de la baignoire et prit une des serviettes. La robe que son mari avait choisie portait la griffe d’un designer canadien qu’on mentionnerait très vite dans les carnets mondains. Elle détestait les escarpins qui hélas, étaient de rigueur. Elle passa ses mains sur les plis de la robe et vit qu’elle n’avait pas vérifié son vernis à ongles. Elle fouilla dans le tiroir de sa vanité et repéra la couleur appropriée. En appliquant le vernis, elle se mit à trembler. L’anxiété lui donnait la nausée.

Dans ses préparatifs, son visage constituait toujours la dernière étape. Il fallait jauger ce que les autres verraient. L’art de se maquiller repose sur le jugement que l’on fait sur soi-même. On choisit les tons tout en échauffant les apparences pour éviter que les autres nous devinent.

En levant les yeux, elle remarqua les cernes bleus accentués par le reflet de la lumière. Elle badigeonna son fond de teint avec maladresse et termina son maquillage en pratiquant son sourire. Bertrand avait choisi des bijoux sertis de diamants canadiens prêtés par un orfèvre du Grand Nord. Elle passa un coup de brosse dans ses cheveux et décida de faire un nœud français au bas de la nuque en ajoutant une petite barrette en or. Enfin, un léger rouge à lèvres délimitait le sourire de la charmante femme du premier ministre. Elle prit son sac à main vide et se dirigea vers le grand hall où encore une fois, les policiers de la GRC l’attendaient. En souriant, comme le voulait le protocole, le chauffeur ouvrit la portière avant d’entreprendre de la reconduire à l’ambassade.

Érigée sur une falaise longeant la rivière des Outaouais, entre les Chutes Rideau et la résidence officielle du premier ministre, l’ambassade de la France était reconnue pour son style Art-Déco. Toujours, les bateaux de plaisance qui sillonnaient la rivière des Outaouais ralentissaient pour l’admirer. C’était le genre de résidence devant laquelle on se demande quelle sorte de vie peuvent mener les gens vivant à l’intérieur. Sûrement qu’ils doivent être heureux.

Lentement, dans un synchronisme précis, les limousines, avec leurs immatriculations diplomatiques, se dirigeaient vers l’entrée principale. Quand les portières ouvraient, on voyait descendre des invités recherchés, que ce soit pour diverses raisons philanthropiques ou lucratives. Aucun paparazzi sur les lieux, puisque les journalistes qui figuraient sur la liste d’invités avaient été soigneusement sélectionnés.

L’ambassadeur attendait ses convives près du grand escalier en marbre rose massif. Samuelle s’attarda devant les tapisseries représentant les quatre saisons: l’hiver canadien, le printemps parisien, l’été de Saint-Malo et l’automne québécois. Outre le style Art-Déco, la mission diplomatique avait le souci d’utiliser des ornements mettant en évidence les liens d’amitié qui unissaient les deux pays.

— Bonsoir, ma chère dame.

— Bonsoir, Monsieur l’Ambassadeur, répondit Samuelle.

— Toujours aussi élégante.

— Merci, Monsieur l’Ambassadeur, répliqua Samuelle en baissant les yeux.

L’Ambassadeur avait un certain âge. Diplômé de la Sorbonne, politicien et diplomate hors pair, il était un homme sincère. Un des rares.

- Monsieur le premier ministre ne sera pas des nôtres ce soir? s'enquit-il.
- Malheureusement.
- Dommage qu'il n'ait pas la chance d'accompagner une aussi belle et charmante dame.
- Je suis convaincue que les affaires du pays le préoccupent plus que ses pensées pour moi.
- Ce sont les circonstances et non la raison. Je vous souhaite une agréable soirée. Je crois savoir que monsieur le ministre des Affaires extérieures est ici.
- Merci. J'ai été prévenue. Il est mon compagnon pour la soirée.
- En ce cas, je ne vous retiendrai pas plus longtemps, ma belle dame. Bonne dégustation.

Samuelle se rendit à la grande salle où les invités se pavanaient déjà, puis se dirigea vers le ministre. Robert Gray était un homme élégant qui avait fait fortune grâce aux sables bitumineux. Amis de longue date, depuis leurs études à Laval, en fait, Robert et Samuelle avaient une complicité indéniable. Ils étaient comme les deux doigts de la main. Si Robert s'y connaissait autant dans le domaine de la diplomatie, ce n'était pas parce qu'il avait côtoyé plusieurs dignitaires, mais bien parce qu'au sein de l'écurie du premier ministre, il représentait le meilleur vendeur. À ce titre, il avait su convaincre le grand public que les sables bitumineux n'étaient pas une catastrophe écologique, en plus d'inciter les Premières Nations à s'impliquer dans ce projet à long terme. Pour lui, la politique était une bagatelle, seuls les enjeux différaient. Il ne travaillait pas pour son argent, c'est son argent qui travaillait pour lui.

- Samuelle, s'exclama-t-il, tu es ravissante, ce soir!
- Merci, Robert.
- Parle-moi d'une femme qui sait accepter un compliment! Quand je vois des petites pitoues qui jouent les étonnées parce qu'on les complimente, ça me donne envie d'être gay.
- Tu me fais rire, Robert. Tu es gay. Le meilleur ami qu'une femme peut avoir.
- C'est bon à savoir.
- Tu sais ce que je veux dire, précisa allègrement Samuelle d'un air complice.
- Je serai toujours là pour toi, dit Robert en lui serrant discrètement la main. Comment va Bertrand?
- Il passe des soirées entières avec son équipe pour échafauder des stratégies de campagne, surtout pour l'Ouest.
- J'ai vu ses communiqués de presse pour la Colombie-Britannique. Un peu plus, et il se met un turban sur la tête. Il faudra qu'il fasse plus que d'assister à des matchs de hockey diffusés en *punjabi* pour conserver l'Ouest. La Colombie-Britannique est la porte qui mène aux partenaires asiatiques. Il aiguille les fausses priorités et persiste à ignorer mes conseils.
- Mon père a toujours dit que le 21^e siècle appartiendrait à la Chine.
- Pour un académicien, ton père était un excellent stratège politique. Il a souvent été perçu comme un socialiste chevronné, sourit Robert.
- Il disait qu'il préférerait être comparé à Tommie Douglas qu'à Duplessis.
- Est-ce que tu prévois retourner à ton ancienne faculté si jamais Bertrand n'est pas réélu?
- J'en doute. Je n'ai pas vraiment envie de tout rebâtir mes cours pour me mettre à jour.
- Tu devrais y réfléchir. On dirait que tu as peur de penser à toi-même. Je connais Bertrand. Il se met en priorité et ensuite, il va te dire quoi faire de ta vie.
- On devrait aller déguster du bon bordeaux. Qu'en dis-tu?
- Tu changes de sujet... Comme d'habitude. Venez, ma belle dame, on va se geler la face avec du vin cher!
- Voilà qui ferait la une dans tous les quotidiens nationaux, murmura Samuelle avec un petit sourire coquin au coin des lèvres.
- J'aime te voir sourire. Tu devrais le faire plus souvent.

Les deux se dirigèrent vers les tables de dégustation, où le sommelier remettait une coupe aux convives qui s'adonnaient au rituel de dégustation avant de cracher le vin dans un contenant en argent. Les conversations devenaient animées, laissant entendre des rires et des accents étrangers. Omniprésents, les médias canadiens et français ne tardèrent pas à photographier Samuelle et Robert en compagnie de l'ambassadeur et son épouse.

- Madame, votre ensemble... Quelle griffe? demanda un jeune représentant de la presse française.
- Il a été confectionné par un couturier de Montréal... de répondre Samuelle.
- Plutôt étonnant qu'il fabrique des robes dans votre pointure, enchaîna le journaliste.

Alors que Samuelle sentait le sang drainer de ses joues, Robert la prit par le coude et remercia le journaliste.

— Madame, une photo avec monsieur le ministre? réclama un chroniqueur d'un des quotidiens de la Capitale-Nationale.

- Bien sûr, agréa Samuelle.
- C'est monsieur le ministre qui vous accompagne ce soir?
- Oui, en effet.
- Monsieur le premier ministre doit sûrement se trouver dans sa salle de guerre pour planifier sa cabale, pas vrai?
- Il est en réunion, répliqua Samuelle.
- Que pensez-vous des récents sondages indiquant que plusieurs sièges du parti de votre mari sont en péril et qu'il pourrait terminer la course avec un gouvernement minoritaire?
- Bien, euh...
- Ce soir, nous dégustons les bons vins de la France, interféra Robert. Les enquêtes, c'est pour demain.
- Les sondages diront la même chose demain, rétorqua le journaliste sans regarder le ministre. Que pensez-vous des pourparlers avec la Chine au sujet des sables bitumineux?
- Ce soir nous dégustons de bons vins; quant aux sables bitumineux, ils seront encore là demain, non? riposta Robert qui en avait assez de ce jeune blanc-bec qui s'adressait à lui sans même le regarder. Pour en savoir plus, vous n'avez qu'à consulter les derniers pourparlers entre le Canada et la Chine.
- Quand vous assistez au dénouement de ces pourparlers sur l'économie, utilisez-vous ces renseignements pour vos investissements personnels?
- J'ai ma propre stratégie. Je n'ai pas plus d'information qu'en a le grand public.
- Ce sont vos sous-ministres adjoints qui sont sur la sellette. Vous avez sans doute des tuyaux directs que les contribuables ignorent encore.
- Prouvez-le.
- Justement, reprit le reporter. Même si vous avez donné votre démission à titre de PDG, vous détenez encore des actions dans la compagnie.
- Oui.
- Des actions majoritaires?
- En effet.
- Vous ne trouvez pas qu'il y a un conflit d'intérêts?
- Non, je n'ai que le droit de regard. Les pourparlers avec la Chine...
- Les négociations avec la Chine influencent le dollar canadien et tout le monde sait que notre dollar est fondé sur le prix de l'huile, continua le journaliste.
- Je ne suis pas entièrement d'accord.
- Vous détenez des actions dans le secteur manufacturier et dans les sables bitumineux, est-ce exact?
- C'est exact.
- Préférez-vous un dollar canadien basé sur le prix de l'huile ou un dollar canadien faible pour stimuler le secteur manufacturier?
- Il faut prendre une position qui va favoriser l'ensemble des provinces canadiennes.

Robert prit délicatement le bras de Samuelle et la dirigea vers une des tables de dégustation. Après lui avoir tendu un verre, il prit le sien et l'avalait d'un trait.

- Pas trop plaisant, confessa Samuelle.
- Je m'y attendais. J'aurais aimé avoir la chance de parler avec un journaliste d'expérience, pas avec un puceau à peine sorti du collège communautaire, dit Robert visiblement frustré.
- Baisse la voix, on nous regarde.

— À quelle heure avais-tu pensé tirer ta révérence? chercha à savoir Robert en avalant un autre verre de vin d'un trait.

— Pour ma part, j'ai rencontré tout le monde et j'ai fait les photos demandées. As-tu parlé au responsable de l'énergie nucléaire de la France?

— Shit! Non. Où est mon adjoint?

— Moi, je vais partir. Tu n'y vois aucun inconvénient? demanda Samuelle.

— Pas de problème. Viens, je t'accompagne jusqu'à la porte.

— Merci, Robert, pour la belle soirée.

— C'est moi qui te remercie. Bertrand n'aura que des éloges à ton égard. Ne t'inquiète pas.

— Pourquoi dis-tu cela?

— Je connais le premier ministre.

Chapitre 2

Comme tous les matins, Samuelle se réveilla brusquement. Tombant sur le bois franc, l'édredon laissa entendre un bruit sourd. Elle effleura l'endroit où Bertrand aurait dû être allongé à ses côtés, mais encore une fois, le drap glacé crispait sous sa main. Le cœur serré, elle n'osait entrer dans la chambre au bout du passage, de peur qu'il n'y soit pas. À l'instar de plusieurs autres premiers ministres avant lui, il passait parfois des nuits blanches au Château Laurier en compagnie de son équipe pour entreprendre des marathons de planification. Sachant cela, les éditorialistes se plaisaient à dire qu'il s'agissait de son cabinet fantôme. Samuelle n'y était jamais allée, craignant d'être témoin d'une situation bouleversante. C'est du moins ce qu'elle se disait. Vivre avec le doute et la vérité qui déchire était la norme quotidienne. Autant se mentir à soi-même que de se fier à son imagination. L'important était de ne pas faire figure d'échec devant ses enfants.

Ses yeux s'habituèrent lentement à la lumière tamisée de la chambre. Même si elle habitait dans la résidence officielle depuis maintenant trois ans, ce n'était pas ce qu'elle avait connu de plus confortable comme endroit. Heureusement, ils possédaient encore leur maison dans la circonscription de Bertrand, de même qu'elle avait gardé son condo à Québec.

Pour l'heure, elle attendait que la vie s'écoule. «Ne panique pas, se disait-elle, c'est le mantra d'une femme mariée qui a été mise au rancart. Un jour, tu auras ton tour.» Pourtant, au début de sa vie de couple avec Bertrand, jamais elle n'aurait cru se sentir si seule. Le passé revenant la hanter, elle lui donnait la permission de la tourmenter pour ressentir quelque chose. C'est ce qui arrive quand on s'accroche au passé pour dénier la réalité voulant que tout soit fini.

Au début de leur mariage, la vie à Québec constituait une belle époque. Bertrand avait son cabinet d'avocats, tandis que de son côté, elle enseignait à l'Université Laval. Le militantisme communautaire avait un goût de miel. C'était la bohème aux nuits blanches, une vie de manouche à la saveur du caramel et de cannabis. La première fois qu'elle avait invité Bertrand à son condo, elle avait servi des pâtes au pesto et aux crevettes. Quand vint le temps du dessert, Bertrand prit deux coupes et la bouteille de vin avant de se diriger vers le divan. Elle le suivit, dans l'intention de se laisser séduire. Elle retrouvait une puissante zone de confort dans la soumission.

Bertrand versa le reste du vin dans les deux coupes et se pencha pour lui bécoter le lobe de l'oreille. Son haleine chaude parfumée de Chianti tapissait son cou. Elle sentait sa langue ardente tracer des cercles autour de son lobe pour ensuite frôler sa joue le long de son visage.

—Tu trembles, dit-il en arrêtant subitement.

—Non, je ne tremble pas.

Elle passa tranquillement ses deux mains sur les épaules bien carrées de son bellâtre et le tira vers elle, jusqu'à ce que son poids lui coupe le souffle. D'une main fouineuse, Bertrand passa ses doigts à l'intérieur de sa blouse avec une telle rudesse, que deux boutons éclatèrent pour tomber avec fracas sur la table de vitre qui longeait le divan.

—Continue, l'encouragea-t-elle, la respiration pantelante.

Alors qu'elle le sentait durcir sur sa cuisse déjà mouillée, le poids de Bertrand la clouait de plus en plus profondément dans le divan moelleux. Il lui massait fermement les mamelons tout en baissant les bretelles qui retenaient le bustier en voile rose. Son collier de perles suivait le creux entre ses seins. Pour mieux l'encourager, elle commençait à s'émoustiller. Sans prendre le temps de se dévêtir lui-même, Bertrand lui enleva ses bas-culottes qui avaient retenu son odeur puis effleura le pubis humide qu'elle lui offrait. La voyant ouvrir les jambes en signe de consentement, il l'explora avec les doigts tout en les retirant pour retarder l'orgasme tant convoité. Devant la frustration qu'il voyait se dessiner sur son visage agité, il la prit par la nuque et tira sa tête vers l'arrière pour exposer davantage son cou et sa poitrine libérée du corset. Il regarda à nouveau les seins durs recouverts d'une rosée discrète et mordit les bouts jusqu'à ce qu'elle geigne. Ensuite, pour son propre plaisir, il la pénétra avec ardeur.

Après avoir éjaculé, il passa sa main entre ses cuisses humides et lui barbouilla le visage. Lentement, elle ouvrit les yeux et lui adressa un sourire. Elle avait le goût de son amant dans la bouche. La nuit s'annonçait fort bien.

Ils passèrent la nuit à parler de tout. Au petit matin, la lueur du jour les trouva nus, entrelacés sur le divan. Samuelle se leva pour faire le café, tandis que Bertrand prépara des tartines à la ganache à la fleur de sel qu'ils dégustèrent tout en se regardant dans les yeux. Se refusant de partir, Bertrand entraîna sa belle vers la douche. Puis, sans dire le moindre mot, pendant que l'eau chaude coulait sur leurs nuques, ils restèrent blottis, enclavés par la vapeur, les deux fronts l'un contre l'autre. Elle pouvait sentir son odeur pendant qu'il serrait ses fesses en enfonçant ses ongles dans la peau ferme savonnée.

Une fois hors de la douche, Bertrand l'épongea et l'amena sur le lit, où ils se laissèrent rouler sur les draps sans même chercher à se couvrir. Il aimait son corps avec ses seins jousflus et fermes aux auréoles roses. La voyant monter sur lui, il empoigna ses hanches généreuses et se laissa entraîner par son énergie.

Avec le temps, la vraie vie à l'extérieur du condo finit par les interpeller. Sans s'en rendre compte, ils glissèrent dans une zone de confort malsaine. Ils se disaient partenaires plutôt qu'amants et Samuelle s'accrochait à cette situation pour se consoler. Le sentiment de perte était là qui la guettait. Bertrand se plongea dans son travail tandis qu'elle s'attachait malgré l'érosion. Alors que la communication était coupée et moins intime, elle lui écrivait des lettres qu'elle ne lui donnait jamais. Elle se pratiquait devant le miroir en les lisant de vive voix pour voir l'effet, mais les abandonnait aussi vite. Du coup, les billets retrouvaient leur place dans sa boîte à bijoux. Ni l'un ni l'autre ne fit l'effort de combler le vide qui les séparait. C'est ce vide angoissant que Samuelle ressentait tous les matins lorsqu'elle se réveillait seule dans leur grand lit et qu'elle passait la main sur le drap glacé, comme si ce geste allait tout expliquer.

Les gens ambitieux aiment croire qu'ils sont indispensables. Samuelle et Bertrand cherchaient de nouveaux défis pour justifier leur vie de couple et la politique semblait remplir le vide entre eux. Leur entrée dans ce milieu se fit d'une façon imprévue, lors d'un banal cocktail à la faculté. Samuelle avait présenté Bertrand au doyen qui les avait invités à une conférence prononcée par l'un des prochains candidats de leur parti. Au début, Bertrand trouva l'idée moche, mais à la fin de la soirée, il eut la piqure. Enjouée, Samuelle ne demandait pas mieux que de l'accompagner dans son odyssée. Dès lors, les fantasmes politiques remplacèrent les fantaisies sexuelles. Elle venait d'acheter du temps dans leur relation de couple.

Ayant intégré les tables de concertation du parti, Bertrand s'était approprié une réputation de brillant stratège, pendant que Samuelle, habile en recherche, l'aidait à étoffer sa planification. Lorsqu'il finit par recevoir l'appel tant convoité, Samuelle ne pouvait être plus heureuse. Pour elle, la carrière de son homme représentait une récompense pour avoir abandonné sa propre ascension professionnelle. À partir de ce moment, les rallies et les cliques se succédèrent en rafale, et les discussions animées jusqu'au petit matin avec des adjoints parlementaires remplacèrent les ébats amoureux. Le condo était devenu silencieux, tel un fantôme d'un passé qui commençait à s'effacer. Mais Samuelle était patiente. Quand les grandes corporations s'étaient mises à courtoiser Bertrand, tout commença à changer. Les PDG n'invitaient que lui, de sorte qu'elle ne faisait plus partie du cercle interne. Aussi, lorsqu'elle tentait de discuter avec Bertrand, il lui coupait sans cesse la parole. Non seulement n'était-elle plus au courant des boutons rouges, mais aux yeux de son bien-aimé, elle avait diminué.

Le jour où elle lui annonça qu'elle attendait leur enfant, Bertrand, chaviré, se confia à une collègue qui lui suggéra de l'épouser pour la forme. Entre deux caucuses, ils se marièrent donc devant un juge de paix à l'Hôtel de Ville. Puis en soirée, Bertrand se rendit à une autre réunion, laissant Samuelle seule à tournoyer son jonc autour de son doigt.

À la naissance de Maëlle, la mère de la nouvelle maman appela le père qui se trouvait alors à l'autre bout du pays. Mis au fait de la nouvelle, ce dernier se contenta de lui demander de transmettre ses meilleurs vœux à sa femme. Quand Samuelle vit sa mère raccrocher avant de la regarder dans un parfait silence, elle devina tout.

— Tu vois quel genre de vie tu auras avec lui.

— Je t'en prie. Je n'ai pas envie de pleurer.

— Je n'ai pas l'intention de te faire pleurer, mais un mari qui ne prend pas la peine d'être auprès de sa femme à la naissance de son enfant et qui ne prend pas le temps de lui parler au téléphone, ça me dépasse.

— Il est préoccupé avec la brigade du poste de premier ministre. C'est sa chance. Il ne faut pas la manquer.

— Il t'a fait la même chose le jour de tes noccs. Tu aurais dû mettre ton pied à terre. Il ne changera jamais.

— Tu ne comprends pas. Un jour, il aura un poste prestigieux et notre famille pourra en jouir.
— Je vais te dire quelque chose. C'est peut-être un père, mais ce n'est certainement pas un père de famille. Tu me le diras bien... à moins que tu sois trop innocente ou que tu refuses de reconnaître la réalité.
— Je t'en prie...
— Écoute... Je ne voulais pas te faire pleurer. Viens, on va bercer ta petite cocotte. Elle est belle comme sa maman. Ton père l'aurait aimée.

La grand-mère déposa le nourrisson dans les bras de sa fille et s'allongea près d'elle sur le lit. La voyant se perdre dans le visage de son enfant, elle lui caressait la chevelure, non sans observer le silence des générations au féminin.

Bertrand occupait le poste de vice-premier ministre quand Thierry vit le jour. Cette fois, un photographe professionnel avait été retenu pour prendre une photo officielle de la petite famille, et la grand-maman ne fut pas invitée. Le ménage avait emménagé dans une nouvelle maison, sise dans la circonscription de Bertrand. Samuelle consacrait tout son temps à ses enfants et aux activités de la circonscription. De temps en temps, elle partait à Ottawa avec les petits pour visiter son époux, dont les absences se prolongeaient de plus en plus.

Quand les manchettes annoncèrent que ce dernier était l'un des candidats pour la chefferie du parti fédéral, Samuelle n'eut d'autre choix que de se rendre disponible en tout temps. Les entrevues étaient interminables. Lors du congrès où les membres du parti devaient élire leur nouveau chef, l'équipe les avait tellement entourés, qu'elle croyait suffoquer. Elle voyait le naufrage venir, mais ne pouvait l'arrêter.

La journée du vote, Bertrand remporta la victoire après le troisième scrutin. C'était la ruée. Dès lors, on exigeait de Samuelle de jouer le rôle de l'épouse disponible sur demande, celle qui sourit dans le vide sur les photos et qui envoie la main comme si ça voulait dire quelque chose.

Nouveau chef de l'opposition fédérale, Bertrand s'entoura d'une équipe chevronnée, chaque membre ayant un pedigree forgé par le feu. Quiconque se trouvait dans la même pièce qu'eux avait l'impression de nager avec des requins. Du sang dans l'eau, il y en avait partout. L'attachée de presse avait mis au point une stratégie pour parfaire l'image publique de Samuelle. Les requins l'avaient jugée. La sentence: vulnérable et trop idéaliste, style quasi bohémien, quasi écolo, loin de celui de Bertrand. L'époux avait changé, l'homme était un caméléon par excellence. Quant à la femme, elle n'avait pas réussi la transformation requise.

Sans dévoiler leur stratégie à Samuelle, les adjoints avaient manipulé les contextes et les circonstances. Tellement, qu'elle croyait avoir perdu la carte. Le stress post-traumatique, le genre qui lui donnait le goût de la bile dans la bouche et des nœuds dans le cou, déterrait des souvenirs amers de son enfance. L'indifférence grandissante de son mari était aussi cruelle que le dédain d'un époux envers une femme qui s'évapore devant les autres plus ambitieuses qu'elle. Peser les boutons de Samuelle était une bagatelle parce qu'elle somatisait tout. Elle en avait la nausée et s'isolait de plus en plus. Seul l'auto-érotisme quotidien parvenait à la soulager. C'était mieux que de craquer devant celui qui avait cessé de partager sa couchette.

Pour elle, les flashbacks se gravaient dans sa conscience. Chaque fois qu'un vieux souvenir remontait à la surface, c'était toujours suite à une humiliante confrontation avec Bertrand. Isolée par choix, elle se laissait engouffrer dans le sac noir de la dépression où le temps se séparait de la réalité.

Pour elle, les émotions morbides étaient devenues rassurantes. Pour survivre, elle jouait dans son imagination endolorie l'incident survenu avec Bertrand et qui avait tout fait chavirer. Mot à mot, elle repassait ce scénario qui avait tout bouleversé et qu'elle avait transposé dans l'une de ses fameuses lettres secrètes.

— Bertrand, j'étouffe. Je ne comprends pas pourquoi tu m'exclus constamment.
— Écoute, Samuelle, tout le monde a des priorités.
— Puis moi et les enfants?
— Tu savais dès la première journée dans quelle aventure tu t'impliquais.
— Je ne suis pas sur ton radar!
— Baisse le ton.
— Non, je ne baisserai pas le ton! Écoute-moi une fois pour toutes!
— Samuelle, tu parles à tort et à travers.
— Tout ce que tu fais, c'est pour toi. Je ne te reconnais plus. Tu n'es plus le même.

- Samuelle, assez!
- Bertrand, il faut que ça change. Tu es en train de nous détruire!
- Samuelle, je t'avertis, ferme-la!
- On a deux enfants qui n'ont pas de père.
- Ta gueule!
- Non, je ne la fermerai pas! Il faut que tu m'entendes!

D'un coup sec, Bertrand la gifla à la figure du revers de sa main. Étonné, il vit sa tête se frapper contre le mur.

- Regarde ce que tu m'as forcé à faire! s'emporta-t-il. Tu aurais vraiment dû te fermer la gueule!
- Va-t'en! Sors de la maison! cria Samuelle étouffée par la rage et les sanglots.
- Tu veux rire?
- Sors!
- Si tu n'es pas heureuse, tu sais ce que tu as à faire.
- Je ne quitterai jamais mes enfants! lâcha Samuelle en se dirigeant vers leur chambre.
- Je n'ai pas fini de te parler!
- Va-t'en!
- Viens ici, maudite chienne, insista Bertrand en la saisissant par la nuque pour l'entraîner dans la salle de bain.
- Lâche-moi!
- Tu ne vaux pas cher, ma petite fille! s'écria Bertrand en arrachant le couvert du seau à couches souillées.

D'un coup brusque, il lui plongea la tête dans l'eau encrassée. La tête submergée dans cette eau souillée, Samuelle cessa de se débattre. Après lui avoir relevé la tête pour s'assurer qu'elle respirait toujours, il la repoussa contre la boiserie, non sans afficher un air dégoûté.

- Tu vois ce que tu m'obliges à faire! se fâcha-t-il en sortant de la salle de bain.

Samuelle l'entendit prendre les enfants qui tout au long de la dispute, n'avaient pas cessé de pleurer. Quand elle le vit sortir avec les deux bébés, elle ne put que murmurer leurs noms. Son visage cloqué était figé. Étendue sur la céramique froide de la salle de bain, elle sentait la noirceur l'engloutir.

La nuit, la peur et la douleur sont les complices de l'obscurité. On les endosse comme un péché. Recroquevillée, Samuelle respirait par spasme. Son abdomen contusionné emprisonnait sa respiration, ce qui lui causait des douleurs intenses, et l'odeur de la chaudière renversée lui donnait la nausée. Encore sous l'effet du choc, la maison était muette. Soudain, elle entendit le chien venir la retrouver à la porte de la salle de bain.

- Miko... Ici, chuchota-t-elle.

Mais hélas, l'animal ne bougea pas. Au bout d'un certain temps, il se coucha au pied de la porte tout en la regardant d'un air penaud. Elle allongea péniblement le bras pour le toucher, mais il se leva aussitôt et la quitta. Il n'y avait aucun bruit dans la maison. Le vide du silence la garrotait davantage. Il y a des moments où la peur de l'inconnu est plus arrogante que le mal qu'on a vécu.

Les spectres du jour commençaient à se faufiler d'une pièce à l'autre. Samuelle s'allongea et sortit la tête de la salle d'eau pour jeter un œil sur le vestibule. Tout à coup, elle entendit la portière de l'auto. Elle se tourna péniblement sur son côté et verrouilla la porte. Le bruit sourd des pas de Bertrand, de même que la voix de Samantha, son adjointe parlementaire, provenaient de la chambre des enfants. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'ils ne ressortent.

Écrasée par ce qu'elle venait d'entendre, Samuelle se mit à vomir. La voix de Samantha l'avait sidérée. Bertrand n'avait même pas ouvert la porte de la salle de bain. Son indifférence était devenue intolérable. Même la haine aurait été plus supportable.

Se relevant avec difficulté, elle appuya sa tête fiévreuse sur la baignoire froide et sortit son cellulaire. «911», pensa-t-elle. Mais les conséquences? Elle composa donc un autre numéro.

- Robert?
- Lui-même.
- Robert... répéta la voix haletante.
- Sam? Je peux à peine t'entendre. Parle plus fort.
- Aide-moi.

L'éternité, c'est la mesure du temps. C'est le métronome qui bégaye en attendant la délivrance. Samuelle entendit la fenêtre de la porte de la cuisine se fracasser. Robert avait dû défoncer pour entrer. Ses pas haletants s'arrêtèrent lorsqu'il vit le sang, le mur défoncé et la chaudière à couches renversée. L'air fétide de la chambre était cuisant. Il regarda Samuelle, méconnaissable dans sa détresse. Il avait tout compris. Un coup de fil et son médecin personnel arriva au bout d'une demi-heure. Samuelle écoutait les deux hommes discuter tout bas dans la cuisine, jusqu'à ce qu'ils la rejoignent.

— Samuelle, lui dit Robert, c'est mon copain Éric. Je lui ai expliqué ta situation et surtout, tes craintes. Il va examiner tes blessures.

— Je ne peux pas l'examiner dans son état, murmura Éric, visiblement ému de voir une femme aussi meurtrie. Il faut dire que sa vocation se résumait à servir des clientes narcissiques et adeptes d'injection au *botox*.

— Je vais la nettoyer, bredouilla Robert.

Lentement, il commença par dévêtir Samuelle, dont les cheveux étaient pris dans le sang caillé. Ses muscles endoloris résistaient à chacune de ses interventions, comme s'ils cherchaient à se défendre. Puis patiemment, Éric épongea ses blessures. Mais du fait que le sang coagulé avait formé une croûte, la tâche était plutôt ardue.

— Je vais changer l'eau, fit savoir Éric qui dut reprendre la même manœuvre huit fois.

Une fois Samuelle lavée, il put commencer à la soigner.

— Elle a besoin des points de suture, annonça-t-il, et je n'ai pas d'antidouleur.

— Attends, je vais aller chercher du cognac dans l'armoire.

Robert humecta une lingette avec l'alcool et en mit quelques gouttes entre les lèvres de son amie pour la faire sucer. Éric s'exécuta en retenant son souffle, non sans chercher à éviter de croiser le regard de sa patiente. Pour elle, il s'agissait d'une douleur différente, du fait qu'elle ne pouvait la contrôler, ni même donner le mot clé pour l'arrêter.

— C'est presque terminé, chuchota Robert.

— Aide-moi à la tourner sur son côté, demanda Éric, je dois vérifier ses blessures.

— Arrête, elle n'est plus capable, le pria Robert en constatant que Samuelle tressaillait.

— J'ai nettoyé ses plaies, mais l'étendue de ses contusions est difficile à juger. Il faudrait des radiographies.

— Non, gémit Samuelle.

— Sam, sois raisonnable. Tu peux être en danger. Veux-tu venir chez moi?

— Ce n'est pas évident rentrer dans ton condo avec une femme enroulée dans des draps, intervint Éric.

— On ne peut pas rester ici. Bertrand va finir par revenir et je doute qu'il l'abandonne ou qu'il la laisse pour morte.

— On pourrait aller à notre endroit habituel, suggéra Éric.

— Sam, on va t'amener dans un motel en banlieue. Éric pourra venir te soigner et je te promets que je vais rester avec toi. Je ne te laisserai pas seule.

Au bout d'une heure, Samuelle et Robert étaient installés dans une chambre de motel, en banlieue ouest d'Ottawa. La première était étendue sur un lit tandis que l'autre, assis sur l'autre lit, la surveillait. De temps en temps, il soupirait en se tenant le front à deux mains. Finalement, elle succomba au sommeil pendant qu'il observait sa respiration vacillante. Chaque fois que l'abdomen se gonflait d'air, elle gémissait et retenait son souffle. Elle était épuisée. Les antidouleurs ne suffisaient pas.

Lorsqu'Éric arriva tel que promis avec l'ensemble des provisions. Robert organisa un véritable dispensaire

dans la salle de bain. Pendant que Samuelle sommeillait, le médecin sortit une caméra digitale de son sac.

- Qu'est-ce que tu fais? chercha à savoir Robert.
- Je prends des photos de ses blessures.
- Pourquoi?
- Si elle ne veut pas parler, les photos le feront pour elle.
- Non, ne lui fais pas ça, l'arrêta Robert en lui repoussant le bras.
- Comme tu voudras...

Au bout de trois jours, Samuelle pouvait s'asseoir dans le lit. Remarquant que Robert avait enlevé le miroir suspendu au haut du chiffonnier, elle pointa la trace du cadre sur la tapisserie.

- Non, dit doucement Robert. Ce n'est pas une bonne idée.

Éric se leva sans broncher, alla chercher le miroir et le reposa sur le mur.

- C'est trop tôt, lança Robert.
- Il faut qu'elle le sache, dit Éric qui se déplaça pour révéler le miroir. Je suis profondément désolé, ajouta-t-il en hochant la tête.

Robert s'agenouilla près du lit lorsque Samuelle se regarda pour la première fois depuis que son époux l'avait battue. Ce n'était pas elle, qu'elle voyait, mais bien le corps d'une femme violente, comme elle avait vu, jadis, quand au lieu de se couper, elle furetait sur Internet pour visiter des sites traitant de brutalité. Cette fois, la honte ne soulageait pas, elle rendait à vif l'humiliation et les remords.

Bertrand avait évidemment constaté l'absence de sa femme, mais étant donné que la police et les hôpitaux n'avaient pas communiqué avec lui, il se doutait bien qu'elle s'était cachée quelque part et que tôt ou tard, elle voudrait revoir ses enfants. C'est la mère qui reviendrait, non l'épouse.

Au bout de deux semaines, Samuelle pouvait marcher et les ecchymoses avaient disparu. Tous les soirs, Robert attendait l'inévitable demande.

- Je veux passer devant la maison.
- Samuelle, il n'y a rien à voir. B n'est pas là.
- B? Le voilà réduit à une lettre... Où sont mes enfants?
- Il ne ferait jamais de mal aux enfants.
- Rob, je veux voir mes enfants.
- Sam, bien que je le souhaiterais, tu n'es pas complètement guérie. De plus, comment allons-nous nous y prendre? Tu n'as pas voulu obtenir la protection de la police.
- Il doit anticiper mon retour.
- S'il te touche...
- Il ne me touchera pas. Il a besoin de moi, ne serait-ce que pour préserver son image publique. J'ai besoin de lui pour accéder à mes enfants.
- C'est vraiment la vie que tu veux vivre?
- Crois-moi, c'est moi qui ai le pouvoir. Je peux détruire sa carrière simplement en révélant ce qu'il m'a fait.
- Tu n'as pas les couilles pour ça.
- Je veux mes enfants et leur donner une vie normale.
- Écoute, Samuelle, qu'est-ce qui est normal pour toi?
- Éric a-t-il rapporté un sac pour moi?
- Ça donne quoi de te parler? Tu changes toujours de sujet. Les sacs sont dans le placard, répliqua Robert d'un air dégouté.

Samuelle prit les sacs et s'enferma dans la salle de bain. Quand elle ressortit, elle portait de nouveaux vêtements de bon goût, et sa coiffure, tout autant que son maquillage, était impeccable. La femme du premier ministre venait de renaître de ses cendres.

— Où vas-tu comme ça? s'enquit Robert.
— Je retourne chez moi. Tout ce que je te demande, c'est de m'y reconduire.
— Tu cours de grands risques.
— Quand il va me voir, il sera soulagé. Il a besoin de moi.
— C'est pour lui que tu t'es mise belle?
— Je veux qu'il me désire, mais il ne me touchera pas.
— B n'a aucun remords.
— Il ne s'agit pas de culpabilité, mais d'appétit. Crois-moi, le désir le séduit.
— C'est un jeu dangereux.
— Qu'est-ce que tu ne comprends pas? Je veux mes enfants.
— Écoute, je vais garder la chambre pour une semaine supplémentaire. Si un cas d'urgence survient et qu'il te faut un endroit pour toi et les enfants, tu pourras venir ici en taxi. Tu n'auras qu'à demander la clé à la réception. On peut leur faire confiance.

Samuelle prit sa place dans la Porsche 911 de Robert et comme convenu, il la déposa à un pâté de maisons de sa demeure. Stationné sur le bord de la rue, il la regarda marcher vers chez elle. Elle avait parfaitement le droit d'y retourner et de vivre sans danger. Après quelques minutes, il la vit tourner et disparaître dans l'entrée.

Résigné, il attendit plus d'une heure. Une fois la pénombre presque arrivée, il passa devant la maison et vit que les lumières étaient allumées dans le salon et la cuisine. Bien que tout semblait tranquille, il n'était pas convaincu que Samuelle avait fait la bonne chose. C'est donc le cœur lourd qu'il retourna à son condo. En entrant chez lui, il se servit un scotch double et ramassa la note qu'Éric lui avait laissée sur le comptoir pour l'encourager et lui dire qu'il reviendrait le voir à la fin de son quart.

Samuelle était revenue chez elle comme si de rien n'était. Installé à la table en train de souper tout en lisant le *Globe and Mail*, Bertrand avait à peine levé la tête quand il la vit entrer.

— Je le savais que tu reviendrais, lui dit-il.

Sans répondre, Samuelle alla voir les enfants qui dormaient paisiblement dans leurs lits. Elle les regardait respirer calmement, comme s'ils rêvaient aux anges. Le lendemain matin, ils la verraient et la vie reprendrait son cours normal. À moins que le bourreau ne voie les choses autrement. Lorsqu'elle revint à la cuisine, Bertrand la scruta de la tête aux pieds.

— Je ne veux même pas savoir où tu étais et qui t'a aidée, lança-t-il. Si tu es revenue, c'est que tu es prête à assumer ton rôle d'épouse. C'est le vide qui t'attend ici. Peut-être qu'un jour, je parviendrai à te pardonner pour ce que tu m'as obligé à te faire, mais pour l'instant, tu comprendras qu'il est difficile, pour moi, d'éprouver un quelconque sentiment pour toi. Au fait, je ne suis même plus certain de t'aimer.

Debout devant lui, Samuelle demeura stoïque. Transie par cet accueil, elle retourna vers la chambre des enfants pour s'étendre par terre, près de leurs lits. En passant devant la salle de bain, un flashback la fit frémir. Plus tard, lorsqu'elle entendit Bertrand se lever pour aller se coucher, elle se leva sur la pointe des pieds pour faire le tour de la maison. Toutes les photos où elle figurait avaient été retirées. Pour ses enfants, elle était devenue un mensonge.

Le réveil matin bourdonna et la fit sursauter. Elle entendit Bertrand se lever et prendre une longue douche. Puis il se fit un café et la limousine du gouvernement arriva pour le conduire au Parlement. Elle se leva de la moquette où elle s'était endormie et alla dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner. L'air heureux de la revoir, le chien la suivait partout. Amusée, elle lui donna un morceau de bacon qu'il avala d'un trait.

— Mommy! Tu es revenue! s'écria Maëlle en se jetant dans ses bras. Thierry! Maman est revenue!

Voyant que son fils ne se levait pas, Samuelle prit Maëlle dans ses bras et entra dans la chambre du bambin, qu'elle trouva assis sur le bord de son lit avec son toutou dans les bras.

— Allo, mon beau garçon, lui dit-elle doucement.

Plutôt que de répondre, Thierry se contentait de fixer droit devant lui, sans faire preuve de la moindre émotion. Maëlle le regardait avec une tristesse que seul un enfant peut exprimer.

— Thierry ne parle plus, expliqua-t-elle tout bas. Il ne pleure même pas quand il se fait mal.

— Voyons, mon beau Thierry, dit Samuelle, c'est Maman. Je suis ici pour toujours avec toi et Maëlle. Je ne pars plus.

Tranquillement, pour ne pas l'effrayer, elle le prit par la main, fit de même avec Maëlle, et marcha avec eux jusqu'à la cuisine. Après avoir installé le garçonnet sur sa chaise, devant son assiette, et lui avoir versé du lait au chocolat, elle nota qu'il ne faisait aucun effort pour manger.

— Tu n'as pas faim, mon coco?

— La gardienne le fait manger, fit savoir Maëlle en regardant sa mère.

— Quelle gardienne?

— La madame qui venait ici. Elle le nourrit avec la cuillère bleue.

Samuelle prit place près de son fils pour lui tendre une bouchée d'œufs brouillés, mais il n'ouvrit pas la bouche.

— Elle lui met la cuillère dans la bouche, précisa la petite en joignant le geste à la parole.

Samuelle posa la cuillère sur les lèvres de l'enfant qui cette fois, ouvrit la bouche. Elle répéta ce scénario jusqu'à la fin du repas et quand vint le temps de lui faire boire son lait au chocolat, elle posa le verre sur le bord de ses lèvres pour le voir prendre quelques gorgées. Le cœur serré, elle le regardait et s'en voulait à mourir.

— Maman?

— Oui, Maëlle.

— Pourquoi tu étais malade?

— J'avais mal à la tête et au cœur, mais je suis guérie, maintenant.

— Tu ne partiras plus?

— Je ne partirai plus jamais.

— Est-ce qu'on peut aller au parc, aujourd'hui?

— Bien sûr. On ira ce matin, si tu veux.

La vie normale semblait vouloir reprendre grâce à une fillette de trois ans. Mais si Maëlle recherchait la routine comme si de rien n'était, il en allait tout autrement pour Thierry. Plus Samuelle cherchait à établir un contact visuel avec lui, plus il gardait son regard figé dans le temps et l'espace. Elle avait beau lui frotter le dos, les jambes et les bras comme pour le dégourdir, il ne réagissait pas. Déchirée, elle le pressa très fort contre sa poitrine et lui donna un baiser dans la chevelure. Il sentait bon. Maëlle l'avait bien décrit. Il était rendu presque catatonique.

Comme promis, ils allèrent au parc. Samuelle parvint à asseoir Thierry sur le banc de la balançoire et poussait ses deux enfants à tour de rôle. De temps en temps, les autres femmes la saluaient. «C'est elle, la femme du ministre», disaient-elles à voix basse. Des photos d'elle se retrouvaient régulièrement dans les quotidiens, ce qui faisait que plusieurs la reconnaissaient sans mal. Elle semblait si bien dans sa peau, se disait-on. Nombreuses étaient celles qui enviaient sa chance d'avoir épousé celui qui serait le prochain premier ministre du Canada. Nul doute qu'il ne pouvait rien lui refuser et qu'elle ne manquait de rien. Il y a des femmes plus chanceuses que d'autres. Dans ce cas-ci, le silence trompeur était complice de l'envie des femmes.

Samuelle revivait souvent le scénario sans vraiment savoir pourquoi elle se mettait volontairement dans cette situation angoissante. Ces épisodes pouvaient durer des heures et se finissaient toujours par la rédaction d'une lettre muette. Mais ce matin-là, exactement vingt ans après cet incident destructeur, elle n'écrivit pas de lettre. Elle se consolait en se disant qu'elle ferait tout pour s'en sortir, sauf que l'énergie n'y était pas. L'important était de s'accrocher à cette fausse sécurité et de tenter de justifier la froideur de Bertrand. La femme du premier ministre avait un devoir à accomplir, et ce, jusqu'à la fin.

Chapitre 3

Le bulletin national venait de terminer à Radio-Canada. On y avait interviewé le président de la campagne électorale de Bertrand qui brigait son dernier mandat à titre de premier ministre. Durant son terme, Bertrand, ou B pour les intimes, avait fait figure d'image puissante, tant dans la plupart des foyers canadiens que sur Bay Street, à Toronto. La bourse canadienne réagissait à chacun de ses discours, bien qu'il avait toujours le même mantra soporifique pour endormir l'électorat. Était-il assez bête pour croire en son propre marketing ou était-il l'homme le plus seul au monde? C'était là le secret bien gardé du président de la campagne.

B n'était pas du genre à exprimer ses émotions. Grand orateur au pouvoir charismatique que l'on pourrait même qualifier de *sex-appeal*, il était reconnu pour son intelligence et son esprit fonceur. En contraste, il trouvait Samuelle laiteuse. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il la mette à la porte et que Samantha, son adjointe parlementaire, prenne sa place. Pour parvenir à ses fins sans heurts, il avait monté un dossier aussi fictif que diffamatoire contre son épouse, avant de le faire signer au prix fort par un psychologue. En aucun temps il n'hésiterait à utiliser ces fausses informations pour détruire la mère de ses enfants. La vie personnelle devient politique quand il ne reste qu'à gérer des relations impersonnelles.

Samuelle entendit le majordome prévenir le personnel que la limousine de Bertrand venait de se garer dans l'entrée de la rue Sussex. Figée, elle sentit une convulsion transpercer son corps et faillit uriner. Après s'être introduit dans la pièce, B se dirigea directement dans son bureau et ferma la porte sans même la regarder. Après quelques secondes, elle pouvait l'entendre parler au téléphone. Résignée, elle alla dans sa chambre s'isoler dans un roman. Quelques minutes passèrent, puis elle s'affaissa.

— Tu te couches tout habillée, maintenant? lança Bertrand en entrant sans s'annoncer.

— Qu'est-ce qui se passe? interrogea Samuelle en se redressant sur le lit.

— Tiens... Voici une copie de l'agenda du mois. Samantha va tout coordonner. Tu n'as qu'à suivre ses directives.

— Je n'ai pas besoin de Samantha.

— Samantha est là pour moi et elle s'occupe de moi. Toi, tu n'es qu'un accessoire, et lourd, par-dessus le marché. Donc, écoute ses consignes.

Cela dit, il lui lança le document et sortit de la chambre. Sans broncher, elle prit les feuilles éparpillées par terre et les consulta. Samantha avait tout organisé, de la première à la dernière minute. Le mois promettait d'être turbulent, du fait que le parti amorcerait la dernière étape pour la course à la chefferie. Selon les rumeurs, il apparaissait que cette fois, B ne serait pas réélu par acclamation. Samuelle sentait l'angoisse l'envahir. L'agenda rédigé par Samantha n'indiquait que le départ pour Vancouver et son rendez-vous chez le couturier de la rue Sussex, où elle devait se prêter à une session d'essayage avant de quitter Ottawa. Le reste des activités ne revêtait aucune importance. Sans hésiter, elle alla trouver B et entra dans son bureau sans frapper.

— Je vois qu'il y aura très peu de temps... Je...

B fit non à l'aide d'un signe de la tête. Puis d'un geste brusque de la main, il lui indiqua de partir et lui tourna le dos. Découragée, elle alla se coucher. Le lendemain matin, son époux lui avait laissé une note rédigée par Samantha qui l'avisait que ses tâches de la journée avaient été révisées. Décidément, il y avait une Sam de trop dans cette relation. Bien que Samuelle en était jalouse, elle demeurait fascinée par la rouquine. Parfois, la séduction atteint plus d'une cible, comme la tension aigüe d'un fil d'Ariane. Elle était captivée par Samantha et le pouvoir qu'elle exerçait sur B.

Après toutes ces années, Samuelle existait dans l'ombre et goûtait aux retombées de la vie publique, un compromis non négociable parce que c'était plus facile pour B. Le public canadien la connaissait à peine et c'est ce qu'elle désirait. Habituellement, lors des entrevues et sur les photos, c'était toujours l'autre Sam qui se trouvait aux côtés de B. Les gars de la presse la surnommaient la grande amazone à la crinière rouge et aux petits seins

durs. Le public était amusé par la présence de cette autre femme que tout un chacun avait remarquée. «Noblesse oblige, disait-on, indifférent. Du cul, c'est du cul. Est-elle rousse partout?» Si la femme du premier ministre ne voulait pas s'assumer, c'était son choix. B séduisait le sexe opposé en raison de son charisme. Il pouvait reléguer son épouse aux oubliettes pour nourrir sa relation avec la mangeuse d'hommes en plein public, tous lui pardonnaient parce que les hommes qui détiennent le pouvoir ont carte blanche en tout. Samantha était partout avec lui et les deux étaient inséparables. Elle était plus qu'une adjointe administrative et son bras droit, elle était sa confidente sur l'oreiller. Samuelle se sentait trahie de voir ainsi son mari partager son intimité avec une autre femme qui en prenait avantage. Samantha ne voulait pas d'un ménage à trois. Aussi, advenant que B quitte Samuelle, la rouquine jouerait ses cartes haut la main pour anéantir l'ex-épouse qui se plaisait à jouer la femme martyre dans le simple but d'obtenir la sympathie du public et de l'entourage. Mais en fin de compte, c'est Samuelle qui perdait cette guerre froide. Samantha contrôlait tout, même son quotidien. Les moindres détails, quant aux activités de la femme du premier ministre, ne lui échappaient pas. C'en était au point où Samuelle se sentait envahie par ces rencontres trop bien planifiées.

Celle-ci reconnut le parfum de sa rivale dès qu'elle entra dans le salon du couturier de la rue Sussex. Comme toujours, la rouquine n'avait pas noté sa présence, affairée qu'elle était à envoyer un texto sur son BlackBerry. Ceci fait, elle leva enfin la tête en laissant entendre un soupir. Avec un dédain mutuel, les deux se fixèrent momentanément. Encore une fois, c'est Samantha qui remportait le match, Samuelle étant toujours la première à baisser les yeux.

La rouquine fit signe à la vendeuse d'aller chercher le couturier, que Samuelle connaissait plutôt bien. Sa boutique étant fréquentée par une clientèle recherchée et ses vêtements jouissant d'une renommée internationale, les preuves de ce grand designer canadien français n'étaient plus à faire. Ce n'était pas les muses rêvant d'être photographiées dans un ensemble à la célèbre griffe qui manquaient.

— Bonjour, mes belles dames! Quel grand plaisir de vous accueillir, dit l'homme en se tournant vers Samuelle qu'il examina discrètement de la tête aux pieds. Samantha m'a dit que vous partiez tous pour une tournée pancanadienne avec monsieur le premier ministre et aussi, elle m'a remis une liste de vos fonctions. Vous ne serez pas déçue, ma belle dame. J'ai préparé toute une collection pour vous. Nous commençons?

— Génial, soupira Samantha en regardant sa montre Cartier que Samuelle n'avait pas manqué de remarquer.

C'était l'une des plus dispendieuses de la collection. Elle en avait vu une semblable, avec B, quand ils avaient visité la bijouterie Birks, à Toronto. Naturellement, elle était ressortie de la joaillerie sans montre. Elle se demandait bien ce que la grande amazone avait fait pour la mériter. Elle fut tirée de ses pensées par la vendeuse qui l'invita à entrer dans l'une des chambres d'essayage où une dizaine de tenues l'attendaient.

— Ce sont surtout des tailleurs ajustés et des robes cocktail, expliqua Samantha qui l'avait suivie jusque dans la pièce.

— Merci, Samantha, mais je crois que je suis en mesure de choisir, dit Samuelle.

— Mais monsieur le premier ministre m'a demandé de vous conseiller dans vos choix, insista la rousse.

— Ne vous sentez pas obligée de demeurer avec moi. Vous pouvez partir.

— Ce n'est pas une obligation, répliqua Samantha sur un ton mielleux.

— Contentez-vous d'attendre dans le salon de la boutique.

La grande gazelle tourna sur ses Louboutin et alla s'asseoir dans le salon pour se plaindre de l'attitude de madame sur son BlackBerry. En l'entendant jacasser, Samuelle ne put qu'émettre un sourire en coin. Elle commença par la série de tailleurs, tous d'une élégance discrète. Pour les réaliser, le couturier s'était inspiré de créations classiques intemporelles.

— Je vais prendre celui-ci, dit-elle à la vendeuse.

— Monsieur les a tous achetés, précisa cette dernière. Vous n'avez pas à choisir. Il ne s'agit que de faire les ajustements.

Déçue, Samuelle regardait les cinq tailleurs qu'elle avait laissés de côté. Seule dans la cabine, elle avait une relation trompeuse avec le miroir.

— Comment ça va, ma belle dame? s'enquit le couturier. Est-ce que je peux vous voir dans le tailleur couleur ivoire?

— Un instant, répondit Samuelle en tentant de monter la fermeture éclair de la jupe. Je crois que la jupe est un peu juste. Je ne parviens pas à monter la fermeture éclair.

— Aurez-vous le temps d'agrandir la taille de tous ces vêtements? questionna Samantha.

Samuelle était dévastée. La putain s'était faufilée et épiait sa conversation avec le couturier. Le tailleur était un désastre. La jupe était trop petite et les boutons du manteau forçaient au niveau de la poitrine. En une autre circonstance, elle aurait rejeté immédiatement l'ensemble, mais le couturier insistait pour le voir parce que monsieur l'avait choisi. Quand elle sortit enfin de la cabine, elle vit un sourire caustique apparaître sur le visage de la rousse.

— Il est bien trop petit, signala cette dernière. Il lui fend sur le dos.

Le designer examina le manteau et signifia qu'il ne fallait que repousser les boutons. Pour la jupe, il lui suffisait de défaire les coutures sur les hanches pour céder encore plus de tissus. Puis la vendeuse sortit les robes cocktail.

— Toute la collection doit être emballée pour expédition, prévint Samantha.

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi, ma belle Samantha? répondit le couturier en lui adressant un clin d'œil complice.

Samuelle enfila une robe avec un décolleté saillant recouvert d'un voile noir et sortit de la cabine.

— La petite robe de cocktail noire classique, lança le couturier en l'apercevant.

— Ses bras sont trop gros pour cette robe, dit Samantha. Vous ne pourriez pas faire quelque chose pour les recouvrir?

— Je n'en vois pas la nécessité, répliqua le couturier qui avait deviné le jeu de la jeune femme. Vous êtes heureuse dans cette robe?

— Absolument, répondit Sam. Je ne veux pas y ajouter quoi que ce soit.

— D'accord, fit le couturier qui visiblement, était du même avis.

— Tu t'en fais trop, laissa entendre Samuelle en voyant l'air de dégoût qu'affichait Samantha

— Les autres robes, vous allez les essayer? chercha à savoir celle-ci.

— Avec plaisir, s'exclama Samuelle en exécutant une pirouette qui ne manqua pas de soutirer un grand rire au couturier.

Les robes étaient tout aussi splendides les unes que les autres. Samuelle se sentait belle, et ce n'était pas une jeune parvenue qui allait gâcher son après-midi. La séance d'essayage terminée, elle retourna au salon et vit Samantha fermer son BlackBerry.

— Chaque fois que je te vois, tu débordes, lui fit-elle constater. Avec tout le boulot qui doit t'attendre au bureau, je ne peux pas croire que mon époux t'ait imposé cette sortie.

— C'est mon plaisir. D'ailleurs, je dois rester plus tard, ce soir. Je pourrai me rattraper avec monsieur.

À l'extérieur de la boutique, le chauffeur attendait patiemment pendant que Samuelle transmettait ses derniers textos aux enfants afin de leur rappeler qu'elle partait à Vancouver pour assister au congrès du parti. La vie politique de B étant en jeu, ce serait là un week-end mémorable. La déconfiture semblait imminente et elle voulait protéger ses enfants de la terrible humiliation qui s'annonçait. Voilà un bon bout de temps que Maëlle et Thierry ne faisaient plus partie de la vie de leur père. Entre eux, l'indifférence était mutuelle. La vie familiale était devenue la souveraineté de la mère anxieuse qui s'efforçait de maintenir un équilibre entre les exigences de l'époux et son devoir de mère.

Samuelle prit place dans la limousine et enfila ses verres fumés, comme s'il était facile de cacher les apparences. Après avoir rangé toutes les malles dans le coffre, le chauffeur démarra avant de communiquer avec le répartiteur pour l'aviser que madame arriverait légèrement en retard au cabinet du premier ministre. Lorsqu'elle y fut, Samuelle se laissa escorter par le commissionnaire qui la salua courtoisement.

— Bonne chance dans votre tournée, madame, lui dit-il.

— Merci, répondit-elle, toute surprise.

Semblait-elle découragée au point qu'un étranger lui en fasse la remarque?

Lorsque la porte du cabinet s'ouvrit soudainement, elle vit B avec la fameuse Samantha. Tout le personnel était au courant du ménage à trois, mais par courtoisie professionnelle, chacun jouait le jeu pour protéger Samantha. En ce qui concernait l'épouse officielle, plus un seul ne la prenait au sérieux tellement elle était devenue pathétique.

— Mieux vaut tard que jamais, lâcha B en lui jetant un regard dru alors qu'elle l'attendait sur le seuil de la porte.

Elle entra lentement dans le cabinet et alla s'asseoir dans le fauteuil devant le pupitre bien astiqué.

— Ne t'assieds pas, la prévint B en la relevant par le bras. Nous devons partir immédiatement. En passant, ne cherche pas la robe noire dans tes bagages. Elle n'était pas convenable.

Samuelle était figée. Samantha avait gagné.

— Tu as bien fait, l'approuva-t-elle pour mieux déjouer la rousse. À Vancouver, je prendrai du temps pour faire les magasins.

— J'en doute, fit B en la regardant d'un air impétueux avant de se retourner pour fixer Samantha et lui dire d'un ton mielleux: j'ai tout signé et tout est dans le dossier. On se revoit à l'aéroport?

— Sans faute, monsieur le premier ministre, dit la jeune femme avide de l'attention qui lui était portée.

— Samantha, peux-tu appeler le chauffeur pour qu'il nous prenne à la porte centrale? la pria B en la déshabillant pratiquement du regard.

«Jeunesse, belle jeunesse», souffla-t-il en la toisant de la tête aux pieds.

La rousse porta le bout de son stylo à ses lèvres pulpeuses et fit une moue, pendant qu'il mâchonna son approbation. Au grand soulagement de Samuelle, il prit sa mallette et ensemble, ils quittèrent l'édifice Langevin pour se rendre à l'aéroport.

Le couple fit sa grande entrée dans le Challenger 601, l'aéronef affecté au transport du premier ministre. Dès leur arrivée, l'entourage lança des cris de ralliement pour impressionner les membres de la presse canadienne assis dans la section qui leur était réservée à l'arrière de l'appareil. Samuelle parcourut des yeux les rangées de banquettes pour trouver Charlotte, une ancienne collègue avec qui elle travaillait à la salle de rédaction de Radio-Canada. Quand elle la repéra, elle la salua d'un sourire discret.

Une fois le décollage complété, les adjoints parlementaires sautaient de banc en banc pour réseauter. Sous les fous rires de tous, B se promenait avec son charisme fait sur mesure en invitant les membres de la presse à chanter des chansons qui frôlaient le grivois. Pendant ce temps, Samuelle se contentait de feuilleter une revue tout en regardant sa montre. Il restait encore quatre heures de vol avant d'arriver à Vancouver. Tout à coup, elle sentit quelqu'un s'appuyer sur le dossier de son banc.

— Tu as l'air à t'ennuyer, lui souffla discrètement Charlotte.

— Je laisse la vedette à B. Son auditoire semble apprécier ses talents de chanteur, dit Sam avec un sourire qui trahissait son amertume.

— Je peux m'asseoir?

— Bien sûr. Tiens... Je vais enlever les revues. On devait croire que j'avais envie de lire.

— J'ai entendu dire que tu n'allais pas bien, ces derniers temps. Rien de sérieux, j'espère?

— Qu'est-ce que tu as entendu?

— Les racontars courants. Ce n'est rien de nouveau dans notre métier. Je dois t'avouer que je me suis inquiétée à ton sujet.

— Tu penses encore à moi?

— Sam, comment pourrais-je t'oublier, répondit tendrement Charlie. Trente ans... Peux-tu le croire? Il me

semble que c'était hier que tu portais tes jupes trop courtes et que tu te penchais devant moi pour ramasser ton crayon... C'était dans l'ancienne salle de rédaction de Radio-Canada pendant ton stage d'été.

— Tu fais erreur, Charlie, répliqua Samuelle en serrant la main de la femme qui aurait pu la rendre heureuse.

Encore aujourd'hui, elle avait des tiraillements dans le bas-ventre chaque fois qu'elle voyait Charlotte s'approcher d'elle. Cette femme était incomparable. Elles auraient pu avoir une belle vie, ensemble, mais Samuelle se consolait toujours en se disant qu'elle n'aurait pas eu Maëlle et Thierry.

— Les temps étaient moins compliqués qu'aujourd'hui, enchaîna Charlie.

— Les enjeux politiques...

— Je parle de toi, Sam. Je connais Bertrand. Tu ne peux rien me cacher. Son ascension fulgurante, il te la doit en partie. Tu as toujours été là, pour lui. Ce que je me demande, c'est s'il y est encore pour toi?

— Charlotte, nous avons déjà eu cette discussion. Tu me dis que tu m'aimes et pourtant, tu n'hésites jamais à me faire sentir coupable pour B

— Je n'ai pas à m'expliquer.

— Tu en connais trop pour croire tout ce que tu entends.

— Écoute, je ne voulais pas te blesser.

— Voilà ma femme qui donne des entrevues impromptues à la doyenne de la salle de rédaction de Radio-Canada, lança Bertrand sur un ton railleur.

— On ne faisait que parler du bon vieux temps, lui fit savoir Charlotte en se levant.

— Désolé d'avoir interrompu votre moment de nostalgie, reprit B en se laissant tomber sur le siège à côté de sa femme. Étends-toi, chérie, tu as l'air fatigué, ajouta-t-il en fermant la lumière sur le panneau.

Charlotte allait émettre un commentaire, mais le regard de Samuelle lui dicta de se taire. Elle retourna donc à sa place et ferma les yeux en écoutant la clique de la presse canadienne raconter des anecdotes ayant marqué les campagnes antérieures du premier ministre. B avait cet effet, mais cette fois, les médias étaient loin d'être dans sa poche.

Tout le reste du vol, Samuelle se plongea dans sa lecture pour éviter de voir B, permettant quelques fois à ses pensées de vagabonder autour des souvenirs remontant à l'époque où elle fréquentait Charlie. Leur grande complicité lui manquait. La mâchoire barrée, elle étouffait sous le poids des émotions. Parfois on fait des erreurs. On dit que ce sont des erreurs de jugement. On a écouté notre tête plutôt que notre cœur. C'est du moins ce que l'on se dit pour se convaincre. Les chagrins demeurent quand la raison ne nous donne rien en retour.

Le capitaine annonça que l'atterrissage aurait lieu plus tôt que prévu. Entendant cela, Samuelle reboucla sa ceinture et regarda les lumières de Vancouver qui scintillaient au loin. Il pleuvait à boire debout. La pluie frappait les hublots en laissant des rayures stridentes. Les lumières clignotantes sur les ailes de l'avion éclairaient de façon saccadée en répétant des rainures en diagonale sur la figure de Samuelle. Après l'atterrissage, tout le groupe quitta l'Airbus pour se rendre au centre de congrès.

L'un des adjoints du bureau du premier ministre avait été assigné pour accompagner la première dame au Fairmont. À l'instar des autres, B n'avait pas prévenu Samuelle de ce changement d'horaire, tout le monde croyant que Samantha l'avait mise au courant du dernier breffage.

En entrant dans sa suite, elle se dirigea vers la table où le gérant général de l'hôtel avait déposé une bonne bouteille de pinot gris et un plateau en argent contenant d'immenses fraises nappées de crème fraîche. Une fois calmée, elle s'allongea sur le divan quand on frappa à la porte.

— *Ciao Bella!* Je savais que tu venais d'arriver à ta chambre. J'ai vu B passer dans le grand hall avec son entourage. Ça va?

— Je pensais que...

— Donne-moi une chance d'entrer, rigola Charlotte. Tiens... Le gérant t'a offert un bon vin et des placébos organiques nappés de crème... Tu permets?

— J'ai du scotch, aussi, si tu préfères.

— Un bon vin de la vallée de l'Okanagan, c'est beaucoup mieux. Le scotch attendra après, fit Charlotte en enlevant son blazer bleu marine pour le déposer sur une des chaises. On fait un toast?

— À quoi?

— À la fin de ton supplice, mon bébé! Ta délivrance!

— Si tu le dis, répondit Samuelle en levant son verre.

— Ils t’ont laissée seule, comme d’habitude.

— Je préfère ça.

— Dis-moi, que vas-tu faire une fois que tout sera fini?

— Charlie, tu es si convaincue que B ne maintiendra pas la chefferie?

— Écoute, Sam, suite au dernier revers, le parti a déjà choisi l’héritier. Le dauphin est en place et on attend son couronnement. Naturellement, B n’est pas prêt à tirer sa révérence et il va se débattre comme un diable dans l’eau bénite jusqu’à la fin. La dynastie est finie. Il a été au pouvoir trop longtemps... Deux termes à titre de premier ministre et deux autres en tant que chef de l’opposition. Je me demande comment tu as pu tenir le coup.

— Je le voulais moi aussi.

— Tu l’avoues enfin. Pourtant, vous n’avez jamais partagé les mêmes préoccupations politiques. Vous êtes aux deux bouts du diapason.

— C’est si évident?

— Sam...

— On pourrait parler d’autres choses? Je n’ai vraiment pas envie de débattre avec toi. D’ailleurs, on a déjà eu cette discussion.

— Justement!

— Charlie, je t’en prie.

— Ne joue pas la victime avec moi. Tu sais que ça ne marche pas.

— Je ne joue pas la victime... Du moins, pas avec toi.

— Sam, toutes les fois que je t’ai prise dans mes bras et que je t’ai rassurée. Te...

— Charlie, non. Je suis complètement vide. Je n’ai rien à offrir. Tu mérites mieux que moi.

— Je ne te demande rien. Tout ce que je t’offre, c’est de la tendresse. Ce n’est pas le sexe qui va ramener les choses, dit Charlotte en posant ses mains autour des hanches de son interlocutrice.

— Charlie, je ne veux pas reprendre le même débat.

— Je suis prête à tout te donner, insista Charlotte en touchant de l’index le menton de Sam qui se retourna soudainement pour se défaire de son étreinte.

— Est-ce qu’on peut se détendre? Pourquoi me mets-tu toute cette pression?

— Tout ce que je veux, c’est de te prendre dans mes bras, poursuivit Charlotte en reprenant l’autre tendrement par la taille. Tu sens bon. Je te désire, tu sais. Viens sur le lit, on va s’étendre.

Les deux se laissèrent tomber sur la douillette, puis Sam mit sa tête sur l’épaule de Charlotte qui la tenait dans ses bras.

— Les enfants?

— Maëlle a refusé de venir à Vancouver et Thierry est en mission avec l’armée.

— Et B?

— Je sens son anxiété. Ou plutôt sa colère. Il crie dans son bureau devant son personnel, ses adjoints marchent sur des écailles d’œufs et évidemment, je suis *persona non grata*.

— Tant mieux. J’ai entendu dire que certains membres de son personnel ont commencé à postuler ailleurs. Ça sent l’autopsie.

— Ce n’est rien de nouveau. Ce sont les règles du jeu sur la colline Parlementaire. C’est drôle ce que le pouvoir peut faire, confessa Sam d’un air songeur.

— Le pouvoir, le sang dans l’eau... Appelle-le comme tu voudras, c’est du pareil au même, répliqua Charlie en se relevant pour se verser un scotch. Voilà vingt-cinq ans que je travaille en face de la colline et au Press Club canadien, les conversations sont toujours les mêmes.

— Je le faisais déjà, tu te souviens?

— Ce n’est plus pareil. Aujourd’hui, il y a des chevaux de Troie partout. On cannibalise pour s’accrocher au pouvoir éphémère.

— Quand je vois les nouveaux députés arriver à Ottawa avec leurs idéaux, je ne peux m’empêcher de rire.
— Des idéalistes.
— Tant qu’ils ne sont pas initiés, personne ne connaît la réalité qui règne sur la colline.
— Il y en a qui la convoite.
— Peut-être, bâilla Sam tout en s’étirant.
— Tu t’endors? Viens, on va se reposer, proposa Charlotte en s’allongeant pour éteindre la lampe. Tourne-toi, je vais te masser le bas du dos. Ça va te faire du bien, dit-elle en levant le chandail de sa copine.

Puis elle la prit dans ses bras tout en caressant doucement les mèches blondes grisonnantes. Ses baisers étaient chauds, moelleux et réconfortants. Elle l’embrassait sur le front, le cou, le bout des doigts, la paume de la main, mais jamais sur la bouche.

— Tiens, tu as des cheveux gris, constata-t-elle tout bas en poussant les mèches sur son front.
— Tu n’en as pas? questionna Samuelle.
— Comme tout le monde, je les cache, sourit Charlotte. Tout se cache.

Tranquillement, elle baisa le front de Sam qui laissa entendre un petit gémissement.

La nuit s’annonçait dans les rues de Vancouver où les émeutiers avaient préparé leurs camps. B et ses ministres étaient en caucus et la battue était commencée. Dans les coulisses, on cherchait les nouveaux cerbères. Vancouver avait pris son air blasé habituel, comme chaque fois que le gouvernement fédéral s’y présente avec ses courtisans corporatifs. Les émeutes avaient donné un mauvais ton à la dernière rencontre ministérielle et le congrès fournirait l’occasion aux agitateurs de dénoncer le gouvernement. Les dernières initiatives visant à soutenir le dollar canadien ayant été décevantes, c’était la désapprobation unilatérale qui régnait, sous forme d’anarchie polie très canadienne.

Charlotte regardait Sam dormir, toute blottie dans ses bras. Elle savait que celle-ci paniquerait, du fait qu’elles avaient passé la nuit ensemble. Sans la réveiller, elle retira lentement son bras de sous sa tête. Puis elle se leva, remit son blazer et passa un coup de peigne dans ses cheveux. Puisqu’il restait environ deux heures avant le début du congrès, elle avait suffisamment de temps pour retourner à sa chambre et envoyer à son chef de pupitre le texte devant servir pour les manchettes.

Sam se réveilla quand quelqu’un frappa à la porte. Surprise, elle sauta du lit et voyant que Charlotte était partie, elle alla ouvrir la porte. Il s’agissait de l’adjointe de Samantha qui lui apportait la copie de l’horaire révisée de la journée.

— Bonjour, madame, la salua la jeune femme en lui tendant une enveloppe qu’elle accepta d’une main nonchalante. Le petit déjeuner sera servi dans la grande salle et ensuite, ce sera le départ pour le centre de congrès, récita l’adjointe, étonnée de voir que l’épouse du premier ministre avait passé la nuit dans ses vêtements de la veille. Le chauffeur sera à la porte dans une heure. Aussi, monsieur le premier ministre demande que vous vous prépariez pour une session de photos. Est-ce que vous avez besoin d’aide?

— Non merci, répondit sèchement Sam. Je n’en suis pas à mes premières armes.

— Je voulais simplement dire que je suis à votre disposition, balbutia l’autre.

— Je n’ai besoin de rien, répéta Sam en s’apprêtant à fermer la porte. Je descendrai bientôt. Vous pouvez dire au chauffeur que je vais sortir par la porte de service, à l’arrière de la cuisine. Avec les émeutiers qui courent les rues, je n’ai pas envie d’un bain de foule.

— J’allais vous le proposer, fit l’employée avec un sourire qui en disait beaucoup.

— On se revoit à la salle de congrès, rétorqua Sam en tentant à nouveau de fermer la porte.

— Au petit déjeuner avant, la corrigea l’adjointe en retenant la porte.

— J’ai compris, de s’impatiemter Sam.

Une fois seule, cette dernière sortit la note de service de Samantha. On s’attendait à ce qu’elle porte un tailleur bleu azur avec une épinglette en étain signée par Bill Reid, un artiste autochtone de la côte du Pacifique. Elle s’imaginait que B aurait une cravate agencée avec la couleur de son ensemble. Il y eut un temps où c’était

elle qui choisissait les cravates de son époux et qui se plaisait à lui faire un nœud Windsor. En pensant à lui, elle revit dans sa tête les images de sa soirée avec Charlotte. Du coup, un sentiment de culpabilité assombrit son visage. Charlotte ne lui avait témoigné que de l'affection. C'était leur entente. Elle ne put s'empêcher de sourire en songeant à la ténacité de son amie qui durant toutes ces années et sans jamais rien demander, était parvenue à maintenir une relation discrète avec elle. Le bonheur avec cette femme était trop simple, trop facile. Or, elle ne pouvait s'imaginer d'être heureuse sans qu'il y ait une note à payer ou un motif caché.

Une fois prête, elle se dirigea vers la limousine qu'on avait garée à l'endroit convenu.

— Mieux vaut tard que jamais, souffla B en se penchant vers elle.

— Je me fais discrète, dit Sam. Tu sais bien que je ne suis pas ici pour ternir ton éclat.

— Tout ce que je te demande, précisa B en mettant son bras autour de ses épaules, est que tu respectes l'horaire que Samantha a pris la peine de te préparer. Je ne veux pas te voir m'abandonner pour tes vieux copains de la presse et aussi, méfies-toi de Charlotte. On ne sait jamais quand elle peut nous trahir, celle-là.

— Tu déparles, sourit Sam.

— J'insiste pour que tu la surveilles. Elle se sent trop confortable. Ruiner une réputation se joue à deux.

— Tes inquiétudes ne sont pas fondées. Il est trop tard pour jouer les immaculés.

— Samantha a nommé une adjointe pour t'aider. Alors, laisse-la faire son boulot.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Je n'ai pas besoin de ton ressentiment.

— Je n'aime pas dépendre des autres.

— Tu veux rire, dit B en la serrant brusquement contre lui. Ton honnêteté est sélective.

Au centre de congrès, la foule commençait à affluer et la marée avançait vers eux. Après le petit déjeuner, en écoutant B prononcer son discours, Samuelle s'amusait à contempler cette foire aux cancre. L'auditoire riait au bon moment et applaudissait à tout rompre lorsqu'il prenait une pause dramatique ponctuée de questions rhétoriques. Un grand penseur, disaient ceux qui n'étaient pas encore initiés aux conneries de ce cirque. B avait le don d'éviter les questions probantes. Ses sycophantes récoltaient l'information et lui éteignait personnellement les tisons. C'était sa chasse-gardée. La déception et les manœuvres poussaient à la revanche avec des chevaux de Troie. Selon B, c'était l'art de la guerre.

Au cours de la journée, tout en feignant l'indépendance, Samuelle cherchait à déconfire les circonstances dans lesquelles les adjoints la plongeaient. La presse était sans merci. On la trouvait molle, sans échine, telle une illusion caricaturale. Néanmoins, elle avait la dextérité de se faufiler pour observer le jeu de la courtoisie, sachant trop bien qu'il y avait toujours une rouquine, dans la pièce, qui tentait de l'abattre. Elle avait choisi de jouer le rôle de la femme du premier ministre tel le parangon de la vertu. C'était une vie fondée sur une divagation. Le grand public canadien était las du couple et au grand soulagement du parti, ce congrès lui apporterait un nouveau chef de file.

Le lendemain, les manchettes clamaient que B venait de subir une déconfiture totale. On ne voulait plus de lui sur la colline. Les slogans scandaient le thème du changement, de même que les scandales en rafale proclamaient la fin du mythe de B.

Sam s'était retirée dans sa chambre d'hôtel pour vivre son deuil. Humiliée, elle s'installa sur le plancher froid de la salle de bain et chercha à se calmer. Après un moment, elle se dévêtit et se jeta entre les draps du grand lit qu'elle avait partagé avec Charlie. Le lit de la femme seule, son patelin, son bled. Un beau mot que tout le monde utilise. Mais d'où vient-il? *I bled, you bled, she bled. Only women bleed, pensa-t-elle.*

Vers trois heures du matin, elle entendit la porte de sa suite s'ouvrir avec fracas. Il s'agissait de B, qui se trouvait maintenant dans le salon. Elle se leva d'un trait pour aussitôt retomber assise sur le lit, non sans poser une main sur son front douloureux.

— J'ai cru que tu serais venue me faire une pipe, laissa entendre B.

— Je me suis dit que ton équipe t'avait sûrement bien servi.

— Quelle équipe? Ne les as-tu donc pas vus traverser la salle pour aller rejoindre le nouveau chef du parti? Les sans-cœurs! Après tout ce que je leur ai donné! maugréa-t-il en se laissant choir sur l'ottoman.

— Qu'allons-nous faire, maintenant?

— Demain matin, il y a une rencontre avec la presse canadienne. Tu seras à mes côtés et nous ferons nos adieux. Ensuite, tu fais tes valises et tu fous le camp. Je n'ai plus besoin de tes services, répondit-il en la toisant d'un regard venimeux.

Sa femme était vêtue d'un jupon noir, ce qu'il ne manqua pas de remarquer, lui qui avait toujours aimé les femmes accoutrées en dentelle noire. Pendant qu'il l'épluchait de son regard vitré, il en profita pour laisser sa marque.

— Maudite chienne, souffla-t-il tout bas avec son haleine de *Canadian Club*. Tu ne vaux même pas une dernière botte.

Puis il tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte. En mettant la main sur la poignée, il fit une pause et ajouta:

— Je ne veux pas te voir la face à Ottawa quand je vais arriver. Tu m'entends?

Après qu'il ait ouvert la porte et entrepris de descendre le corridor, Sam se planqua dans l'embrasure pour le regarder s'éloigner en titubant. En refermant doucement la porte, elle remarqua que le tapis était mouillé. Elle avait uriné. Pas de doute, l'amour est sale.

La rencontre avec la presse canadienne fut aussi invariable qu'un post-mortem. B tira sa révérence avec l'élégance qui était de mise. Un des reporters l'avait mitraillé de questions au sujet de son humiliant échec du manque de confiance que son propre parti lui avait témoigné. Les manchettes ne faisaient que mentionner qu'un vent nouveau purgerait le pays des scandales de l'ancienne administration. Quant à Samuelle, on ne lui posa aucune question. Si Charlotte la regardait avec un léger sourire en guise d'encouragement, elle se garda bien de toiser son regard, par crainte de trahir son soulagement.

Vers midi, un gendarme de la GRC la conduisit pour une dernière fois à l'aéroport. Plutôt que de rentrer à bord du Challenger, elle voyagerait en première classe avec Air Canada. Lorsqu'elle fit son entrée dans l'avion, les passagers la regardaient sans la regarder. Le vol se fit sans heurt et dans les délais prévus. Pour s'engourdir, elle s'offrit trois Caesar concoctés avec la vodka Belvédère. Une fois à Ottawa, la limousine l'attendait pour la ramener sur la rue Sussex.

— Bonjour, madame, dit Hedwige en l'accueillant à la porte pendant que Victor s'empara des valises tendues par le chauffeur pour les monter à la chambre. Vous avez fait un bon vol? demanda-t-elle un peu embarrassée par la banalité de sa question.

— Oui, merci, Hedwige. Est-ce qu'il y a des messages pour moi?

— Non, madame. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous? Une petite collation?

— Savez-vous, Hedwige... Je vais me payer une traite. Je prendrai un bon gros cheeseburger avec du bacon. Des frites, aussi, et un bon Shiraz. Je vais manger dans le petit salon.

— Très volontiers, répliqua Hedwige, heureuse de voir sa patronne prendre plus d'aplomb.

En regardant par la fenêtre donnant sur la rivière des Outaouais, Sam pouvait voir les lumières sur le rivage commencer à s'allumer une à une, comme des points de suspension. Elle savait que B n'arriverait pas ce soir et qu'elle avait la maison pour elle seule. Chère maison... Espèce de sarcophage silencieux qu'on avait surnommé *Gorffwysfa* en gallois, ce qui signifie havre de paix. Ironie mordante avec tous ses fantômes en mouvance, Sam aurait sa dernière soirée avec les vapeurs d'antan. En se promenant dans les grands couloirs, elle sirotait son Shiraz qui la réchauffait lorsqu'elle s'arrêta devant un tableau provenant de l'Angleterre. Winston Churchill avait fait escale à *Gorffwysfa*. S'il lui était permis de lui poser une question, une seule, elle lui demanderait ce qui survient d'un homme quand il a le pouvoir. De quelle façon le pouvoir transforme-t-il cet homme au point de l'amener à abandonner sa famille? Son erreur fut de croire que son mari pouvait être assez fort pour conjuguer moralité et pouvoir. De façon innée, B avait l'art de faire face à l'adversité, mais non à la corruption imbriquée au pouvoir. Il n'avait pas su lire entre les lignes. Les nuances et les subtilités lui avaient échappé. L'homme était ignorant.

En entrant dans le grand salon, elle s'arrêta devant les grandes fenêtres en se demandant si Jacqueline Kennedy avait fait la même chose quand elle avait accompagné son mari lors de leur visite officielle en ces lieux,

alors habités par John Diefenbaker et son épouse Olive. L'équipe du protocole du gouvernement canadien avait dû enfiler leurs patins. Quand les Kennedy recevaient à la Maison-Blanche, Jacqueline Kennedy était reconnue pour les repas français fastueux qu'elle proposait à ses invités, bien arrosés avec des Pétrus, des Margaux et des Latour. Mais lorsque cette dame n'était pas en train de garnir son carnet mondain, s'arrêtait-elle pour penser à l'infidélité bien documentée de son époux avec Marilyn Monroe? John Fitzgerald Kennedy... *Martyr et Sexy Beast*.

Samuelle assimilait instinctivement. Les privilèges exécutifs ne sont pas un sanctuaire. Elle n'avait pas réalisé que le succès en politique a des exigences extrêmes. Elle avait troqué son intégrité pour jouir du pouvoir de l'office dans les coulisses. Bertrand avait raison. Elle était une prostituée politique. Elle s'était donnée et elle avait été rémunérée. Elle n'avait pas droit aux regrets ou aux crises de conscience.

— Voici ce qui fait l'histoire de ma vie, se dit-elle en se regardant dans le miroir du salon. À la tienne! ajouta-t-elle en levant son verre.

Puis elle se dirigea vers sa chambre pour appeler Maëlle, mais tomba sur sa boîte vocale.

— Maëlle? Je pars d'Ottawa demain et je pensais faire une escale à Montréal pour aller te visiter. Appelle-moi quand tu auras la chance. *Ciao Bella. Ti amo*.

Hedwige avait su faire preuve de discrétion. Avec son doigté habituel, et avec l'assentiment de l'actuelle occupante des lieux, elle avait commencé à diriger le personnel en vue du changement de locataires. Avant de quitter Vancouver, Sam lui avait envoyé un courriel pour lui transmettre la liste des effets personnels qu'elle souhaitait emporter. Tout ce qu'elle laissait n'avait aucune valeur sentimentale. B pouvait tout garder. La fourgonnette viendrait chercher ses choses qui se résumaient à deux valises prêtes pour un voyage dont elle ignorait encore la destination.

Au petit matin, elle revêtit son jean préféré, sa blouse blanche à grandes manches et poignets roulés, de même que son blazer bleu marine. Elle chaussa ses flâneurs et remonta ses cheveux en queue de cheval, avant d'enrouler un foulard Hermès aux tons lilas et bleu autour de son cou pour faire ressortir ses yeux bleus gris. Maëlle lui avait transmis un texto disant qu'elle l'attendait à l'appartement et qu'elles s'offriraient un bon souper dans sa petite cuisine de la rue St-Laurent à Montréal. Elle avait de plus suggéré d'aller prendre le dessert dans un des restos grecs de la rue Prince-Arthur. Samuelle sourit lorsqu'elle lut cette dernière proposition. C'était bien sa fille. Elle savait que sa chère mère aimait marcher sur la Main, le soir, alors même que les étudiants y circulaient, pour déguster la bière la plus froide en ville.

Victor gara sa voiture devant la porte arrière. Voilà longtemps que Samuelle n'avait pas conduit sa BMW 750Li xDrive blanche. En prenant place derrière le volant, elle jeta un regard furtif au rétroviseur dans le but de l'ajuster, et fut surprise d'y apercevoir une femme rajeunie. D'un vrombissement de l'engin, elle envoya la main pour dire adieu au monolithe qui restait emprisonné derrière les barrières surveillées par la GRC.

Maëlle avait préparé la chambre pour sa mère en prenant soin de déposer des petites gâteries sur l'oreiller. Ponctuelle comme à son habitude, Sam sonna à l'interphone à seize heures pile. Lorsque Maëlle se rendit à l'ascenseur pour l'aider à transporter ses valises, elle ne put s'empêcher de siffler son admiration.

— *Bellissima!* s'exclama-t-elle, soulagée.

— Ma vie recommence! lui signifia Sam.

— Bravo! Je vois que je suis la première que tu viens visiter pour célébrer ta nouvelle vie.

— Bien sûr! Si ton frère avait pu être ici, tout aurait été parfait. Thierry me manque énormément.

— Il va revenir dans cinq mois, à la fin de son entraînement militaire. Le temps va filer vite, dit Maëlle en ouvrant maladroitement la porte de son appartement, les valises étant aussi grosses qu'elle.

— Viens, je vais t'aider. Ton appartement est beau. Je vois que tu as ajouté des accessoires.

— Je n'ai pas toujours le temps de m'en occuper. On travaille souvent en groupe d'études et je préfère rencontrer les autres à la biblio au lieu de les amener ici. Tu comprends?

— À présent, toi aussi tu es libre. Tu pourras faire des choses sans avoir à t'inquiéter des conséquences et de la presse.

— Ce qui me fait rire, c'est de découvrir qui sont mes vrais amis.

— J'y pense, moi aussi. Je n'ai pas vu Rob depuis la défaite de ton père. Pas un seul coup de fil, pas même

un texto.

— Quand le nouveau chef préparera son cabinet, Rob va peut-être perdre son ministère.

— Ça m'étonnerait. Il faudra attendre aux prochaines élections pour voir si le parti retient ses sièges. Rob est un ministre d'expérience. Le nouveau chef le gardera sûrement. Du moins, je l'espère.

— Je ne m'inquièterais pas pour lui. Il a bien d'autres cordes à son arc.

— Rob préfère de beaucoup la vie politique aux salles de réunion et aux requêtes des actionnaires des grandes corporations.

— Et Hedwige?

— Je l'ai serrée dans mes bras. Je ne l'oublierai jamais. Une fois les illusions parties, la prochaine première dame en aura besoin. J'espère que la pauvre femme n'y restera pas aussi longtemps que moi. Entre Stornoway et Sussex, avoir un petit coin à moi m'a beaucoup manqué.

— Oui, mais tu aimais le lac Harrington. Papa n'y allait pas.

— Évidemment.

— Maman, je suis fière de toi.

— Vraiment?

— J'aurais pensé que tu aurais été meurtrie.

— Pourquoi?

— Tu as été impliquée dans la carrière politique de papa durant presque la moitié de ta vie. Tu as tout laissé de côté pour lui et pour nous.

— J'aurais préféré passer plus de temps avec ton frère et toi.

— Maman, vu les circonstances, tu as fait ce que tu pouvais. Tu es plus forte que tu le crois... Tu as survécu.

— Survivre n'est pas vivre sa vie. C'était un réflexe. Tout arrivait par accident. Il y a plusieurs situations sur lesquelles je n'avais aucun contrôle. Si tout était à refaire...

— Tout comme moi, tu es libre, maintenant.

— Maëlle, je n'aime pas quand tu me juges. C'était ma vie. J'ai fait un choix conscient lorsque j'ai décidé de suivre ton père dans sa carrière politique.

— Tu te contredis. Tu viens de dire que c'était un réflexe et non un choix, que ta vie était une série d'accidents. Tu ne veux pas avouer qu'il y a des événements, dans notre vie, que tu regrettes? questionna Maëlle en sortant un Merlot.

— Qui ne peut pas dire qu'il ferait les choses différemment s'il avait la chance de retourner en arrière?

— Peut-être. Enfin... Faisons un toast pour souligner le début de ta nouvelle vie, proposa Maëlle en manipulant le tire-bouchon avec une grande agilité.

— Si on avait eu du champagne, on aurait pu le sabrer comme le sommelier à Mont-Tremblant, sourit Sam.

— Ne me le dis pas deux fois! répliqua Maëlle en souriant à son tour. On pourrait prendre un bâton de golf ou une raquette de tennis.

— Oublie ça et verse, fit Sam en tenant les deux coupes.

Cette dernière vivait enfin le tête-à-tête tant attendu. Étudiante en droit à l'Université McGill, Maëlle lui raconta les diverses péripéties qui marquaient sa vie. En l'écoutant, Sam nota qu'il était maintes fois question d'un certain jeune homme. Mais par souci de discrétion, elle décida de taire sa curiosité. Sûrement que Maëlle lui en parlerait plus tard.

— On part pour le dessert?

— Oui, madame! approuva Maëlle en déposant les assiettes dans l'évier. Où veux-tu aller?

— J'ai envie d'un bon baklava et d'un café grec *métrio*.

— Tu aimes ton café grec sucré alors que moi, je le préfère *skéto*, sans sucre. Il faut dire que les Grecs ont l'art de déguster le café. Je connais justement un endroit avec une belle terrasse. On pourra s'asseoir dehors et faire du *people watching*, lança Maëlle, heureuse de voir sa mère sourire.

La rue St-Laurent, aussi reconnue comme la Main de Montréal, accueillait les piétons qui déambulaient d'une terrasse à l'autre avec une allure décontractée. Les deux femmes s'installèrent discrètement à une petite

table offrant une vue sur la rue achalandée.

— Écoute, Maëlle, que penserais-tu si je vendais mon condo de Québec?

— Tu vendrais ton condo? Mais tu as toujours aimé Québec.

— C'est vrai, j'adore Québec, mais mon condo ne fait plus l'affaire. Je pourrai toujours retourner là-bas pour visiter la famille. Pour ton père, je n'ai aucune idée de l'endroit où il va aboutir. Notre maison dans la circonscription sera sans doute mise en vente.

— As-tu sorti tes choses de la maison?

— Non.

— Mais nos effets personnels?

— Il faudrait que tu communicates avec ton père pour en discuter avec lui. Je ne tarderais pas trop, si j'étais toi. Tu peux lui demander d'envoyer aussi les effets de ton frère.

— Tu ne veux pas lui parler?

— On n'a plus rien à se dire.

— Il pourrait te faire mal. On ne sait jamais ce qui lui sort de la bouche.

— Pour ma part, ma petite choupette, dit Sam en serrant sa fille dans ses bras, je pars en voyage. J'aurais voulu que tu viennes avec moi, mais le *timing* n'est pas bon. Je ne veux pas attendre et ton semestre n'est pas terminé.

— Où penses-tu aller?

— J'aimerais retourner en Asie.

— Tu viens juste d'arriver, et tu me quittes déjà?

— Dans quelques jours.

— Pour combien de temps?

— Deux ou trois mois.

— Et après?

— Je reviendrai ici. Demain matin, je vais appeler à Québec pour demander à l'agent immobilier que m'a recommandé Charlotte de vendre le condo pendant mon absence.

— Quand vas-tu te mettre à la recherche d'une nouvelle propriété?

— Je vais consulter les sites spécialisés sur l'Internet. N'aie pas peur, ma petite fille, ta mère sait comment étendre ses filets!

— Tu m'impressionnes.

— Telle mère, telle fille! lança Sam en savourant son café à petites gorgées.

Par contre, la pâtisserie, elle, fut dévorée avec zeste. Maëlle était ravie de voir sa mère enfin rire et respirer.

Le lendemain matin, Sam s'installa devant son portable pour rédiger ses consignes à l'intention du courtier immobilier. Vers midi, le contrat lui parvint déjà. Elle le signa et le retransmit à l'agent en le priant d'embaucher le concierge pour emballer ses biens et les entreposer. Elle ne voyait plus l'utilité de retourner au condo. Quand elle irait visiter sa parenté à Québec, elle se rendrait à l'entrepôt pour vérifier ses choses.

— Voilà une bonne chose de faite! émit-elle en se levant pour remplir sa tasse de café au lait. Et maintenant... l'Asie! poursuivit-elle avant de consulter un site affichant une grille comparative des prix proposés pour les hôtels et les vols en direction de Pékin. J'ai envie de revoir les villes que j'ai visitées avec la délégation canadienne. Sauf que cette fois, je vais savourer mon voyage à mon goût.

— Où commenceras-tu? questionna Maëlle.

— À Pékin. Je compte y passer une semaine et ensuite, j'irai à *Shanghai*.

— Je me souviens que tu avais vraiment aimé *Shanghai* lorsque tu t'y étais rendue pendant le sommet économique.

— Je vais en profiter encore plus. Je veux voir les soldats en terre cuite à *Xi'an* et prendre tout mon temps pour visiter les temples, les marchés et les jardins.

— Profites-en pour vivre le moment présent. C'est ton temps. Et la muraille?

— Absolument!

— La bière chinoise?

- Obligatoire!
- As-tu ton vol?
- J'ai choisi de voyager avec Air Canada et je vais loger au Four Seasons Sheraton. Tu sais ce que je voudrais le plus?
- Manger et ne pas engraisser?
- Ça, oui, mais sérieusement, je voudrais vivre des émotions fortes.
- Voilà longtemps que tu avales tes émotions. Je peux savoir pourquoi? Lorsqu'on vivait avec toi, on ne savait jamais ce que tu pensais.
- Maëlle, peux-tu comprendre que je ne voulais rien ressentir. Tout ce que je voulais, c'était accomplir mon devoir.
- Accomplir ton devoir?
- Accompagner ton père dans sa carrière politique.
- Avoue que tu l'as fait parce que tu aimais la vie publique.
- Après toutes ces années, je n'en suis plus convaincue, répondit Sam d'un air songeur.
- Tout le monde le sait. Serais-tu donc la seule à ne pas le réaliser?
- Maëlle, j'ai toujours eu la politique dans le sang. Cela fait depuis l'adolescence que je participe aux activités du parti.
- La politique était devenue ton sanctuaire malsain.
- Tu crois que tu peux me juger?
- Je ne veux pas te blesser, mais je suis frustrée de voir comment tu refuses d'admettre que tu as toujours aimé être sous les feux de la rampe.
- Assez, Maëlle! Je ne veux pas en parler.
- Pas de problème, je n'ai plus rien à dire.

Maëlle prit son café et alla s'étendre sur le futon pour réviser ses notes de cours. Samuelle émit un grand soupir et se remit à fureter nonchalamment sur Internet. Au bout d'un moment, elle se leva pour aller prendre une douche.

Quand elle ressortit de la salle de bain, elle trouva une note que Maëlle lui avait laissée sur la table de la cuisine pour lui dire qu'elle était partie faire des travaux à la faculté et qu'il était inutile de l'attendre puisqu'elle ne reviendrait qu'en soirée. Sachant qu'elle avait offensé sa fille, Samuelle avala de travers. Il y avait des sujets tabous et Maëlle savait parfaitement sur quels boutons appuyer. Le cœur serré, Samuelle fit ses valises, jugeant préférable de louer une chambre d'hôtel jusqu'à son départ. Elle laissa une note légèrement empreinte d'humour sur le frigo tout en s'assurant que son geste n'envenime pas la situation. Changer sa vie ne signifiait pas perdre ses enfants.

Voyant que la SAQ était encore ouverte, elle se dit qu'un St-Raphaël bien frappé lui ferait le plus grand bien. Une fois à l'hôtel, elle commanda une cocotte avec des frites et de la sauce pour le souper. Il n'y a rien comme explorer les chaînes de télé les unes après les autres en s'empiffrant après avoir un peu trop bu. Cela finit toujours par nous endormir et le matin, tout est pardonné.

— Bonjour, Pékin! Je m'en viens, dit Samuelle qui le nez collé au miroir de la salle de bain mal éclairée, mettait du mascara sur ses cils. La nuit avait été courte.

Maëlle la reconduirait à l'aéroport et garderait la voiture. Ni l'une ni l'autre n'avait eu l'idée de reprendre leur conversation de la veille, bien qu'elles n'ignoraient pas que tôt ou tard, il leur faudrait revenir sur le sujet et faire preuve d'une franchise déchirante. Mais pour l'instant, elles entendaient partager de bons moments.

- Tu as toutes tes choses? s'enquit Maëlle.
- C'est toi qui tiens le rôle de la mère, maintenant?
- Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'envoies un courriel ou un texto.
- Je te le promets, répondit Sam en étreignant sa fille d'une façon plutôt évocatrice.

Parfois, les enfants ne réalisent pas combien la vie de leurs parents serait vide sans eux. En demander plus

les ferait suffoquer. Réparer le passé? Trop tard... Ou peut-être.

Chapitre 4

Entre Montréal et Pékin, le vol avec Air Canada fut des plus ordinaires, sauf en ce qui avait trait au compagnon de siège de Samuelle qui avait insisté auprès de l'agent de bord pour changer de place. Blessée et loin de sa zone de confort, elle se sentit soudainement déracinée, sans aucun filet de sauvetage. Frustrée et anxieuse, elle se blottit contre le hublot et observa l'atterrissage. Son odyssée allait commencer, avec toutes les angoisses que provoque l'incertitude de l'inconnu. Elle croyait fermement que ce séjour en Asie serait une renaissance personnelle, sans B, sans la rouquine, sans paparazzi et sans personne pour lui venir en aide, sinon elle-même. Nul doute que les enfants lui manqueraient.

Mais pour l'instant, la Chine était là et attendait son retour. Parmi la foule qui filait rapidement à ses côtés, Samuelle semblait invisible. Anxieuse, elle marchait d'un pas saccadé pour tenter de retrouver son équilibre. Suivant la marée humaine, elle se dirigea vers les douanes tout en se faufilant dans le dédale, la sueur coulant le long de ses cuisses. Il était facile de repérer la Canadienne dans la foule. Pour accompagner ses cheveux blonds noués d'un ruban ivoire, elle avait mis une simple robe de coton sans manches de couleur lilas. D'une coupe classique, le vêtement rendait parfaitement justice à son élégance discrète. Le douanier vérifia son passeport, l'estampilla et le lui rendit sans le moindre mot. En sortant de l'aéroport, on la prévint d'éviter les chauffeurs de taxi clandestins. Une femme d'allure officielle, en blouse blanche et jupe noire, l'accueillit et lui demanda si elle avait besoin d'un taxi. Ce faisant, elle lui ouvrit la portière d'une vieille Audi Fox. Samuelle la remercia et lui donna l'adresse du Sheraton tout en s'assurant que ses valises étaient bien déposées dans le coffre du véhicule. La femme chuchota quelques paroles au chauffeur qui lui répondit à l'aide d'un signe de la tête. Soulagée, Sam embarqua dans le taxi et chercha le regard du chauffeur dans le rétroviseur. L'ignorant complètement, celui-ci dirigeait la voiture dans les grands boulevards de Pékin. Les banquettes de l'Audi étaient recouvertes d'un plastique clair qui laissait voir des napperons en dentelle pour protéger les appuie-têtes. Amusée par ces petites attentions, Sam nota les menus articles qui ornaient le tableau de bord, soit par dévotion religieuse ou encore, par superstition. En examinant ainsi ces babioles aux couleurs rouge et or, elle finit par se rendre compte qu'il n'y avait pas de compteur. Malgré les avertissements reçus par certains passagers de l'avion, elle s'était fait prendre. Et facilement, en plus. Du coup, l'anxiété la gagna à petit feu. Une fois arrivé au Sheraton, le chauffeur s'arrêta loin de la grande porte d'entrée et exigea son paiement. Sam lui donna ses *yuans* et c'est en tirant ses valises qu'elle marcha en direction de la porte principale. Le portier l'accueillit tout en confiant ses bagages au chasseur. Lorsque le taxi passa tranquillement devant eux, le portier le regarda d'un mauvais œil tout en hochant la tête.

Le Sheraton est un hôtel mondialement reconnu, offrant un décor haut de gamme qui mélange l'éclectisme de la Chine moderne et ses plus belles traditions. Un code vestimentaire à respecter par la clientèle est affiché dans le grand hall d'entrée, car le décorum est de rigueur. Tout le personnel affecté à la réception porte des gants blancs, ainsi qu'une épinglette dorée arborant un prénom anglophone pour faciliter la communication avec les clients étrangers. En ces lieux, ces derniers ont toujours raison.

Avec tout le va-et-vient dans le hall, Samuelle sentit un malaise lui transpercer la poitrine. Les murs et le plancher commençaient à l'engouffrer. Elle jeta un regard anxieux vers l'une des préposées qui se tenaient derrière le comptoir de la réception, laquelle ne cessait de fixer la pâleur de son visage.

Le chasseur déposa ses valises sur le chariot et disparut. Ce moment de distraction permit à Samuelle de prendre une longue inspiration. L'enregistrement se fit sans heurt et une fois les informations échangées, une hôtesse accompagna la cliente à l'ascenseur où l'incalculable attendait cette dernière. Lorsqu'elle se vit dans la glace de l'ascenseur qui répétait son image à l'infini, elle sursauta. Une sueur givrante coula le long de son visage engourdi. Lorsque d'autres clients entrèrent dans la cabine, elle dut se ranger au fond tout en tenant son sac à main contre sa poitrine. Arrivée à sa chambre, elle courut à la salle de bain et sans se regarder dans la glace, mouilla une débarbouillette pour se rafraîchir. Elle refusait de voir la figure que les miroirs de l'ascenseur venaient de lui refléter. D'un spasme profond avait surgi la femme dissimulée au fond de sa mémoire, celle qui vivait tout par accident, perpétuellement enveloppée par la peur et le chagrin. Telle une chimère, elle était revenue pour la gifler et

lui rappeler qu'elle existait encore et que même les meilleures intentions ne changeraient rien à ce fait. Or donc, il faudrait plus qu'un vœu pieux pour réussir cette renaissance spirituelle que Samuelle était venue chercher en Asie.

Dans la salle de bain glaciale, havre préféré des femmes démolies, on n'est jamais seule. Il y a toujours l'autre qui nous regarde dans la glace, comme si elle procédait à notre jugement final avant de prononcer une sentence que l'on connaît déjà. Samuelle s'efforçait de se concentrer sur sa respiration. Dans le passé, avec B, les crises d'anxiété l'avaient criblée de terreur. Au cours des années, elle avait pu maîtriser ces attaques, mais cette fois, elle était complètement prise au dépourvu. Surprise et déçue de se retrouver si vulnérable malgré les nobles intentions qu'elle nourrissait, le dépaysement se mit à la gagner. Si elle ne parvenait pas à rétablir le rythme de sa respiration, elle commencerait à éprouver de la difficulté à avaler et à respirer. La panique se nourrirait d'elle-même et les pensées noires l'engloutiraient dans un cercle vicieux.

Craignant de tomber, elle se laissa doucement descendre sur le plancher. Pour ne pas s'évanouir, elle appuya son dos sur le mur de marbre travertin et enleva son mascara en passant la débarbouillette encore humide qu'elle tenait dans sa main. Il y avait du mascara noir partout sur la lingette blanche. Le Saint-Suaire des femmes écœurées, pensa-t-elle. Amère, elle vit les flashbacks refaire surface. Elle s'empara d'une des grandes serviettes moelleuses, s'allongea à même le plancher de la salle de bain et ferma les yeux pour se laisser glisser dans l'abîme d'un sommeil profond.

C'est en grelottant qu'elle se réveilla. Elle n'avait pas changé l'heure sur sa montre et sa tête endolorie l'empêchait de calculer le décalage horaire. Son corps alourdi de fatigue gémissait sous les spasmes inégaux qui se faisaient sentir. Elle avait l'impression qu'elle allait fendre en deux. Les mauvais souvenirs de sa vie avec B refaisaient surface et l'aspiraient dans une spirale agonisante. Le stress post-traumatique venait de déclencher tous les éléments menant à une rechute. Sans ses médicaments, elle glissa volontairement dans le vide. Durant ses derniers mois avec B, elle s'était sevrée à l'aide de la cagoule prescrite par son psychologue, persuadée que son bonheur ne dépendrait pas d'une molécule achetée à la pharmacie. Mais cette fois, loin de ses enfants, elle se laissa dérapier pour retourner dans les bras de son mécène imaginaire. Pour se soulager, elle remplacerait sa douleur par une autre plus vive. L'automutilation et les brûlures n'étaient plus des options. Elle voulait éviter à tout prix les cicatrices visibles, celles qui plaisent à la douleur en se faisant une deuxième peau juste pour elle. C'est ça, une cicatrice... La deuxième peau plus épaisse que la première. Encore plus, lorsqu'on frappe le fond du désespoir, c'est la rançon de la dépersonnalisation, cette perte d'identité temporaire qui rassure à petit feu et qui est juste assez mesquine pour ne pas que nos enfants remarquent les cicatrices bavardes de nos accidents de vie. Le stress interne voulait sortir et Samuelle choisissait de compléter sa gestation. Souillée, heureuse dans sa merde, elle se mit à fredonner à tue-tête: le bal fou, le bal fou, le bal fou, en se berçant sur le plancher encrassé. Épuisée, le sommeil arriva pour la livrer à la prochaine étape.

Elle se réveilla plus tard avec un regain d'énergie. Grisée, elle se leva et se dirigea vers le lit, un comportement bien rodé qui évoluait comme une courbe en chute libre. Elle avait franchi l'apex. La douleur physique appropriée soulageait en conjurant l'incroyable légèreté de l'être, une sagesse morbide acquise sur le dos de l'expérience et de l'expérimentation. Cette fois, elle ne se couperait pas. Pas de sang sur les serviettes blanches immaculées de l'hôtel. Le jeu étant aussi dangereux que divin, elle avait appris à aller jusqu'au bord de l'abysse et à arrêter juste avant le point de non-retour. Elle se désintérait en sirotant de l'alcool à friction pour obtenir la vive douleur recherchée. Si elle avait suffisamment de présence d'esprit pour arrêter juste à temps, il ne faisait aucun doute que la mort agonisante par empoisonnement l'attendait en tapant du pied. Une fois, après que Maëlle l'eut surprise en pleine action, par contrition, elle s'était cachée dans sa chambre pour chercher sur l'Internet des sites traitant d'autopsie, de mutilation et de scènes violentes de crimes. N'importe quoi, pourvu qu'elle trouve des photos de violence ou de cadavres de femmes et d'enfants. C'était son refuge, son bled infernal. La souffrance des autres l'apaisait. Après quelques minutes de ce régime, elle fermait le portable, complètement repue, et la vie reprenait comme si de rien n'était. Pas de cicatrice, pas de remords, pas de preuve.

Ce soir-là, elle renoua avec son ancien comportement et se soulagea par la douleur de l'alcool qui brûlait son œsophage. Comme à l'habitude, elle arrêta juste avant de dérapier, avant de se faire vomir. Après quoi, elle essuya la salive rose pour ensuite l'examiner d'un air satisfait sur la débarbouillette tachée.

Elle se leva du lit et se rendit à la fenêtre où la réalité l'attendait patiemment. La nuit était là, lasse comme toujours. Avec leur lueur orangée, les réverbères ajoutaient à l'ambiance nocturne du grand boulevard devant

l'hôtel. Au loin, elle pouvait voir des centaines de lumières émises par des édifices dont les habitants vivaient la vraie vie. Elle regarda sa montre pour déterminer l'heure qu'il était au Canada et composa le numéro de Robert Gray.

- Rob?
- Oui, bonjour, répondit son interlocuteur sur un ton impersonnel.
- Rob, c'est moi, Samuelle, s'identifia-t-elle d'une voix tremblotante.
- Sam? Qu'est-ce qu'il y a?
- Rien.
- Tu ne m'appelles pas sûrement pour rien, alors qu'est-ce qui se passe?
- Je suis dans ma chambre d'hôtel à Pékin, répliqua-t-elle en refoulant les sanglots.
- Tu pleures. Es-tu malade?
- Non.
- Es-tu seule?
- Oui.
- Il y a quelque chose qui ne va pas?
- C'est encore arrivé.
- Tes maudits flashbacks?
- Quand je suis arrivée à l'hôtel, j'étais épuisée. Le vol a été long et je me suis sentie dépaysée. J'ai eu des problèmes avec mon taxi. Je...
- Tu n'aurais pas dû y aller seule. As-tu fait quelque chose que tu n'aurais pas dû?
- Seulement ce que je fais d'habitude.
- Je croyais que tu avais fini de t'amuser avec ces saloperies.
- Rob, ne prêche pas. Ce n'est pas ce dont j'ai besoin.
- Ça me frustre de voir que tu retombes dans tes vieilles habitudes. As-tu tes médicaments?
- Je n'en prends plus depuis des mois.
- Qu'est-ce qu'en dit ton psy?
- Il ne le sait pas.
- Écoute, j'ai un collègue, à Pékin, qui pourrait t'aider.
- Rob, je veux le faire par moi-même. C'est en arrivant à l'hôtel que j'ai réalisé jusqu'à quel point ces médicaments me faisaient vivre comme si j'étais enfermée dans une bulle. C'est moi qui veux maintenir l'équilibre, et moi...
- Samuelle, que veux-tu que je fasse?
- N'appelle surtout pas Maëlle.
- Tu sais que je n'ai jamais pu te mentir. Sam, tu as besoin d'aide. C'est tout à fait noble de ta part de vouloir le faire seule, mais j'ai l'impression que ce voyage est la façon que tu as trouvée pour t'isoler de nous et te sevrer de tes médicaments et de ta vie ici. Tu as pris un risque de partir si loin et surtout, si vite après ta séparation d'avec B. Il n'y a rien de mal à demander de l'aide. Repose-toi, d'accord? Je te rappelle dans quelques heures, ou encore, je t'envoierai un courriel. Ne perds pas courage. Tu vas t'en sortir, mais donne-toi du temps. Eh bien, je... je radote, mais tout ça pour te dire que je suis ici pour toi.

La gorge en feu, Samuelle raccrocha. Elle n'osait aller se regarder dans le miroir pour voir sa condition. Tirant sur la couverture du grand lit pour s'abriter, elle se coucha sur le divan et ferma les yeux. Dès l'aube, elle ferait une marche le long du grand boulevard pour voir les autres, ceux qui avaient survécu à la nuit. Aussi, elle irait voir la concierge pour lui demander des conseils sur la Cité interdite et la Place Tiananmen.

Une sonnerie familière la fit sursauter. C'était Maëlle. Devinant que Robert lui avait transmis ses inquiétudes à son sujet, Sam ignora l'appel, préférant ne pas se livrer à l'inquisition de sa fille.

Après avoir fait sa toilette, elle prit son cellulaire et lui envoya un texto. La réponse ne tarda pas à arriver.

- MOM, APPELLE-MOI.
- JE PRÉFÈRE TEXTER.
- JE VEUX TE PARLER.

— JE SUIS TOUT À TOI.
 — ROBERT A APPELÉ.
 — JE L’AVAIS DEVINÉ.
 — NOUS SOMMES INQUIETS.
 — TOUT VA BIEN.
 — TU NE ME LE DIRAIS PAS SI ÇA ALLAIT MAL.
 — C’EST VRAI.
 — POURQUOI CE JEU?
 — JE ME SENS BIEN.
 — QU’EST-CE QUI EST ARRIVÉ?
 — UNE CRISE D’ANXIÉTÉ.
 — PRENDS-TU TES MÉDICAMENTS?
 — PAS BESOIN.
 — JE DÉTESTE TE TEXTER.
 — ENVOIE-MOI UN COURRIEL.
 — VAS-TU LES LIRE?
 — OUI.
 — JE T’AIME MOM.

Samuelle ouvrit son portable et fidèle à sa parole, consulta sa boîte courriel familiale. Comme elle s’en doutait, Maëlle lui avait déjà écrit un chapitre.

— MOM! IL FAUT SE PARLER. C’EST BIEN BEAU S’ENVOYER DES COURRIELS, MAIS TU NE RÉPONDS PAS À MES QUESTIONS. JE T’AIME, MOM.

Outre ce courriel, elle en trouva un provenant de son courtier immobilier qui l’avisa que suite à quelques visites, il y avait déjà de l’intérêt pour son condo. Aussi, voulait-il connaître sa marge de négociation à l’égard du prix. Le prochain courriel lui était envoyé par Rob qui lui suggérait de rencontrer un de ses copains actuellement en visite à Pékin. L’homme était un vendeur de vins canadiens, spécialisé dans le vin de glace. Si elle le lui permettait, il lui transmettrait son adresse courriel pour qu’ils puissent se donner rendez-vous et se distraire ensemble. Samuelle choisit de l’ignorer. Pendant qu’elle lisait les courriels qu’elle avait manqués dans les deux derniers jours, elle en reçut un autre de Maëlle.

— MOM! IL NE FAUT PAS TE DÉCOURAGER. TOUT VA ALLER MIEUX. NE T’INQUIÈTE PAS. JE T’EMBRASSE.

Elle relut le courriel pour convenir que sa fille avait raison. Acquiescer son découragement lui donnait l’impression de s’enlever un immense fardeau sur les épaules. En fermant son portable, elle fit un inventaire rapide avant de décider ce qu’elle allait emporter avec elle et se rendit chez la concierge qui lui indiqua comment se rendre à la Cité interdite.

Armée de dépliant, elle alla s’installer à une des tables dans le petit bistro situé dans l’atrium ensoleillé de l’hôtel. Pour la première fois depuis son arrivée, elle se sentait en forme et avait hâte de partir à l’aventure.

— *Is this seat taken?*

— *Excuse me?*

— *Is this seat taken?* répéta l’Américain au sourire facile.

Samuelle regarda autour du bistro pour vite constater que la quasi-totalité des tables étaient libres. S’en apercevant, l’étranger lui tendit la main et dit:

— Samuelle?

— *Yes? And you are?*

— *Derek* Provencher.

— Provencher... Parlez-vous français?

— Parfaitement. Je suis un de vos compatriotes.
 — Vous me connaissez?
 — Nous avons un ami en commun, fit savoir Derek avec un sourire discret.
 — S'appellerait-il Robert, par hasard?
 — En effet.
 — Vous êtes représentant pour une compagnie de vins canadienne?
 — Deux sur deux!
 — Enchantée, poursuivit Sam en lui tendant la main.
 — Je vois que vous vous préparez pour une longue journée de tourisme.
 — C'est juste. La concierge vient de me donner ces dépliants. Écoutez, je me sens un peu mal à l'aise. J'ai l'impression que Rob...
 — Rob m'a simplement demandé de vous rencontrer et au besoin, de vous offrir mes services.
 — Vos services?
 — Ce n'est pas ce que vous pensez, reprit l'homme en rougissant. Je suis à Pékin pour la semaine avec une délégation canadienne qui fait la mise en marché du vin canadien. Entre-temps, ce que je vous propose, c'est que si jamais vous avez besoin d'aide...
 — Je n'ai pas besoin d'aide, dit Samuelle en rangeant ses dépliants dans son sac.
 — En fait, ce que je vous offre c'est de la compagnie. Pékin offre une expérience illimitée et mon mandarin n'est pas trop mal, sourit Derek.

— On recommence? suggéra Samuelle en le regardant d'un air embarrassé.
 — On recommence! répondit l'autre visiblement soulagé, avant de prendre place à la petite table.

Grand et bel homme en fin de quarantaine, Samuelle n'osait trop l'examiner. Elle se demanda néanmoins s'il était l'un des amants de Rob. Après tout, il était une belle pièce d'homme, pour ne pas dire saisissant. Devinant qu'elle l'étudiait, il se contenta de sourire et de dire:

— Moi, je suis un p'tit gars de Château-Richer. J'ai fait mon école à St-Louis de Gonzague et mon université à Laval.
 — Je connais très bien Château-Richer. Je viens de Québec, s'étonna Samuelle.
 — Le monde est petit.
 — Le monde est très petit. Comment fait-on pour devenir représentant de vins canadiens?
 — Pour arrondir les fins du mois, je travaillais dans un vignoble, ce qui m'a donné la piqûre pour le vin de glace. Je peux vous dire fièrement que j'ai récolté la vigne en pleine nuit, alors qu'il faisait -6 degrés.
 — Très impressionnant, dit Samuelle qui commençait à se détendre.
 — Quand on leur parle de la récolte, les gens comprennent pourquoi le prix est si élevé. On n'extraît qu'un cinquième de la quantité des grappes non gelées. Si une vigne produit une pleine bouteille de vin, elle ne produit qu'un seul verre de vin de glace.
 — Le marché doit être bon en Asie?
 — Il est très lucratif puisqu'on peut vendre nos produits presque trois fois plus chers que chez nous.
 — Vous parlez avec conviction, constata Samuelle en souriant.
 — C'est ma passion. Il faut en avoir une, dans la vie, n'est-ce pas?
 — Pourvu qu'elle ne soit pas envahissante...
 — Suis-je parvenu à vous convaincre de faire un tour d'horizon de Pékin en ma compagnie?
 — Je dirais que oui, consentit Samuelle en sortant ses dépliants de son sac.
 — Parce que je suis un passionné de bons vins canadiens?
 — C'est plutôt parce que vous venez de Château-Richer, rigola Samuelle.
 — On commence par la Cité interdite? de proposer Derek en se levant.
 — On y va! agréa Samuelle en mettant ses verres fumés.
 — Prendre un taxi ici, c'est tout un art.
 — Je l'ai appris malgré moi, plaisanta Samuelle qui ne tarda pas à raconter son périple en taxi au moment

de son arrivée. La concierge m'a donné un petit truc, ce matin. Je me suis armée de cartes professionnelles de l'hôtel. Donc si je suis égarée, je n'ai qu'à montrer la carte au chauffeur de taxi et il me ramène saine et sauve. Et si je veux me rendre quelque part, la concierge l'écrit à l'arrière de la carte.

— Une femme organisée!

— Dans la vie, il faut s'arranger, lança Samuelle sur un ton presque convaincant.

— Depuis les Olympiades, la ville a changé, signala Derek en regardant le boulevard filer à vive allure entre les voitures et les bicyclettes. Je me souviens qu'il y a dix ans, on pouvait voir les *hutongs* près du centre de la ville. Quand les travaux en vue des Jeux olympiques ont commencé, le gouvernement les a éliminés et les habitants ont dû emménager plus loin en banlieue. Ils ont gardé un *hutong*, mais uniquement pour le commercialiser auprès des touristes.

— Un *hutong*?

— Il s'agit d'un quartier chinois comme ceux vous voyez au cinéma. Vous savez... ces étroites ruelles sinueuses où les maisons sont toutes reliées ensemble et derrière lesquelles se trouvent une cour intérieure et un puits? Plusieurs quartiers ont été formés ainsi pour créer la ville. J'ai vu ce genre de cours dans les quartiers les plus anciens dont les ruelles faisaient à peine trois mètres de large. Elles sont mystérieuses et ajoutent au cachet de la ville. Aujourd'hui, avec l'urbanisation, la Chine s'américanise malgré elle.

— J'aimerais visiter un de vos fameux *hutongs*.

— On ira en banlieue. Pour le moment, nous voici à la Cité interdite, annonça Derek en ouvrant la portière du taxi.

— C'est prodigieux quand on pense à sa provenance, dit Samuelle en prenant des photos de la porte centrale.

— Surtout depuis la révolution culturelle. Vous verrez bientôt pourquoi ce site est unique en son genre.

— Vous l'avez déjà visité?

— Plusieurs fois. À chaque visite, j'apprends quelque chose de nouveau. Permettez-moi de vous offrir un tour guidé, proposa Derek en y allant d'une révérence exagérée.

— Excellent! Rien de mieux qu'un gars de Château-Richer pour tout m'expliquer, le taquina Samuelle.

— Le palais impérial est un immense musée qui date de 1406. Quand je pense à l'histoire du Québec, ça met les choses en perspective. Vous aimez les beaux-arts?

— J'en raffole.

— Madame sera servie, puisque les trésors impériaux de la civilisation chinoise ancienne et les grandes œuvres de première importance se trouvent tous ici.

— Pourquoi est-ce qu'on a nommé ce lieu la Cité interdite?

— Son vrai nom est: «Cité pourpre interdite». Dans l'astronomie chinoise, elle rappelle l'étoile Polaire. Et comme le palais est l'épicentre de Pékin, il était de mise de l'appeler ainsi.

— Mais pourquoi interdite? insista Samuelle

— À l'époque, c'était la résidence principale de l'empereur et de sa famille. Le commun des mortels était interdit d'accès, sous peine de mort.

— Ah le pouvoir...

— C'est le pouvoir relié à la superstition. On rapporte que la cité a été bâtie en utilisant 9,999 pièces. Seules les divinités ont le droit de construire un palais comprenant 10,000 pièces. En faisant ceci, l'Empereur s'approchait de la perfection.

— Très puissant, l'Empereur.

— Pas seulement la puissance, mais un idéal à atteindre. Chez les Chinois, le chiffre 9 symbolise la longévité et 10,000 représente une infinité dénombrable.

— Je ne peux m'imaginer le nombre d'esclaves requis pour ériger un tel palais.

— Plus d'un million, à ce qu'on dit.

— Je trouve déplorable ce que les civilisations ont accompli sur le dos des esclaves. On parlait de vins, plus tôt. Quand j'ai visité la Californie, je suis allée à Sonoma et à Napa, et l'un des propriétaires de vignobles m'a expliqué que la fortune de sa famille européenne était établie en Californie depuis déjà un long moment. Il semble évident que leur prospérité s'est bâtie sur le dos des esclaves chinois qui ont creusé à la main et à même le roc les

immenses caves à vin.

— Même chose pour le chemin de fer transcanadien. On dit que pour chaque mille de voie ferrée, il y a un Chinois décédé.

— C'est le pouvoir et non la raison qui gouverne le monde, conclut Samuelle.

— Une étudiante du pouvoir?

— L'anthropologie politique m'a toujours intéressée. Surtout au niveau des relations de l'étude du pouvoir. On aime croire que les systèmes politiques sont uniques en eux-mêmes, mais il y a toujours une trame commune parce que les systèmes sont profondément humains. À travers les siècles, dans des situations similaires, on a agi ni plus ni moins de la même manière. C'est pour cette raison que j'aime lire les essais spécialisés dans les systèmes politiques modernes.

— Vous avez une théorie?

— Pas une théorie, mais une conviction. Mais je ne veux pas vous ennuyer avec mes propos.

— Vous ne m'ennuyez pas puisque je viens de découvrir votre passion.

— Je ne suis pas persuadée que c'est ma passion. Je dirais plutôt mon affliction, précisa Samuelle en s'approchant d'un étal de souvenirs.

— Qu'est-ce qui pourrait vous satisfaire, chère dame, dans cet étal? s'enquit Derek. Il y a un peu de tout.

— J'ai vu une montre avec un cadran à l'effigie de Mao. Je crois que ma fille va se tordre de rire quand elle la verra, dit Sam en payant la jeune Chinoise au sourire facile.

La Place Tiananmen apparut comme un monolithe horizontal en plein cœur de Pékin. Samuelle et Derek marchaient en silence tout en contemplant les monuments sur la grande place publique.

— Le soir, cet endroit est tout un phénomène, informa Derek. Les familles se réunissent pour divertir les enfants qui courent avec des ballons et des cerfs-volants. Dire qu'au temps de Mao, on regardait les parades militaires avec la Garde rouge. Ça me coupe le souffle de savoir qu'à son décès, près d'un million de personnes se sont déplacées ici même pour lui rendre hommage.

— Moi, ce que je n'oublierai jamais, c'est cette journée de 1989, quand l'armée a décimé la foule qui occupait les lieux pour promouvoir la démocratie. J'étais rivée à l'écran quand le contestataire a défié les chars d'assaut. Après avoir vu les étudiants se faire massacrer, je n'en croyais pas mes yeux. Ce qu'on peut faire subir, aux autres, au nom d'une idéologie abstraite. Ça me dépasse!

— Vous avez le cœur tendre. Vous n'aimez pas voir les gens souffrir.

À cette remarque, Samuelle sursauta. Visiblement, il ne visitait pas les mêmes sites Internet qu'elle.

— Le pouvoir n'est pas une idéologie abstraite, reprit Derek en la regardant dans les yeux. C'est un instinct naturel... C'est dans notre ADN. Comme vous le disiez tout à l'heure, les civilisations posent et reposent les mêmes actes ignobles.

— C'est trop facile de rationaliser le pouvoir en disant qu'il est cyclique, répondit Sam, plutôt embarrassée.

— L'histoire tourne en rond. Notre civilisation sera jugée selon la façon dont on traite nos citoyens les plus vulnérables. Et cela, vous êtes parfaitement bien placée pour le comprendre.

— Que voulez-vous dire?

— Vous avez rencontré les leaders de plusieurs nations, et votre époux a siégé aux plus grandes tables de concertation du monde. Sûrement vous en avez jaser sur l'oreiller.

— Si vous saviez... Je n'ai vu aucun progrès depuis la tenue de ces sommets internationaux.

— Oui, mais qu'est-ce que le progrès? Une question de perspective?

— Ou de perception. Vous en parlerez aux émeutiers. Je crois vraiment que rien ne changera définitivement. Nous sommes non seulement limités par notre propre ADN, comme vous dites, mais par nos idées préconçues comme les grandes religions, la superstition et j'en passe.

— Eh bien... Mon ADN me dit qu'il fait chaud et qu'une bonne bière froide nous ferait du bien.

— Là, on parle de véritable progrès! pouffa Samuelle, heureuse de clore la conversation.

À la fin de l'après-midi, après avoir pris congé de Derek, Samuelle entra dans sa suite et sauta rapidement

dans la douche pour se débarrasser de la fatigue de la journée. Le temps passé avec l'ami de Robert avait été plutôt agréable. En laissant l'eau chaude couler sur sa nuque, alors qu'elle pensait au temps où elle effectuait de belles sorties avec B, un sanglot lui vissa la gorge. Qu'est-ce que ça donnait? Un sentiment de culpabilité et de perte, le vide ressenti après avoir raté une partie de sa vie. Plutôt facile de tous les énumérer. La partie difficile consistait à accepter la chose de façon radicale. Il fallait s'activer pour ne pas succomber à la détresse ayant engendré ses comportements bien rodés d'autrefois. Parfois, les zones de confort sont les plus dangereuses et on peut facilement s'y perdre, ne serait-ce que pour gagner du temps avant de réaliser qu'on se leurre en croyant pouvoir changer son propre comportement par l'entremise de prières et de superstitions. Au fond, on a toujours la liberté de choisir la douleur qui nous convient le plus en ce moment, tout en espérant que la délivrance suivra automatiquement pour nous absoudre de nos péchés.

Avec sa vapeur à l'arôme d'agrumes, la douche fut délicieuse. En enlevant sa serviette, Sam vit son corps dans les miroirs de la salle de bain. Un corps orphelin qui ne lui procurait plus de plaisir. Quand elle se regardait dans le miroir pour se maquiller, elle ne voyait que son visage. Dans les moments difficiles, son regard fixait uniquement la région des yeux, comme lorsqu'elle était enfant et qu'au terme d'une séance avec son père, elle accourait à la salle de bain pour se laver. Tout bloquer pour ne rien sentir, mais se donner la permission de se détester parce qu'on ne peut faire cesser le mal que les autres nous infligent. Quand ses yeux étaient éteints, après une nouvelle humiliation imposée par B, Samuelle ne faisait que se toucher de façon machinale, persuadée que les frissons langoureux n'étaient pas pour elle. Chaque fois qu'elle se donnait ainsi du plaisir, non seulement elle se sentait sale, mais un peu plus invisible, du fait que l'homme qui l'avait jadis aimée ne la désirait plus.

Après avoir entendu la sonnerie de son cellulaire, qui reposait sur la table de chevet, elle le prit avec hésitation. C'était un texto de Maëlle qui lui demandait de vérifier sa boîte courriel, car l'agent immobilier avait reçu deux excellentes offres. Après avoir lu le courriel en question, elle transmet ses consignes à l'homme tout en mettant sa fille en copie conforme. Tout ce qu'elle voulait, c'est que le prix soit négocié de façon à ce qu'elle obtienne celui qu'elle voulait.

Satisfaite de sa stratégie, elle se revêtit pour aller prendre une bouchée dans un resto près du Sheraton où les expatriés allemands se réunissaient pour déguster la cuisine de leur pays. Assise devant une nappe blanche immaculée, elle savourait son Grey Goose, sa vodka préférée, en regardant les Chinoises partir avec les Allemands. En revenant d'un souper qui l'avait laissée indifférente, elle vit que la lumière rouge du téléphone clignotait. Il s'agissait de Derek qui l'invitait dans sa suite pour une dégustation de vins de glace. Elle le texta pour décliner et s'empressa d'envoyer un message à Maëlle, qui à cette heure, devait sûrement se préparer pour aller en classe.

— MAËLLE QUE PENSES-TU DES DEUX OFFRES POUR LE CONDO?

— QUE VAS-TU FAIRE?

— ATTENDRE D'AVOIR LA MEILLEURE.

— AS-TU EU UNE BONNE JOURNÉE?

— J'AI VISITÉ LA CITÉ INTERDITE ET TIANANMEN.

— SUPER! DEMAIN?

— LE PALAIS D'ÉTÉ ET LES *HUTONGS*.

— *HUTONGS*?

— TU VERRAS SUR LES PHOTOS.

La nuit avait culbuté le long du grand boulevard et Samuelle n'avait pas envie de dormir. Inspirée par sa journée avec Derek, il n'était pas question de s'évacher devant la télé. Après s'être saisie de son sac et de la carte professionnelle de l'hôtel, elle descendit à la réception. Dès qu'elle quitta le grand hall d'entrée, elle accéléra le pas par crainte de rencontrer Derek. Marchant le long du grand boulevard, la canicule de la soirée commençait à envahir les pores de sa peau. La carte de l'hôtel toujours en main, elle repéra la première rue où elle devait tourner. Là encore, il s'agissait d'une rue achalandée, mais plus étroite et moins fréquentée par les piétons. On pouvait humer l'odeur de la popote provenant des appartements entassés comme des immenses ruches. Ce n'était plus des fonctionnaires qui se faufilaient sur le trottoir, mais des couples avec un bébé dans une poussette.

Arrivée à un carrefour inondé d'une lueur orangée, elle vit le quartier changer subitement. Outre des petits appartements et des dépanneurs, il y régnait une odeur de mandarine. Des vendeurs étaient installés sur la petite

place publique pour marchander toutes sortes d'objets en bambou et en plastique. Devant les portes des logis, les familles surveillaient les petits qui couraient les fesses nues. Le panaché d'arômes évoquait les épices grisantes qui nous déroutent quand on se laisse séduire pour la première fois par la cuisine chinoise. Sam contempla ce tableau émouvant. Pour un instant, la vie lui paraissait belle.

Le trajet que la concierge lui avait tracé la conduisit vers une rue où les édifices semblaient abandonnés. Piquée par la curiosité et surtout, poussée par la confiance qu'elle accordait à la jeune femme, elle se rendit à l'adresse indiquée sur la carte. C'était un bâtiment presque en ruines, entouré d'une barrière qu'on avait laissée discrètement entrouverte. Elle franchit l'entrée et gravit les marches menant à la porte centrale qui à sa grande surprise, n'était pas verrouillée. Par prudence, elle entra sans faire de bruit dans le hall d'entrée mal éclairé. La seule lueur qu'elle pouvait voir se résumait à une fébrile lumière bleue qui tremblotait au bout du corridor. Hormis le bruit provoqué par l'écho de ses sandales qui grattaient le plancher, le silence était presque total. Lorsqu'elle atteignit la porte, deux jeunes hommes assis à une table se levèrent pour saluer son arrivée. L'un comme l'autre étaient aussi surpris qu'heureux de l'accueillir.

— *Good evening*, dit l'un d'eux, enchanté de pratiquer son anglais.

— *Good evening*, balbutia Samuelle, mal à l'aise.

— *Do you wish Internet?*

— *Yes, I do. How much?*

La somme qu'il lui demanda était une fraction de ce que le centre d'affaires de l'hôtel exigeait. L'homme l'accompagna dans la pièce adjacente, uniquement éclairée par la lumière bleue émise par les écrans d'ordinateur. Lorsqu'elle y pénétra, elle ne put s'empêcher de sourire en voyant une cinquantaine d'étudiants, tous assis derrière un poste d'ordinateur flambant neuf. Ils la saluèrent en souriant poliment, heureux de voir que cette femme les avait trouvés. Son accompagnateur lui expliqua que pour ces jeunes, ce laboratoire clandestin constituait une fenêtre sur le monde. De là, ils pouvaient communiquer en toute liberté avec d'autres universitaires et leur parler des conditions de vie qui prévalaient en Chine. C'était la démocratie virtuelle où aucune idéologie ne domine la pensée critique, la créativité ou les rêves.

Samuelle s'installa à un poste et entra les coordonnées dans *Gmail* pour vérifier si son agent lui avait fait parvenir un nouveau courriel. Mais il n'y en avait aucun. Elle fureta les journaux canadiens un peu à l'aveuglette, de peur d'y voir une photo de B, et consulta ensuite la liste des propriétés à vendre le long du fleuve, à Charlevoix. Elle en vit une sise entre Baie-St-Paul et La Malbaie. La ferme était minuscule, mais juste assez grande pour lui permettre de jouer à la fermière. La maison principale était une construction centenaire, bien que les dépendances étaient récentes. Elle envoya le lien à Maëlle et Rob pour connaître leur avis et leur signifier qu'elle était heureuse, qu'elle passait de belles vacances et que des photos suivraient.

Le retour à l'hôtel se fit de façon plus détendue. Le quartier l'avait apprivoisée. En tournant sur le grand boulevard, la vie en accéléré reprit son cours. Jamais elle n'oublierait cette heure passée avec les étudiants dans cette salle clandestine.

Arrivée à sa chambre, elle nota que Derek lui avait laissé une belle douceur. Outre une bouteille de vin de glace, il lui avait fait parvenir ce qui se mariait le mieux avec cette dernière. Aussi, pour accompagner le Vidal, avait-il choisi des baies fraîches. L'unique orchidée que comptait le paquet cadeau ornait une note arborant ses initiales. Sam l'ouvrit avec hésitation et lut: «Une petite gâterie pour vous remercier de la belle journée. Demain la muraille de Chine? J'attends votre texto. Amitiés, Derek». Elle déposa la note sur le plateau d'argent et sourit. Pourquoi pas?

Comme la nuit vieillissait, il n'était pas question de transmettre un texto pour remercier Derek. Cela attendrait au lendemain. Elle s'installa devant le festin et se versa un bon deux onces de vin à la saveur concentrée. Il était divin. C'était la première fois qu'elle dégustait un vin de glace avec des bulles gazeuses. Elle le savourait doucement, tout en le laissant danser sur sa langue. Les bulles ajoutaient du piquant à l'acidité du vin. Quant aux baies fraîches... un véritable péché mignon. Elle regagna son grand lit moelleux et soupira de satisfaction. Demain, une autre belle journée l'attendait. Le bonheur, ça se cultive, pourvu que l'on ne cherche pas à se saboter soi-même. Il y a bien assez des autres qui attendent l'occasion de le faire pour nous.

— Bon matin, chère dame. Que pensez-vous du nouveau vin de glace pétillant? demanda Derek à l'autre

bout du fil.

— Superbe! Je me suis gavée. Ce matin, au lieu de descendre pour le petit déjeuner, j'ai sauté dans les fruits et la crème fraîche qui restaient.

— Avec du vin?

— Non, avec le café de la chambre. Le reste du vin attendra à ce soir.

— Que diriez-vous d'aller visiter la muraille, aujourd'hui?

— Je pensais aller au Palais d'été et ensuite, aller faire du magasinage.

— Combien de temps vous reste-t-il à Pékin?

— Encore trois jours.

— On pourrait facilement faire un tour d'horizon pour visiter la muraille et ensuite, visiter un temple. Pour le dîner, je connais un resto qui se trouve à mi-chemin

Samuelle n'était pas surprise de voir qu'elle avait laissé Derek changer ses plans si facilement. Mais si elle avait la chance de passer une aussi belle journée que la veille, pourquoi pas? Derek l'attendait en affichant son sourire de gamin. Une mèche grise tombait comme une caresse sur son front humide. Il était séduisant et à croquer. Cela la fit sourire, ce qu'il lui rendit spontanément.

La Chine est un anachronisme conjuguant l'ancien au moderne. Après avoir été pris dans un interminable bouchon de circulation, Samuelle et Derek arrivèrent au stationnement longeant un centre touristique de la muraille, déjà envahie par des touristes et un dédale d'autobus multicolores.

Samuelle s'arrêta pour regarder la muraille qu'on dit pouvoir observer de l'espace.

— Ça n'a aucun de sens, lâche-t-elle en hochant la tête.

— Prodigieux, n'est-ce pas?

— Incroyable que quelqu'un ait songé à construire un mur autour de son pays. C'est ridicule!

— Ça peut nous sembler ridicule, mais c'est un symbole très puissant. La muraille est la plus grande réalisation architecturale militaire au monde. Plus de dix millions d'ouvriers seraient décédés pendant sa construction. Quand ils étaient trop faibles pour continuer à travailler ou qu'ils mouraient sur le site, on se contentait de les enfouir dans le mur, ce qui fait de la muraille de Chine la plus grande oubliette de la planète.

— Les morts nous font voir les choses que l'histoire garde muettes.

— Encore en mode de réflexion politique?

— Je suis émue de voir un tel endroit. On ne peut y être indifférent.

— Vous êtes toujours aussi émotive?

— D'habitude, on me reproche d'être plutôt froide.

— Je ne vois pas cela du tout en vous, confessa Derek avec sincérité.

— Vous le direz aux autres, lança Sam. C'est vraiment un point de visite incontournable, cette muraille.

— On change de sujet?

— Je préfère visiter la muraille plutôt que de faire de la psychanalyse, argua-t-elle en ouvrant le guide de visite. On commence?

— À l'attaque!

— Tout un choix de mots! laissant entendre Sam en sautant les marches devant lui.

Rendus sur le parvis, ils se dirigèrent vers une stèle blanche souillée par les milliers de mains qui l'avaient effleurée.

— Que dit l'inscription? interrogea Samuelle en consultant son guide.

— C'est une citation de Mao qui dit qu'au moins une fois dans la vie, chaque Chinois devrait venir ici pour visiter la gloire de la Chine. C'est pourquoi les gens touchent la stèle, expliqua-t-il tout en invitant sa compagne à le faire.

— Ça prend tout un orgueil pour entreprendre ce genre de construction. C'est soit du génie, ou de la pure folie.

— L'hybris toute pure, j'en conviens. On l'admire tout de même, puisqu'il s'agit de la plus grande construction au monde réalisée par l'homme.

— C'est dommage qu'elle ait été réalisée à des fins militaires. Je me l'imagine grouillante de guerriers, avec le bruit, les trépidations de la vie quotidienne et les nombreux esclaves...

— Vous avez une bonne imagination. J'aimerais la voir comme vous.

— Vous me faites rire...

— Pourquoi?

— Parce que parfois, mon imagination est mon pire ennemi... je voulais dire... rien... passons.

Pour l'un comme pour l'autre, la marche était longue et haletante. Pour gravir avec souplesse cet interminable ruban de marches, les Chinois devaient sans aucun doute être des chèvres de montagne.

— Regardez tous les cadenas et les rubans rouges accrochés sur la chaîne qui longe la muraille! s'étonna Sam.

— Les couples chinois nouvellement mariés viennent ici pour accrocher un cadenas sur lequel ils ont fait graver leurs noms. Au bout de quelques décennies, ils reviennent voir leur cadenas, car pour eux, la muraille est un symbole de longévité et de stabilité. Romantique, n'est-ce pas?

— Plutôt naïf, répondit Samuelle en passant sa main sur les cadenas.

— Moi, je trouve ça beau. Ces gens entretiennent l'espoir qu'il est possible de vivre le reste de ses jours avec la même personne.

— Croyez-vous aux contes de fées?

— Écoutez, Sam... parfois, vous me semblez tellement triste et découragée.

— Désolée, je ne voulais pas vous importuner et surtout, vous donner cette impression. Ce n'était pas mon intention, rétorqua sèchement Samuelle, visiblement blessée.

— Vous ne m'importunez pas. J'ai beaucoup de plaisir en votre compagnie. Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas ici et j'aurais dit à notre bon ami Rob de se mêler de ses affaires. Laissez-vous respirer un peu. On dirait parfois que vous vous empêchez d'avoir le moindre plaisir.

— C'est vrai. J'ai la mauvaise habitude de me priver de ce qui me fait plaisir, approuva Sam, mal à l'aise devant cette soudaine intimité. Je vous promets que je ne serai plus négative... Plus de sabotage.

— C'est tout ce que je demande, répliqua Derek en la prenant doucement par le bras.

Sam sentit un frisson lui parcourir le bas du ventre. Derek la relâcha discrètement et poursuivit son discours sur la muraille. À la fin de la matinée, ils prirent à nouveau un taxi pour se rendre au resto. Le reste de l'après-midi fut sublime. Une fois au temple que Derek lui avait décrit avec une certaine révérence, Samuelle s'arrêtait constamment pour prendre des photos.

— Plutôt que de prendre toujours des photos, vous devriez savourer l'instant et vivre le moment présent. Utilisez vos sens et respirez, sourit Derek en prenant une profonde inspiration.

— Je prends des photos pour ne pas oublier ces endroits. Mais vous avez raison, répondit calmement Samuelle en prenant elle aussi une grande inspiration.

Ils continuèrent à marcher en silence le long du parc où étaient assis des vieillards qui jouaient au *mah-jong*. Partout, le chant des oiseaux se faisait entendre.

— Je n'ai jamais entendu autant d'oiseaux, laissa entendre Samuelle.

— Regardez dans les arbres.

Sam leva son regard et vit que les vieillards y avaient accroché des cages d'oiseaux par centaines. Les oiseaux chantaient à gorge déployée, comme pour envelopper les joueurs de *mah-jong* dans le solfège de leur allégresse.

— Que c'est beau! s'exclama Samuelle.

— Cela m'étonne que vous ne les ayez pas vus.

— Mon père m'a toujours dit que je regardais trop souvent par terre et que je n'avais pas le sens d'observation.

— Regarder par terre, c'est pour les gens qui espèrent trouver de l'argent. Et regarder vers le haut, c'est pour

trouver l'inspiration.

- Touché! fit Samuelle en prenant spontanément la photo de son interlocuteur.
- C'est la première fois que je vous vois faire un geste spontané, dit ce dernier.
- On dit que ça s'apprend.

Plus loin dans le parc, ils virent un barbier couper les cheveux d'un garçonnet qui pleurait à chaudes larmes, pendant que ses parents le suppliaient d'arrêter en lui promettant un petit régal chez le vendeur de confiseries. Lorsqu'ils arrivèrent à proximité du temple, Derek et Sam se firent envahir par des vendeurs itinérants qui tentaient de les convaincre d'acheter des babioles en tous genres, la plupart montrant Mao avec sa casquette et son éternel sourire.

- Le temple est superbe, murmura Samuelle.

Face au temple, tout autant que Derek, elle ne put s'empêcher de l'admirer en silence. La sérénité des lieux accueillait les pèlerins dans un calme mesuré.

- Vous y croyez? questionna Samuelle sans quitter du regard le majestueux sanctuaire.
- Il faudrait plus d'éclairage sur votre question, répondit Derek en prenant un ton docte pour la faire rire.
- C'est un temple taoïste, poursuivit Samuelle en consultant le guide touristique. Le taoïsme m'intrigue... Je me demande si c'est une philosophie ou une religion?

— Là, ma chère dame, je suis en pays de connaissance. C'est un style de vie harmonisé par le *yin* et le *yang*, la terre et le ciel, le visible et l'invisible. Voilà ma petite et humble réponse sur un sujet très complexe en raison de la qualité de son abstraction.

- La sagesse pour soi, ou pour la société?
- Les deux, parce que c'est la voie de la nature. C'est l'harmonie causée en plaçant son cœur et son esprit dans la voie du Tao.
- Je ne serais pas capable d'une telle quiétude.
- Avez-vous déjà essayé?
- Un jour, quand j'aurai le temps.
- Il faut trouver le temps, car sinon, cette quiétude n'arrivera jamais. Il faut chevaucher les nuages, dit Derek en souriant. Laissez-vous aller. Sam... Je viens de vous rencontrer et selon ce que je constate, vous êtes une personne très dure envers elle-même. Parfois, il faut savoir refuser les rigueurs de la vie pour faire place à l'insouciance et la spontanéité. C'est ça, au fond, la liberté individuelle.

- C'est un peu trop avancé pour moi, répliqua Samuelle, plutôt embarrassée.
- C'est un paradoxe.
- Et quel est le but de ce paradoxe?
- C'est le mystère vivant. On le retrouve dans le bouddhisme et le confucianisme.
- Je suis épatée par vos connaissances.
- Pour vous faire plaisir.

Au grand soulagement de Samuelle, le reste de l'après-midi se déroula sans autre grande polémique. De retour à l'hôtel, elle se préparait à tirer sa révérence quand Derek la prit par le bras pour lui proposer:

- Si vous n'êtes pas fatiguée de ma présence, viendriez-vous souper avec moi, ce soir?
- Je vous remercie, mais j'ai des affaires à régler. Mon condo est en vente et je voudrais m'entretenir avec l'agent immobilier. Je suis préoccupée par certaines choses que je n'ai pu terminer avant de venir ici.
- Je comprends. Mais il y a encore demain soir. Si j'ai bien compris, ce sera votre dernière soirée à Pékin?
- Oui, en effet.
- Vous pouvez me transmettre un texto? s'enquit Derek.
- Parfait. Bonne fin de soirée, le salua Sam, soulagée.

La journée avec Derek fut plaisante, mais à la fois fatigante en raison de toutes ses interventions à saveur thérapeutique. Elle avait l'impression qu'il avait trop bien lu en elle et qu'il l'avait prise sous son aile par pitié.

C'était le temps d'en terminer avec ces rencontres qui devenaient plus qu'encombrantes avec ces introspections et ces discours à n'en plus finir.

En entrant dans sa chambre, elle vérifia sa boîte courriel et comme elle s'y attendait, l'agent avait une offre sérieuse sur la table. Après avoir lu le document en long et en large et dégusté un verre de vin de glace, elle appela Maëlle.

— Je te réveille?

— Mom, ça va? s'enquit Maëlle avec son habituel ton de voix inquiet.

— J'ai reçu une bonne offre de l'agent et je suis prête à l'accepter. Je voudrais que tu lises ce qu'il m'a envoyé. Tu as le temps?

— Envoie-le-moi tout de suite en format PDF. Je t'appelle dans quelques minutes, quand je l'aurai lu.

— Merci, ma chouette.

Quelques minutes plus tard, Maëlle rappela pour signifier à sa mère que l'offre était solide.

— Si j'étais toi, je la prendrais.

— Je vais donc envoyer un courriel à l'agent.

— Pourquoi ne l'appellerais-tu pas?

— Je vais avoir une sacrée facture à la fin du mois.

— En tout cas, ce ne sera pas à cause de moi.

— Sois gentille et va faire dodo, termina Sam.

L'agent était surpris de l'appel, mais soulagé que sa cliente accepte l'offre. Il l'assura que le tout serait bouclé incessamment et qu'il veillerait à transporter ses choses dans un entrepôt. Moyennant un cachet, évidemment. L'entretien terminé, Sam prit la bouteille de vin de glace, la vida d'un trait puis se laissa choir sur le lit. «Une étape de terminée!», soupira-t-elle. Une autre porte de fermée sur sa vie avec B. La sédimentation pouvait commencer une croûte à la fois.

Derek avait laissé un message sur la boîte vocale du téléphone de l'hôtel pendant qu'elle se trouvait sous la douche. Après lui avoir souhaité une excellente journée de découvertes au Palais d'été, il réitéra son invitation à souper.

Voilà trois jours qu'elle attendait de voir le Palais d'été. Aujourd'hui, elle le visiterait sans faute. Adolescente, elle avait lu le roman de Pearl Buck au sujet de l'impératrice *Cixi* et elle avait été fascinée par la vie de la jeune courtisane, les intrigues dans les coulisses du pouvoir et l'amour interdit.

Si elle parcourut avidement les appartements du Palais de l'impératrice, ce furent davantage les lacs et les jardins qui l'amenèrent à jouir de l'instant. Elle imaginait la jeune *Cixi* de quinze ans et cinquième concubine de l'empereur *Xianfeng* se pavaner sous son ombrelle dans les jardins somptueux. *Cixi* détenait le rang le plus bas parmi les concubines, mais elle put bénéficier de l'intervention de son eunuque personnel qui fit l'éloge de sa beauté. Nuit et jour, pendant trois mois, l'empereur la prit comme concubine. Au grand bonheur de tous, elle accoucha d'un fils qui devint l'héritier du trône. Après l'impératrice, *Cixi* était la femme la plus importante de l'empire et la conseillère principale de l'empereur. Résolue à préserver la tradition impériale de la Chine, elle dirigea la Cité interdite avec une main de fer. Adeptes de l'arsenic, elle en empoisonna plus d'un. Mais malgré tous ses efforts, la dynastie s'écroula.

La vie de cette femme interpellait Samuelle en raison de son désir de tout faire pour survivre dans les coulisses du pouvoir. En fait, elle se reconnaissait quelque peu en *Cixi*. Comme elle, le désir de manipuler le pouvoir sans en avoir directement la responsabilité lui servait de motif, sauf que dans son cas, elle avait clairement échoué. Travailler dans les coulisses sous la guise d'une fausse modestie lui avait semblé noble. Elle ne s'était que cachée derrière une générosité calculée qui avait perdu sa valeur. «Les femmes et le pouvoir sont un paradoxe, songea-t-elle. Parfois, le cœur et la raison se trahissent mutuellement». Dans tous les sens, la vie des femmes est en soi un acte politique. Elles sont toutes des politiciennes. Le paradoxe réside dans le fait que même si les femmes sont potentiellement puissantes, elles doivent parfois prendre des moyens non conventionnels pour obtenir une voix qui a de l'impact. Les hommes le savent et c'est pour cette raison qu'à la mort des empereurs, on enterrait les concubines debout et vivantes.

De retour à l'hôtel, Samuelle envoya un courriel à Derek pour le remercier de ces belles journées passées ensemble et aussi, pour lui signifier qu'elle ne serait pas en mesure de souper avec lui puisqu'elle devait prendre le train très tôt pour *Shanghai*. S'y attendant, Derek appela Robert Gray.

— Rob?

— Derek! J'attendais justement ton appel.

— Sam part pour *Shanghai* demain.

— Comment va-t-elle?

— C'est une femme exceptionnelle, mais avec toutes ses pensées de catastrophes et ses mécanismes de défense qui lui font plus de tort que de bien, elle s'obsède à saboter son bonheur.

— Je m'en doutais depuis longtemps. Est-elle en risque?

— Elle poursuit son chemin tant bien que mal. S'il y avait eu lieu de croire qu'elle entretenait des idées suicidaires, je serais intervenu sans hésitation.

— Donc l'intervention?

— Je ne dirais pas qu'il s'agissait d'une intervention. Je parlerais plutôt d'un accompagnement très agréable.

— Bravo. Est-ce que tu vas à *Shanghai*?

— Je pars pour *Hong Kong* demain matin. Ma femme et mes enfants m'attendent, de même que mes patients. Je t'envoie ma facture et mon allocation de dépenses d'ici une semaine.

— Donc, elle se portera bien?

— Écoute... continue de discuter avec elle au téléphone et de parler avec sa fille Maëlle. Sam est vulnérable. La singularité, avec elle, c'est qu'elle est aussi une femme très forte. Plus vite elle fera le deuil de la vie publique et de son mariage, plus vite elle se plongera dans une nouvelle passion. Non seulement elle est très intelligente et talentueuse, mais elle a des ressources et un bon système d'appui à la maison. Pour elle, ce voyage est un genre de pèlerinage très sain. Il faut lui donner la chance de démêler ses choses elle-même.

— Maëlle m'a dit que Sam a vendu son condo. C'est une grande étape, pour elle.

— Exactement. Elle possède un excellent instinct de survie et je t'assure que le suicide est loin de ses pensées.

— Tu dois être tout un comédien...

— Comment?

— Elle croyait vraiment que tu venais de Château-Richer.

— Heureusement qu'elle ne m'a pas posé de questions. Je dois t'avouer que j'ai trouvé ta requête étrange. Mais après avoir rencontré ton amie, je comprends mieux pourquoi tu t'es donné tant de peine. Bon... À la prochaine chicane. Tu sais où me rejoindre.

Chapitre 5

Les activités des derniers jours en compagnie de Derek avaient été plaisantes et pour le moindre valorisantes, mais Samuelle avait hâte de quitter Pékin. Autant elle avait passé un séjour des plus agréables, autant elle ne se sentait plus à l'aise, sans toutefois savoir pourquoi. La concierge à la réception lui avait vendu son billet de train en destination de *Shanghai* et le taxi l'attendait à la porte de l'hôtel pour la conduire à la station. En embarquant dans la voiture, elle vit Derek sauter lui aussi dans un taxi, une valise à la main. Plutôt que de l'interpeller, elle pria le chauffeur d'attendre que le taxi de son ami quitte l'hôtel avant de prendre la route.

Le trottoir à l'extérieur de la gare était achalandé au point de stagnation. Bien qu'il était encore tôt, la chaleur écrasante inquiétait Samuelle. Quant à la torpeur agonisante de la foule, celle-ci était loin de calmer son désarroi. C'était si étouffant, qu'elle croyait suffoquer. Sur l'embarcadère, alors qu'elle se laissa pousser vers la portière par la cohue opprimante, une main solide prit son bras pour l'aider à gravir les marches du train. Sans pouvoir remercier son sauveteur, elle se laissa pousser dans le couloir, où l'une des préposées à la billetterie lui coupa le passage pour réclamer son billet. Après l'avoir brièvement examiné, la femme en uniforme conduisit la passagère à sa cabine et disparut dans la foule. Très modeste, la cabine comptait quatre banquettes. Sam repéra la sienne et y rangea ses valises. Elle s'assied près de la fenêtre et regarda la foule qui continuait à défiler le long du train. Soudain, la porte s'ouvrit d'un coup sec et un jeune couple scruta l'intérieur de la cabine comme si l'unique occupante n'existait pas, pour ensuite refermer la porte aussi rapidement. Quelques minutes plus tard, les deux revinrent et la saluèrent discrètement avant de ranger leurs sacs sous la banquette.

Puis le train amorça son départ anticipé. Dans douze heures, Sam serait à *Shanghai* pour se livrer à une session de magasinage intensive, telle qu'elle se l'était promise. La dernière fois qu'elle s'était rendue à *Shanghai* fut pour accompagner B à un sommet du G20 réunissant les acteurs les plus importants de la finance mondiale. Mais puisqu'elle devait suivre les autres épouses dans leurs fonctions diplomatiques, elle n'avait pu visiter la plus grande ville de la Chine. Cette fois, elle marcherait le long de la promenade du *Bund* et regarderait les vraquiers sillonner la rivière *Huangpu*. Sans s'établir d'horaire précis, elle savourerait les délices étourdissants d'une des plus belles villes asiatiques.

La cadence du cliquetis des rails vint à se confondre aux voix provenant du couloir à l'extérieur de sa cabine. Elle s'étendit pour lire et sentit ses paupières s'alourdir, mais se refusa le droit de s'endormir trop tôt, car la nuit serait longue. À bout de patience, elle se leva pour explorer le train. Les cabines longeaient un côté du couloir, tandis que des petites tables avec chaises intégrées longeaient l'autre. Voyant qu'il y en avait une de libre, elle s'y installa avec son roman. Des préposées passaient pour offrir des collations à prix modiques. Elle aimait voyager en train. Rien de mieux pour admirer les campagnes chinoises encadrées de montagnes déchiquetées et de rizières à perte de vue. De temps en temps, un village perçait au milieu d'une campagne. Mais ce qui capta davantage son attention furent les pierres tombales qu'on pouvait voir ici et là dans les rizières et qui étaient érigées telles des stèles verticales. Rappelant le cycle de la vie, ces témoins silencieux assuraient le fermier d'une belle vie outre-tombe. Lors de la culture du brûlis, quand les cultivateurs incendient les champs, la tombe passe aussi par le feu.

— Très pittoresque, n'est-ce pas?

Samuelle leva la tête et vit son interlocuteur, un vieil homme d'apparence européenne muni d'un sourire qui autrefois, avait dû charmer plus d'une femme.

— Vous lisez un bouquin en français, dit-il en souriant sous sa barbe jaunie par la nicotine. La Chine ne cesse de m'émerveiller, soupira-t-il. La beauté réelle de cette contrée est dans la sérénité de la campagne. Regardez les rizières... Tout le long des collines, elles forment les vertèbres, ajouta-t-il en pointant son doigt tremblant sur la fenêtre vibrante.

— Vous avez raison. La sérénité même, sourit paisiblement Samuelle.

Le vieil homme gardait ses cheveux blancs sous une casquette qui avait connu de meilleurs jours. Si son

paletot sentait le tabac de pipe, ses yeux d'un bleu très clair pouvaient encore intriguer une femme.

— Pardonnez-moi, reprit-il. Je vous dérange peut-être dans votre lecture?

— Pas du tout. Il est très agréable de parler avec quelqu'un, s'empessa de le rassurer Samuelle.

— Puis-je m'asseoir?

— Je vous en prie.

— Ulbrich. Ernst Ulbrich de Nuremberg, professeur émérite à l'Université de Pékin.

— Samuelle Bergeron.

— Vous êtes Américaine?

— Québécoise.

— Encore mieux.

— Vous êtes chargé de cours à l'Université de Pékin?

— La philosophie marxiste-léniniste au niveau postdoctoral. Et vous-même?

— J'ai enseigné la science politique à l'Université Laval, à Québec. En ce moment, je suis en congé sabbatique.

— Formidable! Et vous avez choisi la Chine!

— Il s'agit de mon deuxième voyage, ici.

— Que pensez-vous de ce pays? s'enquit l'homme avec un sourire amusé.

— Disons que si la Chine était une femme, on dirait qu'elle est une grande conspiratrice intrigante. Je suis très impressionnée par ce pays. C'est la fusion fluide de l'ancien et du post-moderne.

— Vous avez raison. Cette fusion, comme vous dites, fait partie de sa capacité d'adaptation. Mais je suis impressionné à mon tour. Généralement, les étrangers ne comprennent pas le *yin* et le *yang* qui prévaut ici. Mais vous, vous l'avez très bien saisi. Prenez, par exemple, le paradoxe de *Shanghai*. L'avez-vous visité?

— C'est la mégapole du futur.

— Exactement! Mais elle baigne dans la superstition.

— Je croyais que c'était ni plus ni moins la tradition.

— Un regard averti vous fera découvrir les idéosyncraxies chinoises. Êtes-vous au courant de leur superstition à l'égard des nombres?

— Le chiffre quatre est malchanceux. Une de mes collègues vendait son condo à Vancouver et un couple chinois a refusé de le visiter parce qu'il se trouvait au 4^e étage.

— Il n'y a pas de quatrième étage, en Chine, ni aucun étage qui se termine par le chiffre quatre. Par contre, le chiffre huit, lui, est très chanceux. Les Chinois participent à des loteries pour gagner une plaque matricule ou un numéro de téléphone contenant le chiffre huit.

— Je sais qu'ici, le dragon est chanceux, ce qui est tout à fait le contraire en Amérique où on l'associe plutôt au mal.

— Vous avez encore raison, chère dame. Les symboles du pouvoir sont différents partout dans le monde, mais le paradoxe demeure. Malgré la signification rattachée au symbole lui-même, c'est la même quête du pouvoir. J'aimerais vous raconter une petite histoire au sujet du dragon, proposa le professeur avec son sourire de vieux bonze.

— Nous avons amplement le temps, sourit Samuelle pour l'encourager.

— Lorsque vous voyagerez en taxi, à *Shanghai*, vous courrez la chance de découvrir une anomalie que je trouve fort intéressante. Il y a quelques années, des ingénieurs érigeaient une des voies rapides à une intersection. Malgré tous leurs efforts, la colonne qui supportait la rampe ne faisait que s'écrouler, raconta l'homme en joignant le geste à la parole. Les ingénieurs étaient perplexes. Après quelques mois d'essais, ils consultèrent un moine bouddhiste qui leur signifia que l'endroit où ils érigeaient la colonne était situé sur le dos d'un dragon. Pour l'apaiser, il fallait l'honorer en dressant une colonne portant le symbole du dragon. C'est ce qu'ils ont fait et depuis, la colonne ne s'est jamais écroulée. Par contre, le moine qui les avait conseillés est décédé mystérieusement. On dit qu'il est mort parce qu'il avait révélé le secret du dragon. Alors, que pensez-vous de mon histoire? s'enquit Ernst d'un air amusé.

— Je crois qu'il faut se méfier des dragons lorsqu'on circule sur la voie rapide à l'heure de pointe, rigola Samuelle.

— Voilà! Il n'y a pas seulement les dragons, mais les lions, aussi! Même si *Shanghai* est la plaque tournante financière de l'Asie et du monde, le paradoxe des anciennes superstitions et du pouvoir se manifeste pour l'esprit averti. Regardez les banques...

Chacune a installé des statues d'animaux à la porte centrale de son immeuble et vous noterez que dans la plupart des cas, il s'agit de statues à l'effigie du lion. Cet animal protège la banque en chassant les mauvais esprits, du fait qu'il est le symbole du bonheur et du pouvoir.

— Je suis persuadée que les banques européennes pourraient profiter du pouvoir du lion.

— Bien sûr! répliqua Ernst en riant aux éclats. Quant à vous, vous n'avez pas à vous inquiéter au sujet des banques canadiennes. Elles vont encore mieux que leurs consœurs américaines.

— Au grand soulagement des Canadiens.

L'Allemand tourna la tête pour regarder défiler les petits villages nonchalants. Les différents types de campagnes se découvraient petit à petit, l'un aussi saisissant que l'autre.

— Si mon épouse était ici, elle pourrait lire la paume de votre main.

— Vraiment?

— Elle pratique la médecine chinoise traditionnelle. La chiromancie est une discipline médicale. Elle étudie vos mains, leur forme, les traits... C'est un art.

— J'avoue que j'ai toujours été intriguée par les diseuses de bonne aventure.

— C'est plus que cela. Les praticiennes, comme mon épouse, considèrent cette discipline comme un lien direct entre les mains de l'individu et leur vie. Permettez-moi...

Sans attendre l'approbation de son interlocutrice, il prit sa main et étudia sa paume comme s'il cherchait à la lire.

— Mon épouse serait en mesure de vous livrer une analyse détaillée de la forme et des particularités de la paume de votre main. De votre pied, également. Cette pratique est reliée à l'acupuncture. Vous connaissez?

— Je connais l'acupuncture.

— Elle vous expliquerait le genre de main que vous avez.

— Combien de genres de mains existe-t-il?

— Je crois qu'il y en a cinq, lesquels sont associés aux cinq éléments naturels comme le métal, le bois, le feu, l'eau et la terre. Lorsque ma femme étudie les lignes, précisa le professeur en suivant avec son index jauni les sillons de la main de Samuelle, elle peut déterminer les familles traditionnelles.

— Familles?

— Il y en a quatre... Le ciel, l'humanité, la famille et la terre.

— C'est fascinant, laissa entendre Samuelle d'un air intrigué.— Chaque groupe correspond aux traits du cœur, du destin, de la santé, du succès et de la vie. Dans sa lecture, mon épouse divise la paume et les doigts en différentes zones et étudie certaines caractéristiques comme les étoiles, les ouvertures, les cicatrices et les carrés. Elle peut en dire beaucoup au sujet de la personnalité et de la vie du patient.

— Je suis impressionnée. Est-ce qu'elle fait votre lecture?

— Non, car je n'y crois pas! rugit le professeur en éclatant de rire. En fait, j'y crois uniquement quand c'est favorable.

— C'est ainsi pour tout le monde, fit savoir Samuelle en souriant.

— Je crains vous avoir entretenue trop longtemps. Ce fut un plaisir, chère dame.

— Et le mien.

Le temps passé avec le vieillard avait fait fuir les inquiétudes de Sam. Ce messenger venu de nulle part avait nourri sa curiosité. La pénombre approchant, elle se dit que la nuit serait longue si le sommeil n'arrivait pas. Résignée à reprendre sa place dans la petite cabine, elle se dirigea vers son compartiment. Lorsqu'elle entra, elle constata que le jeune couple ne s'y trouvait pas. Soulagée, elle prit place à la table près de la fenêtre et garda la porte de la cabine ouverte pour voir circuler le préposé chargé de la distribution des repas. En attendant sa venue, elle consulta le guide illustré de *Shanghai*. Son passé international avec les guerres d'opium, les pirates japonais et les intrigues labyrinthiques lui donnait un cachet unique. À nouveau, elle avait retenu une chambre au Sheraton

Four Seasons où sitôt arrivée, elle consulterait sa boîte courriel. Sûrement que l'agent immobilier avait de bonnes nouvelles pour elle. Mais qu'importe, puisque la journée avait été sublime. Elle se sentait bien, pour ne pas dire détendue. La vente du condo constituerait une autre grande étape de franchie et une ficelle de moins qui la liait au passé.

Le souper était loin d'être copieux, mais les fruits frais et le thé vert la dépanneraient pour la soirée. Bercée par le mouvement du train, elle se laissa balloter jusqu'à ce qu'un profond sommeil la gagne. Les voix s'étaient éteintes derrière les portes coulissantes des cabines, le train était devenu silencieux. Une lune blanche solitaire guettait le trajet du convoi qui filait entre les rizières. De temps à autre, des crampes aux jambes tiraient Sam de son sommeil. Soupissant, elle croisait alors ses mains sur sa poitrine et réussissait chaque fois à se rendormir.

Les premiers rayons du jour avaient à peine pénétré à travers le store diaphane qu'elle se réveilla en sursaut, les jambes encore endolories. Pour se soulager, elle s'assied au bord de la banquette tout en notant que le couple dormait solidement. Elle avait beau masser ses jarrets, les crampes se faisaient constantes. Elle quitta la cabine pour marcher dans le couloir où la vie reprenait doucement. Elle pouvait entendre des voix derrière les portes et le cliquetis du chariot du préposé, lequel avait commencé à préparer le petit déjeuner. En attendant le premier thé de la journée, elle alla s'installer à la petite table où elle avait rencontré Ernst.

Le train roulait maintenant en banlieue de *Shanghai*, faisant qu'on pouvait maintenant apercevoir des villages blottis parmi des fermes. Dans une rizière isolée, Samuelle vit un homme accroupi sur le toit d'une maisonnette pas plus grande qu'un chenil. Vêtu en haillons et en apportant rapidement les baguettes à sa bouche, il dégustait son repas de la journée. Dans la plus grande sérénité, il veillait sur les immenses rizières qui entouraient sa petite maison. En le regardant, Samuelle avait le goût amer de l'envie. Elle avait devant elle l'homme le plus puissant du monde, celui qui avait l'humble satisfaction d'avoir accompli quelque chose au mieux de ses capacités, sans nuire à personne. Sous la vigie de cet individu, le riz allait nourrir tout un village. Le pouvoir personnel est-il la mesure d'une vie? Elle n'avait pas la réponse. Ce qu'elle savait, par contre, c'est que cet homme jouait un rôle important dans la vie des autres.

Le refrain des rails résonnait comme un mantra cadencé qui soulageait par sa constance vers l'inconnu. *Shanghai* l'enjôleuse commençait à se dévoiler telle une effeuilleuse. Le prochain périple de ce voyage allait s'amorcer. Funambule sans filet, les serremments familiers à la poitrine, c'était le test que Samuelle s'était inconsciemment imposé. Elle confronterait son anxiété et lui donnerait un nom pour mieux l'apprivoiser.

Si avec ses hordes de fonctionnaires, ses musées, ses temples de la haute culture et ses attraits touristiques, la métropole de Pékin n'est sans rappeler la ville de Québec, *Shanghai*, elle, est la ville séductrice. Épicurienne et sensuelle comme une belle-de-nuit, on peut dire que la mégapole du monde, suite aux nombreuses occupations étrangères, a survécu à son baptême de feu. Si *Shanghai* était une femme au pouvoir, elle serait puissante, charismatique et mythique. Elle serait aussi celle qui s'entoure de richesse, de tout ce qui est cosmopolite, avant-gardiste et ancien. Comme Pékin, des projets d'urbanisation ont rasé des quartiers entiers. C'est le prix du progrès quand on vend la peau des autres au nom de l'économie.

Le taxi descendait le boulevard *Nankin* où l'architecture des gratte-ciel affronte l'imagination. Loin d'être le port de mer modeste où était établi un village de tisserands, *Shanghai* est le centre de l'univers. Les Britanniques, les Français, les Russes, les Japonais... après les guerres de l'opium, tous les puissants de l'époque avaient laissé leur griffe dans un quartier quelconque. Le paradoxe et l'anachronisme se percutaient entre les temples anciens et les jardins silencieux qui avaient survécu quand *Shanghai* était devenu le plus grand bordel du monde. C'est dans cette même ville que vit le jour l'un des bouleversements les plus démesurés de notre civilisation: la création du parti communiste chinois. Ironie du sort, ou peut-être pas, *Shanghai* est jumelée avec la ville de Montréal.

Arrivée à sa chambre, Samuelle retira les vêtements qu'elle portait depuis plus de vingt-quatre heures. Elle ouvrit son portable et vit que l'agent immobilier la pria de communiquer avec lui le plus tôt possible. L'entrepotage de ses biens ne s'était pas déroulé comme prévu. De son côté, Maëlle avait tenté de la joindre à plusieurs reprises, mais en vain. Le ton de ses missives frôlait la panique, ce qui ne lui ressemblait guère.

— Maëlle, c'est Maman, bégaya Samuelle au téléphone.

— Mom, enfin! Où es-tu?

— À *Shanghai*. Tu connais pourtant mon itinéraire. Je viens d'arriver et je suis installée dans ma chambre. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Tu as dit à ton agent immobilier que j'étais la personne à contacter en cas d'urgence. Il m'a donc appelée hier pour me dire que lorsqu'il est allé vérifier si tes biens avaient été entreposés comme demandé, le concierge lui a annoncé qu'une femme s'était présentée la journée d'avant avec des déménageurs et qu'ils ont tout sorti. Il lui a accordé l'accès à ton appartement après qu'elle lui ait indiqué qu'elle avait ton autorisation. À ce qu'il paraît, elle était très à l'aise, dans le condo, et savait où se trouvaient tes choses.

— C'est impossible! Je n'ai autorisé personne d'autre que mon agent. Qui est cette femme?

— Est-ce que c'est quelqu'un que papa connaîtrait?

— Comment aurait-il pu savoir que j'avais mis mon condo à vendre?

— Cela n'a rien de confidentiel. Quelqu'un de la parenté ou des amis de Québec en auraient peut-être fait mention et ce serait venu aux oreilles de papa. Qui sait?

— Où sont mes choses?

— Tout est parti! Les tableaux, les sculptures, les meubles, les photos... Tout. L'agent dit qu'il ne restait que quelques articles ménagers. Tout ce qui avait de la valeur est disparu.

— Maëlle, il faut faire un rapport à la police.

— Leur dire quoi? Qu'une mystérieuse femme est décampée avec tes choses? Si les journaux savaient que tu es en Asie au lieu d'être aux côtés de ton mari pendant qu'une commission royale d'enquête s'annonce suite à sa défaite et que tu as mis ton condo en vente, toute cette bouillie pour les chats ferait la une partout au pays.

— Je m'en fiche! Je veux ravoïr mes choses.

— Écoute, là où tu es, il n'y a rien que tu puisses faire.

— Je prends l'avion dès demain pour venir régler tout cela. Je n'aurais jamais dû quitter le Canada. Espèce de folle! Mais qu'est-ce que je fais ici?

— Calme-toi, Mom. Je m'en occupe. Reste où tu es. Il y a sans doute une explication. Donne-moi la chance de démêler cette situation et je te reviens.

— Maëlle...je vais te rappeler. Laisse-moi réfléchir.

En pensant qu'elle venait de tout perdre, Samuelle sentit la douleur lui nouer la gorge. Cette fois, elle n'entrait pas dans la danse de la dépression. «Laisse aller, murmura-t-elle sur un ton qui trahissait sa frustration. Laisse aller». Après une grande inspiration, elle se dit que Robert savait peut-être quelque chose.

— Rob? Je viens d'arriver à *Shanghai*.

— Chanceuse, c'est une de mes villes préférées.

— Rob, je t'appelle parce que...

— Maëlle m'a tout raconté ce matin. Ne t'inquiète pas... Je vais m'en occuper.

— Je devrais revenir à Québec pour veiller à mes affaires.

— Reste où tu es. Ce voyage te fait du bien.

— Je suis misérable.

— Tu serais misérable ici aussi. Sois raisonnable. Je m'en occupe avec Maëlle. Ne t'inquiète pas, ma chérie.

— Est-ce que tu crois que c'est B?

— C'était ma première idée, mais aujourd'hui, avec toutes les ventes qui sont annoncées sur Internet, ça pourrait être n'importe qui.

— Le concierge prétend que la femme connaissait bien mon condo.

— Elle l'avait peut-être vu pendant la visite libre.

— Comment aurait-elle pu connaître la date du déménagement?

— Bonne question. Écoute... Relaxe. Prends une bonne bière chinoise et laisse-nous enquêter là-dessus.

— Maëlle m'a dit la même chose.

— C'est une fille intelligente et belle comme sa mère.

— N'oublie pas de me rappeler.

— Je n'oublierai pas. Aie du plaisir et ne t'inquiète pas. Le fils de pute ne sait pas où tu es. Ne le laisse pas pisser sur tes vacances.

Samuelle hésita quelques instants. Cela étant plus fort qu'elle, elle composa le numéro de l'agent immobilier. Ce dernier lui transmit les quelques renseignements qu'il possédait au sujet de l'incident, et plus la conversation avançait, plus Sam réalisait qu'il se sentait plus bafoué qu'elle. Sûrement qu'il ne connaissait pas l'intrigue. Avant de faire un rapport à la police, elle parlerait au concierge. Elle ne voulait surtout pas de publicité. Pauvre concierge. Il avait cru bien faire. Puisqu'il avait déjà vu la femme qui s'est présentée au condo, il ne pouvait être blâmé. Il croyait sincèrement qu'elle était un membre de la famille, d'autant plus qu'elle avait une clé de l'appartement en sa possession. Même si la question lui brûlait la langue, Samuelle n'osa pas lui demander si la femme s'était présentée seule sur les lieux. C'était trop déchirant d'y penser. Au fond, Maëlle et Rob avaient raison. B ayant l'art de ternir tout ce qu'il touchait, il était hors de question qu'elle le laisse gâcher son congé sabbatique. Le petit temps de vie qu'elle s'offrait était plus fécond que la misère imposée par ce bourreau. Elle sourit en se disant qu'elle, au moins, se trouvait au bon endroit. *Shanghai* est une ville empreinte de mystères, comme celui qui entourait le vol commis à son condo.

Les rues achalandées vibraient sous les marées de piétons. De temps en temps, ces derniers s'attardaient devant les boutiques aux portes ouvertes qui attiraient les passants grâce à l'air conditionné. Sam se souvenait des étals où magasiner constituait davantage un sport qu'une détente. Néanmoins, c'est avec plaisir qu'elle retrouva les marchands de soie, elle qui avait un faible pour les fichus de soie, en particulier ceux de couleur lilas. Les bleus, aussi. N'importe quelle teinte de bleu, pourvu que ce soit bleu. Dans l'art de la négociation, elle était passée maître. Malgré la barrière linguistique, négocier avec les vendeurs qui badinaient avec elle représentait un jeu.

La matinée écoulée, il était temps de s'offrir un petit délice. Manger l'avait toujours soulagée, mais ayant dernièrement perdu du poids, elle entendait poursuivre dans cette voie. Comme c'est le cas partout dans le monde, le premier endroit qu'elle vit fut un Starbucks, avec ses cafés aromatisés, ses pâtisseries et ses toilettes américaines. De l'autre côté de ce café, elle se souvenait avoir vu la maison de thé *Huxinting*, sise au milieu d'un petit lac où se trouvait un pont qui zigzaguait neuf fois pour dérouter les mauvais esprits. Elle s'y rendit et attendit d'obtenir une table placée près d'une fenêtre. Les touristes photographiaient le pont chimérique tout en prenant plaisir à le traverser et découvrir ses nombreux racoins. Les moins patients, majoritairement des Américains, préféraient traverser la rue et se rendre au Starbucks pour se brancher au Wi-Fi. Le soleil plombant à travers les fenêtres ouvertes et la fragrance du jasmin émanant des jarres placées tout près incitaient à la quiétude. Samuelle prit une longue inspiration et sentit la sérénité l'envelopper. La serveuse arriva avec une carte de thé, telles celles qu'on nous présente dans les grandes maisons de vin. Puis à la manière d'un sommelier, elle énuméra dans un anglais cahoteux les grands crus de la maison de thé. Samuelle arrêta son choix sur celui au jasmin en raison de son parfum délicat, lequel était identique à l'odeur répandue par les jarres bleues et rouges.

En attendant d'être servie, elle dirigea son regard vers les enfants tout enjoués d'avoir la chance de visiter un endroit aussi inusité. Par habitude, elle évitait de regarder les couples qui déambulaient main dans la main. Elle se demandait comment il était possible que certaines femmes n'aient pas à s'inquiéter ou à douter de l'amour et de la fidélité d'un homme. Du coup, elle réalisa que B ne signifiait plus rien pour elle. Tout ce qui restait de lui se limitait aux sentiments de culpabilité et de colère qui la tenaillaient chaque fois que les flashbacks revenaient la hanter. Mais ressentir encore de la haine envers lui signifiait que son parcours était loin d'être terminé et que l'indifférence rendrait la vie plus tolérable.

La serveuse arriva avec son plateau et déposa cérémonieusement la théière, la tasse et les biscuits. Pendant le service, Sam contemplait d'un air envieux la beauté naturelle et le profil délicat de la Shanghaienne. «Une vraie fleur de l'Orient, pensa-t-elle, toute petite et menue. Le genre de femme enfant que B aurait dévoré des yeux». Lentement, elle prit une gorgée du thé chaud et la serveuse disparut dans la cuisine.

Le soleil balayait les tables où des couples en tête-à-tête se souriaient, enveloppés dans leur bulle. Sam détestait ces moments. En faisant son bilan émotif, elle s'était rendue à l'évidence que B avait tout calculé, tout planifié, et qu'elle avait consciemment attendu qu'il mette fin à leur relation. Elle avait été trop lâche pour y mettre elle-même un terme parce qu'elle voulait être blanchie aux yeux de ses enfants qui eux, avaient prévu la fin de cette union froide et facturée, non sans reprocher à leur mère d'avoir joué la victime. Devant eux, Samuelle se plaisait à déterrer le passé pour reprocher à leur père de l'avoir trompée. Elle aimait décrire dans le moindre détail misérable la subtilité de la trahison et revivait volontiers son déchirement quand elle leur expliquait comment elle avait vu leur père regarder d'autres femmes et flirter ouvertement avec elles. Ce qui l'écorchait le plus était l'in-

timité émotionnelle qu'il partageait avec ces femmes quand il se confiait à elles en leur racontant ses problèmes conjugaux. Elle détestait amèrement le voir tourner en rond avec d'autres femmes, à la manière de chiens qui se sentent mutuellement le cul. Ces femmes qui savent lire un homme et qui en prennent avantage sans se compromettre dans une relation qu'elles jugent déjà inutile vu la faiblesse de l'homme, lequel démoli son mariage pour attirer la pitié de celles qui n'ont rien à perdre parce tout ce qu'il veut, c'est leur attention. En retour, il leur donne la lune. Ces femmes vampires, une fois repues, tiraient leur révérence avec un tel doigté, que jamais B ne parvenait à découvrir le subterfuge. Quand elles lui donnaient l'attention qu'il ne recevait pas à la maison, il croyait vraiment avoir de l'importance à leurs yeux. Au fond, c'est lui qui était ridicule, car il avait succombé aux chants de la sirène. Des hommes comme lui, non seulement s'en trouve-t-il à tous les coins de rue, mais ils ne valent pas cher. Maëlle et Thierry l'avaient remarqué, eux aussi, sauf qu'ils n'en soufflaient mot. Sans vouloir l'avouer à ses enfants ou à elle-même, Samuelle avait été trop craintive pour affronter son mari et l'avait laissé multiplier les aventures au point de l'amener à se sentir confortable dans sa vengeance. Il voulait la punir sans chercher à vraiment savoir pourquoi. Il voulait à tout prix combler le vide qu'il alimentait lui-même entre eux.

Le regard fixé sur les deux tasses dans le bateau à thé, Samuelle remplit celle réservée à l'odorat pour humer le parfum du thé. Puis d'un geste rapide, elle vida le contenu dans la tasse à dégustation, non sans anticiper l'effet calmant du thé au jasmin. Les nerfs à fleur de peau, son obsession bien rodée en comportements compulsifs la fit sentir vulnérable. Soudain, une volée de pigeons fit du tapage près de sa table, ce qui ne manqua pas de la faire sursauter. Sortie de sa léthargie, elle était déçue d'avoir volontairement puisé dans le passé pour se rendre misérable. Elle qui aurait voulu s'offrir un moment de légèreté dans cette maison de thé, elle se rendait compte comment son obsession envers B empoisonnait son existence. «Vis le moment présent, se dit-elle, et laisse aller le passé. C'est fini. Tu ne peux plus rien changer ni contrôler quoi que ce soit». Elle regarda autour d'elle pour mieux s'imbibber de l'ambiance partagée par les autres clients de l'endroit. Quand elle examinait les autres couples, elle se sentait incomplète, du fait qu'elle souhaitait être aimée par un homme. Elle désirait vivre une vie de couple qui lui permettrait de grandir. Mais, pourquoi se leurrer? Avant de pouvoir aimer, il fallait avoir le courage de guérir. La dernière chose qu'elle voulait, c'était de se jeter dans les bras d'un homme qui devinerait sa vulnérabilité avant de lui briser le cœur.

Après le thé, le reste de l'après-midi s'écoula dans une prétention de sérénité. La concierge de l'hôtel lui avait suggéré de visiter le Jardin *Yuyuan*, de même qu'un temple où il lui serait permis d'entendre des moines chanter. Après avoir marché dans les jardins anciens et brûlé de l'encens au temple, elle se dirigea vers l'un des quartiers les plus anciens de la mégapole, composé de ruelles étroites et de portails en pierre. À *Shanghai*, les *lilong* sont des quartiers fermés surveillés par des vieillards assis dans des fauteuils trapus et aussi anciens qu'eux. Disposées en arêtes de poisson pour rationaliser l'espace, les petites maisons créaient une ombre rafraîchissante. Les *shikumen*, ces petites habitations aux toits pentus garnis de lucarnes ressemblant à de vieux chiens fatigués, révèlent des cours intérieures où semble bourdonner l'humanité. Samuelle contournait les chariots de fruits et de légumes qui encombraient les ruelles où les femmes avaient suspendu leur lavage sur des perches de bambou sortant par les fenêtres. Elle était assommée par tout le bruit et l'odeur de cette vie qui cuisinait, mangeait et se lavait dans les rues ponctuées de raclements de gorge et de crachats inopportuns. Alors que deux femmes qui discutaient devant leur porte se tournèrent pour la regarder, elle reprit le pas et se rendit au premier parc qu'elle vit pour s'asseoir et consulter son guide. Quand les pensées et le cœur n'y sont pas, il est ridicule de croire qu'on accomplit quelque chose de valable. Vivre dans l'instant même devient un mantra burlesque, avec la douleur et les préoccupations que cela implique. À bout de nerfs, elle retourna à son l'hôtel.

Une fois dans sa chambre, elle lut ses courriels. À nouveau, Maëlle avait tenté à plusieurs reprises de la contacter. D'un air inquiet, elle regarda sa montre puis composa le numéro de sa fille.

— Maëlle, c'est moi. Je m'excuse, mais tes courriels...

— J'ai parlé avec le concierge du condo. Il veut qu'on appelle la police et je lui ai dit qu'on s'en chargerait. Les nouveaux propriétaires vont emménager dans un mois.

— J'ai vu les photos que l'agent m'a envoyées par courriel. C'est décourageant. Il ne reste aucun objet de valeur. Je me suis fait voler.

— Les individus savaient exactement quoi prendre. À croire que quelqu'un leur a fait une liste. Je pense que papa est dans le coup.

— Je crois que tu n'as pas tort. C'est tout ce qui me restait. Je n'ai rien pris dans la maison de la circonscription. Je lui ai tout laissé, sauf mes photos préférées. Les antiquités, les tableaux... tout est là. Pourquoi prendre des choses qui ne veulent rien dire pour lui, mais qui comptent tellement pour moi?

— J'ai l'impression que tu viens de répondre à ta question, murmura Maëlle. As-tu une idée sur l'identité de la femme?

— Il y a quelques semaines, ta question m'aurait déchiré le cœur, mais aujourd'hui, elle me laisse totalement indifférente.

— Ça, c'est ce que tu crois, marmonna Maëlle à voix basse.

— Maëlle, je me suis résignée à l'idée que la vraie maîtresse de ton père est la politique et celle-ci vient de le trahir. C'est là ma seule satisfaction. Sauf que je ne serais pas surprise qu'il ait trouvé une femme sur qui s'appuyer jusqu'à ce qu'il se remette en selle. Et je crois savoir qui est cette femme...

— Tu faisais partie du personnage politique de papa. Je ne pense pas que Samantha ait les reins assez solides pour accomplir tout ce que tu as fait.

— Tu la connais, répliqua Samuelle en soulignant chaque mot avec mépris. Puisque ton père m'en veut, elle a carte blanche. Pour ma part...

— Si je te suis bien, la coupa le plus délicatement possible Maëlle, papa serait susceptible de te nuire. Que veux-tu que nous fassions, Rob et moi?

— Je vais revenir dans deux jours. Il est inutile de continuer à me morfondre ici.

— Reste, Mom.

— Maëlle, je suis à bout de nerfs. Je veux revenir à la maison.

— Quelle maison?

— Ne me fais pas ça! Je ne le mérite pas, rétorqua Sam, blessée.

— Mom, tu pourrais rester chez moi jusqu'à ce que tu te procures ta nouvelle propriété. Tu sais ce que j'ai voulu dire... Je faisais allusion au tort que papa te cause.

— On ne sait pas... Ce n'est peut-être pas lui.

— Serais-tu en train de le défendre? Incroyable!

— Je ne le défends pas.

— Il n'est pas facile de rompre, mais tu n'as pas à lui baiser le cul. Il ne veut pas de ton aide, alors aide-toi toi-même. Mom... Tu me frustres!

— J'ai l'impression que je ne fais que fuir l'inévitable en restant ici et que la réalité va m'assommer dès que je rentrerai.

— En ce cas, prépare ta rentrée intelligemment. Tu mérites une belle vie et tu as tout ce qu'il te faut pour bien l'accomplir, tenta Maëlle pour calmer sa mère.

— Je sais que ce n'est pas les ressources qui manquent. Mais c'est le vide qui m'engouffre; la crainte d'avoir échoué ma vie... La peur d'être heureuse. Le bonheur fait mal.

— Tu n'as pas échoué ta vie. Tu as deux beaux enfants, une carrière, des amis... Le bonheur ne fait pas mal. Qu'est-ce que tu vas chercher là!

— La réussite personnelle est une lourde responsabilité. Je déteste ce sentiment d'impuissance parce que l'un des principaux obstacles au bonheur est de s'attendre à être toujours heureux. C'est un fardeau qui m'écrase et à ce compte-là, j'aime autant une tristesse vide et me contenter de flotter. Et puis d'ailleurs, qu'est-ce qui me reste? Je te parle, ici, de mon identité. Puisque pour tout le monde je suis la femme du premier ministre, je ne sais pas comment m'y prendre pour me créer une nouvelle identité.

— Mom, tu sais pourtant bien que si les circonstances avaient été différentes, c'est toi qui aurais pu occuper les rôles de chef du parti et de premier ministre. Je... Mom, pense à ton potentiel. Ta vie recommence. Cesse de tourner en rond et de te prendre en pitié. Tu es obsédée. Sois positive.

— Pauvre Maëlle... Toujours en train de m'encourager. J'ai vécu sur la colline et cela m'a permis de réaliser que le pouvoir, ce n'est pas pour moi. Je n'aurais pas fait une bonne première ministre. Avec les forces invisibles exercées par les corporations et leur lobbying, je serais devenue un guignol comme ton père.

— Papa? Un guignol?

— Ton père savait jouer le jeu et crois-moi, il en a profité. Je ne connais pas toutes les intrigues, car j'ai pré-

féré les ignorer. Ce que je sais, par contre, c'est que les gens de son entourage, ses fameux requins, l'ont entouré de façon à m'isoler. Finalement, c'était mieux ainsi. Je n'ai pas été impliquée dans ses magouilles.

— Est-ce que tu crois qu'il se serait impliqué dans des activités criminelles?

— Je préfère ne pas y penser, soupira Samuelle. Ne t'inquiète pas. Changeons de sujet, veux-tu... As-tu des nouvelles de Thierry?

— Pas depuis deux semaines. Je suis certaine que tout va bien, pour lui, là-bas. Il ne lui reste que quatre mois à faire au Moyen-Orient.

— Je me demande s'il aura changé...

— Pourquoi dis-tu cela?

— Souvent, les gens changent quand ils reviennent de la guerre, émit tristement Samuelle. C'est une possibilité à laquelle il faut s'attendre...

— On prendra soin de lui.

— Je vous aime, mes cocos.

— On fait tout un trio.

— On est un vrai triumvirat! De vrais guerriers, des leaders!

— Est-ce que tu as conscience de la rapidité avec laquelle tu passes du désespoir à la comédie? Je me demande parfois... Dis-moi, as-tu reçu des nouvelles pour la fermette?

— Pas encore. Je vais envoyer un courriel à l'agent. Est-ce que tu serais libre pour aller la visiter?

— Je ne sais pas. J'essaierai. Fais-moi savoir suffisamment à l'avance.

— Tes études vont bien?

— Je commence à en avoir ras-le-bol!

— Tu seras prête pour la collation des grades à l'automne?

— Oui, et prête pour mes examens du barreau, aussi.

— Je vais dire des prières pour toi.

— Parfois, j'ai l'impression que tu pries par superstition.

— Je prie pour tout le monde et ça fonctionne.

— Je t'aime, Mom. Dors sur tes deux oreilles.

— Passe une bonne journée, ma chouette, et ne t'inquiète pas pour moi.

Samuelle soupira profondément. Elle se retint de pleurer en se convainquant que B n'en valait pas la peine. C'était une perte d'énergie que de s'apitoyer sur son sort. Pour avancer, ou du moins, se soulager, elle se devait de focaliser sur autre chose que sur ses malheurs avec lui. Peut-être que Rob pourrait la mettre au parfum de ce qui se passait à Ottawa. Après tout, il était toujours l'un des principaux ministres du cabinet. Sans consulter sa montre, elle décida de l'appeler.

— Rob?

— Sam, c'est toi?

— Qu'est-ce qui se passe à Ottawa?

— Samuelle, ne commence pas à croire des choses qui n'existent pas. Je suis simplement heureux d'entendre ta voix, et rien de plus. Encore à *Shanghai*?

— Oui, mais je prends le train demain pour *Xi'an*.

— Les soldats en terre cuite!

— J'ai toujours voulu les voir.

— Quand j'y suis allé, j'ai eu la frousse de ma vie devant toutes ces statues grandeur nature qui te fixent dans un silence funèbre. Je me suis dit que si l'une d'elles bougeait, je décampa sur-le-champ!

— On dit que c'est très impressionnant. J'ai lu un exposé dans le *National Geographic*.

— Si tu veux des sensations fortes, ma fille, tu seras servie. Il y a aussi un village néolithique qui est intéressant à visiter.

— C'est dans le tour guidé que j'ai réservé.

— Tu ne te promènes plus en taxi?

— J'ai appris ma leçon, figure-toi! Écoute, Rob, je viens de parler avec Maëlle et elle s'inquiète pour le

condo, pour son père...

— Elle voit un lien?

— Je dois t'avouer que moi aussi, d'autant plus que je suis devenue son ennemie.

— Je ne dirais pas que tu es son ennemie, mais quand même, Maëlle et toi n'êtes pas seules à entretenir des doutes à son sujet.

— Toi aussi?

— Non. Il est en train de faire le ménage dans son entourage politique et je dois te dire qu'il y en a que tu connais qui ont filé de leur propre gré. D'autres se retrouvent en mauvaise position, car plus personne sur la colline ne veut les engager, de peur d'être associé avec B.

— C'est pire que je le croyais.

— Ça ne fait que commencer.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Les grandes corporations ont tiré leur révérence. B n'est plus au pouvoir, mais elles ne peuvent l'ignorer complètement. Elles doivent maintenir une relation discrète en raison de toutes les ententes qu'il a signées et des actions qui ont été vendues et rachetées. La bourse pourrait se prendre une sacrée raclée. Si jamais le gouvernement tombe, ce qui est arrivé aux États-Unis ne sera rien comparé à ce qui nous attend.

— Aurais-tu entendu certaines choses entre les branches?

— B est en mauvaise posture. C'est la destitution pure et simple. Le parti l'a mis à la porte et il ne fait plus partie du caucus. Tant et aussi longtemps que le ménage sera fait par le nouveau chef, le parti ne pourra être réélu. Le public canadien n'est pas fou. Tous les jours, on parle de la tenue imminente de l'enquête royale et des scandales reliés à B.

— Je dois dire que j'évite de lire les quotidiens canadiens depuis que je suis partie.

— L'ignorance est parfois une bénédiction, mais ce qu'on ignore peut parfois nous nuire.

— Mais...

— Sam, la Couronne ne peut pas laisser les choses passer.

— Je devrais rentrer au pays.

— Pour faire quoi? Au fond, c'est génial d'être à l'étranger. Quand la merde va commencer, tu seras épargnée. Le public ne désire pas entendre parler de toi. — J'aurais voulu faire quelque chose.

— Écoute, range ta pitié.

— Je ne veux pas que les enfants soient atteints par cette campagne de salissage.

— B mérite ce qui s'en vient. Les enfants seront épargnés et toi aussi. Donc pour l'instant, continue ta sabbatique.

— Mais mon condo?

— Je poursuis mon enquête. Ne te déchire pas pour découvrir qui est la femme. Je te connais... Ton imagination te fait souffrir. Arrête de te faire des scénarios. Ce qui est arrivé est arrivé et tu ne peux rien y changer.

— Mais elle existe, cette femme. D'ailleurs, elles ont toutes existé. Je ne les ai tout de même pas imaginées.

— Elle existe, mais son rôle tel que tu te l'imagines existe-t-il vraiment?

— Pour Samantha, j'en suis convaincue. Pour les autres, c'est automatique pour moi. Une fois qu'on se fait tromper, on a peur. On n'oublie pas et on ne pardonne pas.

— Tu aimes trop te torturer.

— Changement de propos, soupira Sam, je suis à la recherche d'une petite fermette dans le coin de Charlevoix.

— Comme toujours, tu changes de sujet. Tu fais des constats, tu parviens à parler de tes émotions, mais tu n'en arrives jamais aux conclusions. Écoute, si tu y tiens, je vais étendre mes filets. Mais pour ce qui est de ces histoires de magouilles au sujet de B, laisse aller. Écris. Tu aimes écrire, non?

— Je savais que tu m'aiderais.

— Oh, Sam... Nous formerons toujours un beau couple, toi et moi.

— À notre façon, répondit tendrement Sam.

— Et maintenant, va voir tes guerriers en terre cuite et mets deux paires de caleçons!

Soulagée, Sam prépara ses bagages en vue du lendemain. Les dépliants pour *Xi'an* étaient éparpillés sur son lit à la manière d'un éventail. Se déplacer en train était devenu plaisant puisque cela lui permettait de contempler la Chine tout en étant blottie derrière une vitrine roulante. En ce qui concerne les guerriers de *Xi'an*, elle allait réaliser un rêve de longue date, lequel remontait à l'époque où elle dévorait les livres d'archéologie. L'histoire de l'empereur lui avait toujours paru invraisemblable; il en allait de même du village néolithique, étant donné sa provenance matriarcale. Elle aurait le meilleur des deux mondes: le pouvoir au masculin avec l'empereur et le pouvoir au féminin avec le village matriarcal. Le *Yin* et le *Yang*.

Le lendemain matin, elle se rendit à la station de train. Habitée au tintamarre des gares dans les grandes villes, la cohue ajoutait à l'intrigue du départ, en plus de la faire sourire. Elle se sentait d'aplomb et prête à entreprendre son prochain périple, jusqu'à ce qu'elle aperçoive un mendiant assis sur le trottoir de la passerelle menant à la station. Armé d'un tesson de miroir, l'homme mutilait sa jambe en coupant lentement de fines lisières de peau. La figure déformée et meurtrie, il avait un morceau de cuir chevelu manquant sur le crâne où l'os avait fini par blanchir avec le temps. Les débris de peaux étaient payants pour le mendiant qui recevait les quelques *yuans* lancés près des haillons trempant dans sa pisse. Sam fixa les morceaux de miroir brisé qui lui renvoyaient sa réflexion multipliée à l'infini. Contrairement au passé, le plaisir morbide de voir la souffrance et la peau mutilée ne lui procurait aucune jouissance. C'était plutôt la crainte de perdre le contrôle de sa vie et de se retrouver comme cet individu qui la tenaillait. Elle déposa une poignée de *yuans* près de lui, tout en se disant que l'immensité de la détresse de cet être humain dont l'image reviendrait longtemps la hanter était éloquente. Il y a des fonds sans fin, dans le désespoir humain, et il ne faut pas attendre de les atteindre pour modifier le cours de sa vie. Elle regarda autour d'elle, bafouée par l'indifférence des autres piétons qui la bousculaient pour franchir la passerelle. Tout le monde avait un train à prendre et une raison d'avancer.

Poussée par les passants, elle se dirigea vers l'embarcadère. Dès qu'elle y fut, la préposée la conduisit dans un car renfermant des lits superposés. Sam choisit la banquette inférieure, ne se voyant pas jouquée sur la troisième du haut. La beauté intemporelle du paysage chinois l'attendait et elle aurait le nez collé à la fenêtre. Cependant, le panorama ne l'interpellait pas du tout. Des remords qu'elle ne pouvait pas confesser la poussaient dans le dos. Se sentant dépourvue, elle s'allongea et ferma les yeux pour tenter de méditer. Le sommeil la gagna, ce qui la libéra du sortilège de l'homme mutilé. Le trajet entre *Shanghai* et *Xi'an* se fit dans l'inconscience de la nuit. Le lendemain apporterait ses conseils à Sam qui souhaitait changer sa façon de voir les choses sans se sentir obligée d'imaginer le pire. L'enchantement de la culture chinoise constituait un tremplin spirituel pour apprivoiser ses vieilles chimères et *Xi'an* ne ferait pas exception.

Xi'an, ancienne ville fortifiée et d'allure cosmopolite, est le paradoxe chinois en trois dimensions. À l'intérieur de ses murs, la ville, qui fut déjà la capitale de la Chine, cache plus de trois mille ans d'histoire. Incendiée par son propre roi fou, *Zhou Youwang*, et pillée par les barbares, elle révèle les trésors des dynasties qui gouvernaient jadis la route de la soie. Regardant l'enceinte fortifiée et les deux pagodes à chaque bout de la grande place publique, Samuelle ne put qu'émettre un sourire lorsqu'elle lut dans son guide que cette ville ensorcelée était jumelée à la ville de Québec.

Elle était à la recherche du célèbre mausolée de *Qin Shi Huangdi*, le premier véritable empereur de Chine. Plus de dix mille soldats, chevaux en terre cuite avec charriots et armes de bronze l'avaient accompagné outre-tombe. Connaissant l'histoire personnelle de l'empereur, elle se demandait bien quel orgueil démesuré pouvait pousser un homme à exiger qu'une armée l'accompagne dans l'au-delà. On s' imagine que tous les guerriers sont invincibles. «Un orgueil monstrueux», avait mentionné Rob pour décrire l'empereur et sa nécropole. L'hybris, le mot précis pour décrire une passion violente au-delà de l'orgueil, avait laissé un sceau intemporel sur l'un des tombeaux les plus célèbres au monde.

Yin et *Yang*, de même que Némésis, nous rappellent notre juste place au sein de l'univers. Samuelle sourit en y pensant. Le jour où Maëlle était revenue à la maison avec un tatouage représentant la déesse Némésis, B l'avait ridiculisée. Sam, par contre, avait deviné son pouvoir symbolique. Quant à Thierry, il s'était fait tatouer un tireur d'élite sur son cœur. Dans les deux cas, elle percevait la vengeance. Le don de ce qui est dû et la justice distributive, colère et vengeance divine pour punir l'autre. C'était une allégorie qui intriguait Maëlle. La justice qui influence le destin. Némésis dispensait la fortune selon les mérites de chacun. Aimable et implacable, par souci de justice, elle punissait l'hybris pour rétablir l'équilibre. Pour ce qui est du tireur d'élite gravé sur le cœur

de Thierry, il s'agissait d'un code pour rétablir la paix quand la cruauté de B déstabilisait la famille. Les deux symboles reliaient les enfants comme un trait d'union secret pour cacher les cicatrices plus profondes et la permanence des stigmates. Le cœur serré parce que Maëlle et Thierry lui manquaient, Sam continua à lire le guide touristique traitant des vestiges probants de l'orgueil monstrueux de *Che-houang-ti*.

Quand le minibus arriva au village, elle aperçut la montagne funéraire avec ses pentes faibles. La nudité des champs environnants était surprenante. Le tumulus était une simple pyramide recouverte d'herbe. Le guide expliquait que *Che-houang-ti* avait fait creuser la montagne *Li* par plus de sept cent mille travailleurs jusqu'à la nappe aquifère pour y couler du bronze. C'est là qu'ils installèrent le sarcophage. On y amena aussi des ustensiles, des bijoux et des objets d'art pour accompagner la sépulture. Pour assurer la sécurité de ce fabuleux trésor, les artisans fabriquèrent des arbalètes et des flèches automatiques. Le guide continua à décrire avec passion comment du mercure avait été coulé pour imiter une centaine de cours d'eau nourris par un mécanisme qui assurait le flot. On dit qu'à l'intérieur de la pyramide souterraine, le mercure brillait à la lueur de flambeaux alimentés par la graisse de phoque. À la voûte, on avait placé les signes du ciel. Les touristes chinois écoutaient le guide avec une révérence quasi superstitieuse, alors que Sam, de son côté, ne faisait que penser à l'hybris et à l'histoire plutôt loufoque du mercure dans la tombe. Le médecin de l'empereur lui faisait boire du mercure en l'assurant qu'il deviendrait éternel. Une vengeance déguisée ou une ironie du sort? C'est le mercure qui tua l'empereur. La morbidité était au premier rang et ceci fascinait Sam. On dit que l'erreur est humaine, mais parfois, l'erreur a ses raisons.

Le guide continua à expliquer qu'à la mort de l'empereur, ses concubines sans progéniture furent enterrées vivantes à ses côtés pour assurer son plaisir outre-tombe. Sam pensa à Samantha. Quand le cercueil de l'empereur descendit dans le tumulus, on ordonna de fermer l'issue extérieure pour enfermer tous les travailleurs qui avaient fabriqué les machines secrètes et dissimulé les trésors. Une fois la porte tombée, on planta de la végétation pour lui donner l'aspect d'une montagne pyramidale dont le plan est orienté en fonction de la direction de la rose des vents. Depuis, l'intérieur n'a jamais été revisité par un être humain, car on craint la malédiction de l'empereur.

À la fin de la visite commentée, Sam retourna dans le bus d'un pas haletant. Elle détestait ces moments de cafard qui la déstabilisaient. Elle appuya son front fiévreux contre la vitre froide. Sa sabbatique lui permettait d'arrêter la course frénétique et impersonnelle que lui imposait sa vie publique pour lui donner la chance de savourer des épiphanies, comme si elles étaient toutes valables. C'était sa morphine.

Elle fut tirée de sa rêverie quand l'autobus pénétra dans le stationnement du prochain site à visiter. Elle jeta un coup d'œil rapide vers le guide qui annonçait *Banpo*, une commune primitive qui avait vécu entre l'époque paléolithique et néolithique. Il s'agissait d'une société matriarcale; le monde à l'envers. Les arbres généalogiques étaient réalisés en fonction des femmes. Les enfants vivaient avec leur mère, les hommes étaient la propriété des femmes et vivaient dans leur maison. Plus de six mille ans s'étaient écoulés depuis l'existence de la société matri-linéaire. À la barrière principale, les touristes se mirent à rire et à blaguer, du fait que ladite barrière représentait le corps d'une femme allongée sur son côté, avec la porte centrale bien fixée dans son vagin. On aurait dit que pour pénétrer dans cette colonie de femmes, il fallait reconnaître le pouvoir de son sexe.

La visite du village néolithique fut décevante, en raison des commentaires peu généreux du guide. Celui-ci semblait même pressé de voir le groupe regagner l'autobus avant l'heure de pointe. En repensant à sa journée, Sam se dit que c'est la nécropole avec son tumulus et l'empereur à l'orgueil démesuré qui resteraient gravés dans sa mémoire.

Revenue à l'hôtel, elle avait repris des couleurs. Ce soir, elle se paierait un bon souper, accompagné de *Tiger Beer*. Demain, elle prendrait le vol de midi pour se rendre à l'aéroport de *Kansai*, au Japon, deuxième escale de cette sabbatique. Quoi qu'il en soit, elle était satisfaite de son séjour en Chine, lequel avait ouvert des portes, tout autant que des blessures. Dans sa sagesse tranquille, la Chine avait su attirer son regard vers l'essentiel. Aussi, jamais elle n'avait perdu ses racines, Maëlle et Thierry.

Ne voulant pas trop s'éloigner de l'hôtel, elle choisit un bistro que l'allure mi-européenne, mi-chinoise rendait surréel. Un jeune homme la dirigea vers une table près de l'agora qui donnait sur les hôtels longeant le boulevard. Avec toute la pollution et le bruit infernal des voitures, les terrasses constituaient une bien mauvaise idée. Commencant à regretter son choix, elle décida de ne commander qu'une consommation. Après quoi, elle se contenterait d'un sandwich au comptoir de la tabagie de l'hôtel. En buvant une dernière gorgée de bière, elle porta un toast à sa propre intention: « À toi, femme renouvelée ».

- Quelqu'un dirait que vous êtes d'humeur festive, entendit-elle.
- Pardon? rétorqua-t-elle, surprise de voir un étranger poser sa main sur son épaule.
- Je remarque que vous n'êtes pas accompagnée. Aimeriez-vous la compagnie d'un expatrié sympathique?
- Eh bien, je...
- Je vous en prie, n'hésitez pas, insista le grand homme au crâne rasé. Je suis Todd Lundgren de Chicago.

Vous êtes Américaine?

- Je suis Québécoise, le corrigea Sam en acceptant de lui serrer la main.
- Puis-je m'asseoir ou préférez-vous que je vous laisse seule?
- Bien... je...
- Seulement un verre. Je vous le promets; ensuite je vous laisserai seule avec vos pensées.
- Pourquoi pas, finit par consentir Samuelle, mi-curieuse, mi-agacée.

Avec toute l'assurance d'un habitué des lieux, l'Américain fit signe au *barman* d'apporter deux autres bières.

- Je n'ai pas compris votre nom, dit-il en fixant son interlocutrice.
- C'est normal, je ne vous l'ai pas dit.
- Ah... vous aimez jouer! sourit l'homme en prenant une gorgée de bière.
- Du tout. Mon nom est Stéphanie.
- Je ne crois pas que Stéphanie soit votre véritable nom, ma belle, car vous êtes trop vieille pour vous appeler ainsi. Vous n'êtes pas de cette génération. Mais quand même, je vais me plier à votre jeu.

La voyant prendre une gorgée de bière tout en cherchant la sortie des yeux, il demanda d'un air amusé:

- Est-ce que je vous retiens?
- Du tout, mais j'ai un rendez-vous dans quelques minutes et...
- C'est ce qu'on dit d'habitude...

L'individu assis devant Sam était dans la mi-trentaine. Habillé de la tête aux pieds dans l'élégance discrète d'*Armani*, il portait un jonc couleur platine au doigt.

- Oui, je suis marié, sourit-il, mais je n'ai pas besoin de la permission de ma femme pour boire une bière.
- Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise, balbutia Sam pour dire quelque chose.
- Vous avez un bon sens de l'observation. Quelle est votre profession?
- En ce moment, je suis en congé sabbatique.
- Et que faites-vous quand vous n'êtes pas en congé sabbatique, s'impacienta l'homme.
- J'enseigne.
- Une dame avec de la classe, lança l'autre en riant de son propre jeu de mots. Pour ma part, je suis vendeur pour une grande compagnie d'importation américaine.
- Qu'est-ce que vous importez?
- N'importe quoi que l'on peut revendre à un prix de fou, répondit l'Américain évidemment satisfait de sa réponse.
- Donc, vous êtes un arnaqueur en *Armani*?
- Effectivement, mais qui ne fait pas d'arnaqes de nos jours? *It's the name of the game.*
- Je vois que vous vous spécialisez également dans les clichés désuets.
- Dites... est-ce que je vous ennuie tant que cela? C'est donc vrai ce qu'on dit des intellos... Vous vivez dans une tour d'ivoire et vous n'avez aucune idée de la réalité.
- Je m'excuse, je ne voulais pas vous insulter.
- Bravo, dit l'homme en tapant lentement des mains. Je vous connais depuis à peine quelques minutes et déjà, vous vous êtes excusée deux fois. C'est un nouveau record pour vous?
- Je dois partir, annonça Samuelle, dégoutée par l'allure que prenait cet entretien.
- De grâce, ne me laissez pas vous retenir.
- Merci, je dois partir.

— Oui, vous venez juste de le dire. Alors, partez, rigola Todd.

Sam se leva avec maladresse et vit que l'homme ne l'imita pas pour souligner son départ. Sans regarder derrière elle, elle regagna la porte du petit restaurant et se dirigea vers l'un des taxis qui attendaient le long du boulevard. En ouvrant la portière, elle sentit une main se poser au bas de ses reins avant de la pousser avec rudesse sur la banquette arrière. Todd prit place à ses côtés et mit son bras autour d'elle pour l'étreindre fortement contre lui. Il cria une destination en chinois et le chauffeur démarra aussitôt.

— Que faites-vous? cria Sam en se débattant pour se défaire de son emprise.

— Je te donne ce dont tu as besoin, répondit Todd en mordant dans chaque mot.

Pendant que le taxi roulait sur la voie rapide, Sam tentait en vain de voir les panneaux qui défilaient à toute allure. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où ils allaient. Prise de panique, elle se mit à pleurer.

— Je savais que tu étais une pleurnicharde, fit Todd en défaisant son pantalon d'une main et en la retenant de l'autre.

Il sortit son membre durci et le frotta contre la cuisse humide de sa victime. Comme cette dernière tentait de le repousser en criant en direction du chauffeur qui l'ignorait, Todd la saisit par les poignets qu'il serra à l'arrière de son dos tout en la tournant à plat ventre sur la banquette nauséabonde. Ça sentait le sexe. Elle sentit les doigts de son agresseur tirer sur sa petite culotte trempée de sueur. Ceci fait, il glissa brusquement ses doigts dans son rectum. Paralysée, Sam hurla de douleur. L'haleine chaude de Todd frappait la peau moite de son cou, pendant qu'il gémissait de plaisir. À chaque coup, il poussait la tête de Samuelle en l'enfonçant au creux de la portière. À la fin, il lui tira les cheveux par la nuque et lui cracha dans la bouche. Elle pensait qu'elle allait mourir.

Durant tout ce temps, le chauffeur n'avait pas bronché. Jusqu'à ce qu'ils arrivent à destination, Todd retenait la tête de Sam au fond de la banquette. Lorsque la voiture se gara enfin, il paya le conducteur tout en lui transmettant de nouvelles consignes en chinois, puis donna une taloche sur les fesses de la femme-chose qui n'osait plus bouger. Une fois la portière fermée, le taxi démarra en trombe.

Malgré la douleur, Samuelle se leva et chercha le regard du chauffeur dans le rétroviseur. Sous le reflet des réverbères qui ponctuait en cadence l'intérieur du véhicule, elle arrivait à peine discerner son visage. Exténuée, elle ajusta sa petite culotte et rebassa sa jupe souillée. Son sac à main avait été projeté par terre et le contenu avait débordé sous les sièges avant. En panique, elle remit le tout dans son sac et vérifia sous les banquettes pour trouver son passeport, son porte-monnaie et ses pièces d'identité. Au bruit des freins, elle leva les yeux et se rendit compte qu'ils étaient revenus à leur point de départ. Après avoir arrêté la voiture, le chauffeur lui ordonna de prendre la porte.

— Ne me laissez pas ici! s'écria-t-elle en se passant la main dans la figure. Amenez-moi à mon hôtel! le pria-t-elle en brandissant la carte professionnelle.

L'homme jeta un bref coup d'œil sur la carte et reprit la route. Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent devant la porte de l'hôtel où le portier lui ouvrit la portière dans un parfait silence. Avant de sortir, Samuelle lança quelques *yuans* au conducteur.

— Prostituée! lança ce dernier en pointant la cliente au portier qui ne broncha pas.

Samuelle sortit de la voiture et marcha rapidement vers l'ascenseur où un préposé retenait déjà les portes pour d'autres clients. En silence, elle se faufila parmi eux en gardant son regard baissé. Quand elle arriva à son étage, elle se précipita vers sa chambre. Venant de terminer de préparer les lieux pour la nuit, la femme de chambre fut surprise de voir la cliente entrer en panique. Les deux se regardèrent en silence, puis l'employée quitta la salle de bain en baissant les yeux. Samuelle y entra et ferma la porte d'un trait dès qu'elle se sut seule dans la suite. Elle fit couler l'eau dans la douche pour remplir la salle de vapeur, de façon à ce que le miroir s'embrume au point de ne pas pouvoir lui renvoyer son image. Elle se dévêtit et entra dans la douche où elle laissa l'eau chaude couler de plein fouet sur ses épaules et sur son dos. Déjà vu.

Ses jambes avaient cessé de trembler et la fatigue commençait à saturer son corps. Nouant la serviette autour

de sa poitrine, elle marcha jusqu'à son lit et s'étendit sur le dos. Après une ou deux hésitations, elle dénoua sa serviette et effleura son sexe de ses doigts. Elle tressaillit de plaisir, mais arrêta pour se punir. Elle revoyait dans sa tête les images de son agression. Elle frémit et s'endormit profondément.

Chapitre 6

Au petit matin, Sam fut réveillée par le timbre de son cellulaire. C'était Maëlle qui, après lui avoir envoyé un barrage de textos, ne tenait plus en place.

— Ignore-tu mes textos?

— Désolée.

— Je t'ai réveillée? Je voulais de tes nouvelles avant que tu partes pour le Japon.

— Écoute, Maëlle, je suis fatiguée. Je souhaitais me reposer avant de prendre mon vol pour *Kansai*.

— Peux-tu m'envoyer ton horaire?

— Maëlle, je n'ai pas d'horaire. Je t'ai parlé du pèlerinage que je voulais faire à *Shikoku* au Japon. Je n'ai pas changé d'idée.

— Ta voix est drôle. Pourquoi ce ton?

— Rien. Il n'y a rien.

— J'ai fureté sur *Google* et j'ai lu des trucs sur *Shikoku*. Crois-tu vraiment être en mesure de faire ce pèlerinage?

— Je vais prendre mon temps. J'ai quatre-vingt-huit temples à visiter. Je n'ai pas besoin de le faire au pas de course.

— Tu n'es pas réaliste. Tu ne pourras jamais compléter ce pèlerinage. Comme toujours, tu vis dans ta tête. C'est tout ou rien; tout noir ou tout blanc. Je te connais... Tu vas être déçue.

— Merci pour ton encouragement.

— Parfois, tu perds contact avec la réalité et ton imagination prend le dessus. Ce pèlerinage, comme tu l'appelles, n'est pas réaliste. Ce n'est pas pour toi.

— Maëlle, merci pour ta confiance. Si c'est le ton que tu souhaites prendre avec moi, je préfère qu'on racroche et qu'on se reparle plus tard.

— Tu me frustres. Promets-moi que tu vas répondre à mes textos.

— Je ne veux pas texter continuellement.

— Tu ne sais donc pas ce qui se passe ici?

— Ça va mal avec ton père?

— Il se retrouve dans les journaux presque tous les jours. Il va y avoir une enquête royale.

— Rob m'en a parlé. Mais c'est encore loin.

— Tu ne penses pas que les enquêteurs vont trouver ça louche que tu voyages incognito?

— Je n'ai rien à voir avec toute cette histoire.

— Tu l'es par association. Ce que ton mari fait déteint sur toi et sur tes enfants.

— B devra se défendre seul. Il m'a toujours exclue de ses affaires et de ce fait, pas question que je me tienne à ses côtés pour jouer l'épouse docile. Il y a l'autre, la grande amazone rousse, pour tenir ce rôle.

— C'est la première fois que je t'entends parler ainsi. C'est rare que tu mentionnes papa et Samantha dans la même phrase.

— Maëlle, je suis écœurée d'être entraînée dans leurs cochonneries. Avec son ménage à trois, ton père m'étouffe. Tu as suffisamment d'expérience de la vie pour comprendre, non? C'est humiliant! cria Samuelle.

— Inutile d'être si agressive.

— Je veux seulement de l'espace.

— Je t'étouffe, moi aussi?

— J'ai besoin de temps.

— Pour faire quoi? Nous éviter?

— Je veux prendre de la distance pour respirer. Écoute, Maëlle... J'ai réfléchi longuement à cette étape de mon voyage. Tu disais que je suis partie incognito. Je veux juste me donner le temps de faire ce pèlerinage auquel je tiens tant en toute quiétude, sans être dérangée.

— Sans être dérangée? Mais c'est un luxe, Mom. Tu ne peux pas disparaître de la sorte comme s'il n'y avait rien. Y a ton condo et aussi, les emmerdes de papa.

— Je veux m'éloigner de tout cela. Ce n'est pas pour toujours. Juste le temps de faire le circuit des 88 temples. En un mois, jamais je n'arriverai à compléter le tour. On dit qu'en marchant, il faut compter au moins trois mois. Je me donne donc quelques semaines pour en faire au moins un bout.

— Combien?

— Trois ou quatre semaines. Je veux le faire à ma façon. Si j'ai besoin d'aide, je vous appellerai, Rob et toi. D'ici là, tu devrais songer à tes études au lieu de t'inquiéter de ta mère.

— C'est facile, pour toi, de dire ça.

— Tu me trouves égoïste?

— Pas égoïste, mais différente. Écoute, Mom, si jamais il y a quelque chose, tu m'appelles, d'accord?

— Je te le promets, sauf que tu n'entendras pas parler de moi tant que je serai au Japon.

— Je te vois mal faire vœu du silence.

— Je ne serai pas silencieuse. J'ai le goût d'écrire.

— Tu vas écrire? Toi?

— Tous les jours, je vais écrire dans un journal et si tu veux, je vais te le laisser lire quand je reviendrai. Je n'ai aucun secret.

— On verra. Tu as eu des projets, dans le passé, que tu n'as jamais mené à terme. Je te souhaite que celui-ci soit différent. En passant, Charlotte a demandé de tes nouvelles. Je lui ai parlé de ce que tu faisais.

— Je préférerais que tu ne lui parles pas de mes projets.

— Pourquoi?

— Je ne fais que te le demander. Tu peux en parler à Thierry et à Rob, mais à personne d'autre.

— Mom, est-ce que je dois m'inquiéter? Tu ne peux pas t'imaginer tout ce qui me passe par la tête depuis que tu es partie. Entre toi et papa...

— Fais-moi confiance.

— Ai-je vraiment le choix?

— Oui, tu as le choix de faire ce que tu veux. J'espère que tu auras l'esprit tranquille.

— On ne peut pas dire que tu pratiques ce que tu prêches. Je t'aime.

— Moi aussi.

— Mom... soupira doucement Maëlle, je ne veux pas raccrocher. J'ai vraiment peur de te perdre. Si tu fais quelque chose et que je ne suis pas là pour t'aider...

— Maëlle, ne t'inquiète pas. Ne doute pas de moi. Je suis bien, d'accord? Un peu découragée par la situation de ton père et un peu dépaycée parce que je suis loin de toi et de ton frère, mais ça me fait du bien de sortir de ma zone de confort. Je me teste. J'ai vraiment besoin de faire la paix avec moi-même, de respirer et de me ressourcer. Ce n'est pas un état d'esprit qui me vient tout naturellement, mais pour une fois dans ma vie, même si j'ai peur, je prends le risque de m'éloigner des gens qui m'aiment et je m'oblige à prendre le temps pour faire l'inventaire de mes émotions et de cette douleur qui traîne en moi depuis longtemps. J'ai besoin de vivre une espèce d'initiation spirituelle et émotive, au-delà de ce que j'ai lu dans les livres. C'est un acte de foi et d'espoir. Toute ma vie, j'ai mis l'accent sur les éléments qui me faisaient souffrir et maintenant, je dois apprendre à procéder autrement. On récolte ce que l'on sème. Ce que je refuse d'accepter revient vers moi et me hante continuellement. Quelques fois, ça me paralyse. Je veux adopter un nouveau comportement, une nouvelle façon de voir les choses. J'ai longtemps pensé que le karma était punitif, que le mal m'arrivait parce que je le méritais, parce qu'il était en moi et que je ne pouvais rien contrôler. Je suis une femme accidentelle. Je vis comme par accident; tout m'arrive et sans que je sache pourquoi, je ne fais que subir. Pauvre Maëlle... Je parle trop. Tu n'as pas besoin d'entendre mes problèmes. Je t'embrasse et je te serre dans mes bras.

— Maman, n'aie pas peur de me parler. Ça nous fait du bien à toutes les deux. Oui, je suis triste quand tu parles ainsi, mais j'apprends à connaître la femme qui est ma mère tout autant que mon amie. Je t'embrasse moi aussi et je te serre dans mes bras. Promets-moi que tu vas m'appeler, insista Maëlle pour une dernière fois.

Mais sa mère avait déjà mis fin à l'appel.

Samuelle regrettait déjà d'avoir laissé Maëlle avec le cœur gros. Mais elle savait qu'elle partagerait son angoisse avec Rob et Thierry. Il était temps, pour elle, de rompre avec le monde pour s'isoler complètement et comprendre le sens de sa douleur, celle que lui causaient les autres et surtout, celle qu'elle s'infligeait elle-même. Le déni ne ferait qu'attarder la crise. Demain, elle se retrouverait au Japon où débiterait la deuxième partie de ce périple qui peut-être, lui permettrait de trouver l'absolution. Elle misait beaucoup sur *Shikoku*, l'île qui se définit par son mysticisme et qui lui servirait de lieu où elle apprendrait à chasser ses comportements nocifs. Les pèlerins qui marchent *Shikoku* recherchent la mort au monde, ce détachement qui permet de transcender les barrières internes pour trouver son noyau. Entreprendre un pèlerinage pour vivre une expérience intense était mieux que de toujours se demander si elle aurait pu réaliser un défi de cette envergure. Elle craignait de donner raison à Maëlle. En somme, *Shikoku* ferait le post-mortem de sa vie et si le *Karma* existait vraiment et qu'il n'était pas punitif, ce voyage initiatique lui apporterait un espoir et le courage nécessaire pour atteindre l'émancipation par sa propre volonté. Elle voulait que le *Karma* lui enseigne comment devenir responsable de son bien-être, sans capitulation et sans dépendance émotive. Malgré toutes ces pensées, la réalité l'attendait. Découragée, elle regarda son bagage près de la porte de sa chambre. Tout dépendait de la façon de voir les choses. Autant elle pouvait intellectualiser ce qu'elle ressentait, autant elle hésitait de faire un pas en avant. Se levant brusquement du lit, elle prit sa valise, ses billets d'avion et en sortant de l'hôtel, fit ses adieux à la Chine.

Le vol pour le Japon fut agréable malgré l'immersion trop rapide dans une autre culture où la barrière linguistique constituait la clé d'un mystère inatteignable. Arrivée aux douanes à l'aéroport de *Kansai*, on lui demanda le but et la durée de son voyage, ce à quoi elle répondit : «*Shikoku Henro*». Le douanier, dans son uniforme impeccable, inclina la tête d'un air sobre. Samuelle fut touchée par le respect qu'il lui avait accordé. C'était rassurant, en plus d'ajouter de l'importance à son initiative qu'elle jugeait encore un peu frivole. Ce qu'on lit dans un livre et ce que l'on peut accomplir avec une semblance de volonté grossit l'invraisemblance de guérir par un acte ultime de contrition. Habitée de suivre le gré des agendas des autres, Samuelle ne savait pas par où commencer quand venait le temps de créer son propre horaire ou de fixer ses propres objectifs. Son passage dans l'un des pays les plus intrigants de la planète allait devenir son tremplin vers son émancipation ou encore, sa potence qui lui permettrait d'en finir une fois pour toutes. L'enjeu était clair. *Shikoku* tenait la clé devant lui permettre de recommencer sa vie. Mais d'abord, elle devait laisser le Japon entrer dans les pores de sa peau. En déambulant dans le grand hall de l'aéroport, elle jugea que les hommes et les femmes qu'elle croisait étaient plus élégants et plus raffinés que les Chinois qu'elle avait rencontrés. Les Japonais ont une réserve et une grâce subtile qui les servent bien. Déjà, elle enviait leur assurance et leur volonté. Avec leur démarche presque synchronisée les uns par rapport aux autres, ils avaient parfaitement l'air de savoir où ils allaient. On aurait dit un dédale en mouvance.

Une fois sortie de l'aéroport, elle se dirigea vers les bus à destination de *Naruto* et *Bando*. Après en avoir repéré un, elle prit place auprès d'un jeune homme à la tête rousse. «Un Kiwi ou un Aussie», pensa-t-elle.

— Confortable? lui demanda le garçon au sourire paisible.

— Oui, merci, répondit-elle aussi discrètement que possible comme pour lui signaler qu'elle ne voulait pas entretenir la conversation.

Pour meubler le silence, elle plongea dans son guide «*L'île de Shikoku et le pèlerinage des 88 temples*». Elle paniqua et relut plusieurs fois le même paragraphe, histoire de s'assurer qu'une auberge se trouvait bel et bien près du temple où elle entendait commencer le circuit. Remarquant que le jeune homme à l'haleine sucrée lisait par-dessus son épaule, elle posa ses yeux sur lui.

— Mon nom est Evan, lui dit-il en lui tendant maladroitement la main.

— Et moi, c'est Sam, se résigna-t-elle à lui répondre.

— Vous allez à *Shikoku*? Moi aussi. Est-ce votre premier pèlerinage?

Malgré son jeune âge, Evan affichait une sérénité rassurante.

— Oui, c'est mon premier. Du moins, de cette envergure.

— Pour moi aussi. C'est mon pèlerinage de gratitude. Au cours des trois prochains mois, je compte le faire en entier.

— Je doute de pouvoir faire tout le circuit, même si c'est mon plus grand désir.

— Et pourquoi pas? Si vous marchez quatre kilomètres à l'heure à raison de dix heures par jour, vous ferez quarante kilomètres par jour.

— C'est trop pour moi.

— Il n'y a rien qui vous empêche de prendre le bus une fois de temps en temps. Vivre *Shikoku*, c'est l'essence de la spiritualité japonaise par l'éveil de la compassion. Vous être libre de le faire selon vos aptitudes. Personne, ici, ne va vous juger; au contraire, tous vous respecteront.

— Je n'ai pas peur d'être jugée; c'est plutôt l'usure sur mes genoux et mes pieds qui risque de me causer des ennuis, confessa Samuelle en s'efforçant d'adopter un ton plaisant à l'endroit de son interlocuteur qui semblait croire à l'importance de tout ce qu'il partageait avec les étrangers.

— Laissez-vous vivre l'expérience, reprit-il. Mon frère, qui est un moine bouddhiste, habite ici, au Japon. Je pense que je lui ai posé mille et une questions au sujet de son initiation au *Shido Kegyo*. Vous connaissez? Il s'agit des rituels de base de toutes les pratiques du *Shingon* de *Shikoku*. Il m'a expliqué les différentes épreuves d'endurance qui ont marqué son cheminement spirituel. À son ordination, après lui avoir rasé la tête et donné un nom initiatique, il a vécu le rituel du feu, celui qui apporte une grande purification. C'est une ascèse difficile, car elle consiste à faire brûler un à un, dans le foyer d'un autel, huit mille morceaux de bois de la taille d'un crayon. Chacun de ces bâtons représente une passion du cœur de l'être humain et pour chaque fois qu'on en brûle un, il faut réciter une prière sans quitter des yeux le *Bouddha* qu'on imagine dans le feu. Mon frère a passé près de douze heures devant le feu qui quelques fois, s'élevait jusqu'à un mètre. Ça lui brûlait le visage et les mains. Pour lui permettre de continuer, quatre de ses amis moines aspergeaient d'eau les bords du foyer. Il a aussi marché sur des braises ardentes sans se brûler. On ne peut pas contrôler les forces de la nature, mais il y a une puissance mystérieuse en nous qui nous montre comment nous pouvons réagir face au monde extérieur. Tout cela pour vous dire que si j'étais vous, je ne m'inquièterais pas, termina Evan en ouvrant son bouquin sur le *Shingon*, la branche ésotérique du bouddhisme japonais, la plus belle forme de méditation active que l'on puisse vivre.

Samuelle l'imita et reprit son guide pour relire la vie de *Kōbō-Daishi*, le patriarche du bouddhisme *Shingon*. Ce que son voisin de siège avait affirmé était vrai. Il ne s'agissait pas simplement d'une épreuve physique. En faisant ce pèlerinage, on choisissait sa vie. En réalisant ce pèlerinage, elle entendait nettoyer son corps et son âme. Un pèlerinage de gratitude, avait dit Evan. Être reconnaissant pour se rendre l'existence difficile. Paradoxe ou ironie? À l'instar de *Bouddha*, Samuelle ne fermerait pas les yeux pour se limiter au monde interne. Elle veillerait à les ouvrir pour voir le monde extérieur. En fait, elle les garderait à demi ouverts pour voir les deux mondes en même temps. C'est du moins ce qu'elle souhaitait. Elle n'était limitée que par sa compréhension et sa volonté.

— Parlez-vous le japonais? questionna Evan.

— Malheureusement non, répliqua Samuelle en déposant son bouquin sur ses genoux.

— Lorsque les gens verront que vous êtes une pèlerine *Henro*, ils vous accueilleront, car vous représenterez *Kōbō-Daishi*. Ils sont profondément conscients du défi que pose ce pèlerinage. Les dons qu'ils vous feront, les *o-settai*, vous aideront tout au long de votre séjour, car ils sont dédiés aux dieux. Si vous portez le costume du pèlerin, ils vous salueront et vous indiqueront la voie.

— J'imagine qu'il y aura des moments très spirituels, répliqua Sam. Et c'est ce que je recherche.

— Ce n'est pas seulement une expérience spirituelle profonde, mais aussi, l'occasion exceptionnelle de cultiver une nouvelle perspective de la société, de la culture et de soi-même.

— Êtes-vous bouddhiste?

— Non, j'ai reçu une éducation chrétienne. Vous voulez être une vraie pèlerine?

— Bien sûr. J'ai essayé d'apprendre les sutras pour les réciter aux temples, mais j'ai de la difficulté à les retenir.

— Pensez à la transformation que vous allez vivre avec les autres pèlerins. C'est un défi de taille que de se débarrasser de sa carapace et devenir un pèlerin de *Shikoku*. Ça guérit l'âme. Je crois vraiment qu'il faut se donner la chance de découvrir les autres façons de voir l'humanité. Les chrétiens croient que le monde a été créé par Dieu et qu'il faut ultimement avoir atteint un but à la fin de notre existence. Si vous êtes athée, vous croyez au progrès, ce qui à mon avis, est la même chose. C'est pourquoi les pèlerinages comme Compostelle et Lourdes imposent une marche vers un but précis. À *Shikoku*, on ne marche pas vers un but, on marche le long d'un cercle autour de

l'île qui revient à nos origines comme une réincarnation. Les réincarnations que nous vivons sont touchées par notre ignorance et nos actes. C'est pourquoi la souffrance vient du désir qui nous pousse à commettre ces actes. Si on élimine le désir, on arrête de souffrir et on peut atteindre le *Nirvāna*. Je simplifie trop, mais croyez-moi, vous ne regretterez pas votre séjour ici. Le regret est impossible, ici. Vous deviendrez l'incarnation de *Kūkai*, qui vous accompagnera tout au long de votre marche. Vous ne serez jamais seule.

— La solitude est un cadeau que l'on se fait à soi-même. Parfois, il faut faire seul ce que l'on ne peut accomplir avec les autres.

— Je suis d'accord, sauf que la solitude peut aussi être tragique. Surtout quand on rompt en raison du mal de vivre. Je lisais justement dans mon bouquin que des Japonais âgés se sentent tellement isolés que pour éviter d'être seuls, ils voyagent continuellement dans le train de *Tokyo*.

— C'est triste.

— Il y a des sans-abris qui font le pèlerinage de *Shikoku* perpétuellement.

— Que leur arrive-t-il?

— Ils meurent le long du circuit, dans les bosquets qui séparent les temples.

— Donc, ce n'est pas l'utopie spirituelle que vous décrivez.

— C'est le cycle de la vie, expliqua Evan en posant délicatement sa main douce et ferme sur le bras de Samuelle. Seuls ceux qui osent prendre un risque pour se transformer seront en mesure d'apprendre leurs limites personnelles.

Samuelle commençait à ressentir de la fatigue. Evan était intéressant, mais elle était physiquement et émotionnellement drainée. Elle regrettait de ne pas avoir passé la nuit dans un hôtel de *Kansai*. Pendant qu'Evan, maintenant allongé sur une banquette, dormait du sommeil du juste, elle se sentait anxieuse, tenant encore son guide ouvert à la page où il était question des sites d'hébergement. Il lui semblait difficile de laisser tout aller sans rien pouvoir contrôler. La noirceur arrivée, elle se fixa dans la fenêtre. Ses cernes et son maquillage défraîchi trahissaient son angoisse. Elle détestait l'anxiété causée par le dépaysement et l'incertitude. Pourtant, c'est ce qu'elle recherchait le plus: le risque calculé de se perdre pour mieux se retrouver. *Lost in translation*.

Finalement, la gare s'annonça comme le point d'interrogation au bout d'une question dépourvue de signification. En sortant du train, Evan accompagna discrètement Samuelle jusqu'à l'Auberge des Pèlerins. Pour sa part, il dormirait dans la tente qu'il avait roulée sur son sac à dos. Parfois, les gens que l'on rencontre sur la route sont des messagers. Pour bénéficier de leur passage dans notre vie, il s'agit de se montrer généreux dans sa vulnérabilité, et de les accueillir. Une carapace s'enlève, pourvu que l'on accueille la vérité et qu'on l'accepte sans compromis.

Arrivée dans sa chambre, Samuelle se dévêtit et s'allongea sur son *tatami*. Sentant sa fatigue fondre, le sommeil la gagna. Au milieu de la nuit, elle se réveilla avec le bas du dos endolori. Après deux comprimés, elle sortit son journal et en l'ouvrant, prit le temps de sentir le papier immaculé qui attendait l'encre. Ce journal serait son confesseur et son initiateur. Se vider le cœur tous les jours en écrivant ses ruminations spontanées; changer les maux pour des mots constituait au moins le début de son sevrage, loin de B. Maëlle l'accusait souvent de bien parler, mais de ne pas écouter. En transcrivant ses pensées comme on forge progressivement quelque chose de sublime, elle voulait comprendre une fois pour toutes son discours intérieur. Son journal serait donc initiatique et porterait sur son réapprentissage de la vie avec tout l'émoi et les épiphanies qui se construisent sur l'existence. Elle se trouvait égoïste, mais la charité bien ordonnée commence par soi-même. Du moins, c'est ce qu'on dit. Elle griffonna le titre de son journal sur la première page.

Journal d'une femme en quête d'elle-même

Elle le ratura et avec une calligraphie irréprochable, elle écrivit:

Comment on mesure une vie

Shikoku, Japon

Jour 1

La formalité n'a jamais été mon fort. Ce journal, je l'écris pour moi, pour la femme qui m'habite et que je cherche à amadouer pour me débarrasser de cette anxiété mélancolique. Aujourd'hui, j'ai plongé tête première dans mon pèlerinage, mon baptême japonais à *Shikoku*. Je regardais les autres pèlerins se préparer, ces *Henros* qui comme moi, viennent chercher quelque chose. Je me demandais quels chagrins, quelles maladies, quels deuils, quelles intentions ou quels renoncements les poussaient à croiser le Bouddhisme, le Shintoïsme et le *Shūgendō* pour devenir ascètes. Plus que moi, ils avaient déjà l'allure du *Henro*. *Henro*, un mot puissant qui à l'aéroport, m'avait valu la sobre reconnaissance du douanier et qui maintenant, infus de mémoires légendaires pour le saint *Kūkai*, devient son incarnation. J'ai acheté le costume blanc du *Henro* avec le chapeau de paille en cône, le bâton de marche avec la clochette et le carnet dans lequel on récolte les sceaux rouges et les calligraphies des moines portant le nom du sanctuaire et sa divinité. Mais je me demande ce que je fais ici. L'importance de mon geste me gèle sur place. Je n'ai pas ce sens de l'esthétique japonaise imbue d'une notion de l'éphémère pour m'aider dans ma transformation ou cette prise de distance qu'ils appellent la mort au monde. Au temple, le dénuement et la simplicité de tout ce qui se passe autour de moi m'avertissent que cette mue que je recherche ressemblerait davantage à une mort. Vêtue tout de blanc, c'est déjà la mort du pèlerin. Je me sens greffée aux autres qui m'entourent telle une intruse. Je me suis trompée. Je croyais m'intégrer inconsciemment et réaliser ce pèlerinage comme par instinct. Je pensais au pouvoir métaphorique de *Shikoku* et non au deuil qui m'attend dans la mort de mon passé. Ici, à *Ryōzen-ji*, le premier temple, je me cache à l'ombre de la pagode où j'observe les autres faire leurs ablutions. Je fixe les petites flammes qui à chaque autel marquent les divinités et j'ai peur qu'on me chasse en raison de mon imposture. Je crains qu'on me découvre, qu'on me somme de partir et que je me retrouve abandonnée près des rochers couverts de mousse. Je regarde un couple qui vient d'arriver au temple et qui lave le pied de leur bâton avant de se nettoyer les mains et la bouche pour ensuite se diriger aux différents pavillons. Les deux allument de l'encens devant chaque autel et frappent un petit gong. Ensuite, ils déposent une offrande et récitent des prières. Je me demande quel perfectionnement ils recherchent. Pourtant, ils me semblent déjà parfaits. Au moins, ils connaissent le rituel. Je vois d'autres *Henros* déposer les fines bandes de papier, des *o-fudas*, pour marquer leur passage et signifier leurs vœux. Je suis frappée par l'économie de paroles et cette belle complicité qui nouent les gestes minimes avec une si grande délicatesse.

Je me sens malade, complètement dépaylée. Je suis à la recherche d'une femme que je connaissais avant qu'elle rencontre B. Elle a un bon cœur et aime ses enfants. Maintenant, suite à des années d'abus, elle est totalement meurtrie. (Merde! Je ne pensais pas prendre cette tangente). Je suis un graffiti qui irrite les autres. Jamais je ne pourrai devenir *Henro*. Je n'ai pas cette puissance, ni même la patience. Tout semble surréel. Je devrais quitter ce temple dont la froideur me rend sobre. Tout est vague; je n'ai plus d'inspiration, seulement mes craintes. Je viens d'en dire beaucoup. J'avais peur d'avoir peur. Je l'avoue ou plutôt, je cherche à définir cette crainte sans trop compliquer le moment présent. Je pense à Charlie et à la façon dont elle est parvenue à se motiver lorsqu'elle a fait le Chemin de Compostelle en Europe. C'était linéaire, un progrès mesurable. Pour les Japonais, la marche ne représente pas l'avenir, mais un cycle qui doit recommencer à l'infini, telle une méditation sans fin. Au fond, c'est comme ça la vie. Les bonheurs sont de courte durée, alors que la tristesse ne finit jamais.

Je recommence. Je suis Samuelle, je suis belle et je suis fine. J'aime aider et protéger ceux que j'aime. Je suis intelligente et créative. Je veux apprendre à rire d'une façon spontanée et non par politesse. Il y a tellement longtemps que j'ai ri comme un enfant pour enlever tout le fardeau de ma vie que je transporte sur mes épaules. Je veux reprendre le contrôle de ma vie et ne plus vivre par accident en laissant les autres tout contrôler.

Je suis Samuelle et je suis belle.

Jour 2

Ce n'est pas le pèlerin qui fait le chemin, c'est le chemin qui fait le pèlerin. Mon passeport est mon roman personnel figé dans le temps, à l'image de la cloche du temple qui se lamente présentement. Chaque sceau rouge et les calligraphies des moines dans les différents temples visités tournent la page vers l'incertitude. Tout est éphémère. On le voit dans l'esthétique japonaise, dans le rapprochement métaphorique entre le pèlerinage et la vie même. Je regarde les vrais pèlerins qui font leurs ablutions et qui chantent leurs prières dans la plus grande

simplicité. Je les envie. Je ne parviens pas à me recueillir parce que c'est trop compliqué. Ça ne marche pas, pour moi. Je suis trop renfermée dans ma tête pour méditer. J'ai peur des flashbacks. J'ai peur de tout. Pourtant, ce que je vis est extraordinaire. C'est vrai pour les *o-settai*. Nos bienfaiteurs apparaissent comme des anges aux moments opportuns et le moindre geste de charité à mon égard m'incite à m'intégrer inconsciemment dans mon pèlerinage. Cette conscience de l'autre qui me rend hommage pour ce que je représente me lègue une histoire plus riche que la mienne. Mes chagrins et mon sentiment de culpabilité diminuent.

Je pensais à ce qu'Evan avait dit, l'autre soir, dans l'autobus, au sujet de son frère qui s'était soumis à la purification par le feu. J'avais tellement envie de lui raconter l'envers de la médaille, de lui parler de mon initiation par le feu, celui auquel j'ai recouru pour me soulager de mon mal de vivre. En me brûlant volontairement, je le faisais pour remplir le vide en moi, pour me calmer. Une fois repue, il ne restait que la cicatrice. J'avais l'art de me brûler aux endroits que nul ne pourrait voir. Bien que Charlotte a vu ces brûlures, elle n'en a pas fait mention. J'étais émue par sa discrétion, même si les présences muettes et fidèles sont à notre détriment. Aujourd'hui, j'ai honte de m'être ainsi brûlée. J'aurais pu faire autre chose ou en parler avec Charlie, mais j'étais incapable d'abandonner mon rituel secret. Mes cicatrices ne résultaient pas d'accidents. Je pouvais les contrôler, choisir leur emplacement et l'intensité de la douleur. Je visitais des sites Internet pour me renseigner sur les façons dont les autres s'y prenaient pour se soulager à l'aide du feu. C'était ma communauté clandestine pour m'ancrer dans la certitude que cette douleur n'était pas un accident, que c'était moi qui la contrôlais et qui décidais d'y mettre un terme. Ce contrôle que j'avais lui attribuait une certaine beauté. Je la trouvais attrayante, même enivrante. C'est ce qu'on appelle une dépendance.

Ce soir, je ne sais pas où je vais dormir et j'ai peur. C'est ce que je voulais. Me pousser à ma limite pour me forcer à voir clairement la vérité du changement que je convoite. La peur, comme la douleur, peut devenir un instrument de créativité. Si parfois j'ai peur de perdre tout autant que j'ai peur de l'inconnu, ce soir, j'ai peur de résister à la paix et à la tranquillité qui m'entourent.

Jour 3

En consultant mon guide et la carte de l'île, je me suis rendu compte que les premiers temples étaient facilement accessibles. C'était presque du travail en série. Aussi, je me sentais un peu coupable. Je voulais éprouver de la misère dans l'expiation de mes fautes. Aujourd'hui, une dame a marché avec moi; une Japonaise d'environ mon âge qui marchait d'un pas sûr. Nous n'avons pas échangé un seul mot. Le silence qui régnait entre nous était plus qu'éloquent. Je sentais qu'elle ralentissait le pas quand elle voyait que j'avais de la difficulté dans les pentes. Je lui faisais signe d'avancer, mais elle persistait à m'attendre. Je ne voulais pas faire partie de son expiation. Au fond, on ne choisit pas toujours notre rôle au sein d'une relation. Être l'enfer des autres, c'est plutôt moche; toutefois, on s'y résigne parce qu'on pense qu'on est le *karma* d'autrui. À vrai dire, au bout de quelques heures, j'en avais assez de sa présence. Du fait qu'elle m'attendait comme une ombre qui se colle au marcheur solitaire ou une mauvaise conscience qui alourdit nos pas, elle devenait pour moi un fardeau. Parfois, elle était si près de moi que je pouvais sentir son parfum qui commençait à me donner la nausée. Je l'entendais respirer quand elle montait les côtes et cela perturbait le rythme de ma respiration qui inconsciemment, tentait de l'imiter. Je me sentais obligée de l'endurer et pourtant, elle ne faisait rien pour me nuire. Elle était juste là, comme moi, dans l'espace et dans le temps. Arrivée au temple, elle me sourit et d'un geste d'une délicatesse incroyable, me tendit une mandarine tout en s'inclinant devant moi, sans jamais me regarder dans les yeux. Comme je n'avais rien à lui donner, je me suis sentie mal à l'aise. J'ai vite compris qu'elle n'attendait rien de moi. Je l'ai regardé partir pour faire signer son carnet et c'est à ce moment que je la vis pour la première fois. Cette femme n'avait pas mon âge; au contraire, elle était assez vieille pour être ma mère. Et pourtant, lorsque je l'ai vue la première fois, j'étais persuadée qu'elle avait le même âge que moi. Je me voyais en elle, et j'avais renégocié son identité pour contrôler son image. En la voyant au temple, les deux mains jointes devant l'autel, elle était si sereine que je l'enviais. Du coup, cette femme contre qui j'avais mené un combat d'égo toute la journée, que j'avais détestée par moments et maudit dans les endroits plus difficiles parce qu'elle était plus habile que moi et qu'elle m'attendait toujours, avait changé à mes yeux. Lorsqu'elle s'est mise à faire le tour des autels, j'ai remarqué pour la première fois qu'elle avait un pied bot et qu'elle se déplaçait avec peine. Pourtant, je ne l'avais pas remarqué lorsque je marchais à ses côtés. C'est

moi qui la retardais dans les grandes côtes, alors que c'est toujours elle qui m'attendait. C'est à ce moment que j'ai découvert la glorieuse sagesse de cette femme qui avait pu, malgré ma présence, méditer en se détachant de sa souffrance physique. C'était moi la plus entravée, tant par l'attachement que je portais aux blessures de mon égo que par le fait que je la détestais d'être là. Ce que j'ai vécu avec cette femme remplie d'une sagesse tranquille m'aide à voir clairement: il faut lâcher prise sur la souffrance si l'on veut voir le vrai changement s'effectuer à l'intérieur de nous. La femme disparut parmi les cierges allumés qu'on trouvait devant tous les autels du temple, comme si elle s'était fusionnée aux rideaux d'encens qui nous entouraient. Aujourd'hui, j'ai marché avec une femme qui m'a ouvert les yeux du cœur et j'en suis reconnaissante. Pour moi, bien que j'ignore son nom, elle sera à jamais ma mère spirituelle.

Jour 4

Ce matin, une fine pluie tombe sur moi et mon costume de *Henro* n'est plus blanc. L'effort physique est si exigeant, que je me demande si j'ai bien fait d'entreprendre ce pèlerinage à pied. Il y a une différence entre être noble dans ses choix et ignorante de ses possibilités. Les lignes sont brouillées. Les us et coutumes des habitants de *Shikoku* me consolent, même si je ne les comprends pas. Quand je suis dans ma vraie solitude, dans les sentiers boisés ou sur le bord d'une route déserte, je mets tout en doute. On dirait que je marche à l'intérieur d'une boîte qui se referme de plus en plus sur moi. J'ai peur d'avoir peur. C'est imbriqué en moi. Ce soir, je veux dormir pour disparaître. Je n'ai pas les moyens de m'évader. Je sens la douleur monter dans mes jambes et mes hanches. Je ne suis pas celle que je pensais. Je n'ai aucune idée de la personne que je veux devenir. Quel leurre je me suis monté en venant ici. Ma fille avait raison. Je suis découragée et je n'ai aucune envie d'écrire. Je regrette d'avoir commencé un pèlerinage qui me dépasse et qui me montre mes faiblesses. La bile remonte dans ma bouche et je veux vomir. Je me sens malade à tous points de vue. C'est ce que je mérite. Je voulais grandir ici, mais ce que je découvre en moi ne fait que confirmer ma lâcheté. Je ne vauds rien.

Jour 5

Aujourd'hui, une vieille dame est sortie de sa maisonnette pour venir à ma rencontre. Tel un ange ou une messagère, elle m'a donné des oranges comme *o-settai*. On s'est regardé longtemps dans les yeux. Ce fut là les seules paroles qu'on pouvait échanger. Dans le langage secret des femmes, on s'est tout dit. Ses yeux en avaient vu des choses. Je pouvais voir les cataractes qui commençaient à embaumer son regard. Devant moi, elle était minuscule. J'aurais aimé voir le tableau. Elle toute menue et moi, la *Henro* blonde qui ressemblait au bonhomme vantant les mérites des pneus Michelin. Ce sont les meilleures oranges que j'ai mangées de ma vie. Je trouve cela étrange d'accepter un acte de générosité de la part d'un autre. J'ai l'impression que c'est toujours moi qui donnais à qui voulait bien prendre ce que j'avais à offrir parce que je craignais d'être abandonnée. Cette générosité dont je faisais preuve était pour moi une façon de contrôler ce qui m'arrivait à l'intérieur de mes relations. J'éprouvais ce même sentiment qu'était le mien lorsqu'enfant, ma petite sœur satisfaisait mieux que moi les besoins sexuels de mon père. J'avais peur que ce dernier dise à ma mère de me mettre à la porte et de me remplacer par une autre petite fille. J'ai longtemps confondu douleur et amour, tristesse et stabilité. J'y vais par instinct, mais les réflexes sont à fleur de peau. La générosité de cette dame me désarme et je ne sais comment lui témoigner ma gratitude. Je ne faisais que la regarder tout en essayant de ne pas éclater en sanglots. Elle le savait, et m'a réconfortée comme ma mère l'aurait fait.

Je trouve la bonté plus déstabilisante que la cruauté. Pourtant, je sais aimer et être aimée. Mes enfants et Charlotte le prouvent parfaitement. Mais l'amour d'un homme semble pour moi impossible. Je ne sais pas comment aimer un homme normalement, sans trop donner, sans me rendre vulnérable, sans souffrir. Je n'ai rien à offrir à un homme. Je crois que seule une femme serait susceptible de me comprendre; malgré cela, le besoin qu'un homme me serre très fort dans ses bras pour remettre ensemble tous les morceaux de mon être demeure très fort. Je m'ennuie de B, ou du moins, de notre vie de couple à l'époque où nous étions heureux. Mon deuil n'est pas fini et à l'intérieur de ce piège que je me suis tendu, je me sens coupable. En quittant la vieille dame, je me suis retournée au bout du chemin pour la regarder une dernière fois. Elle était là, aussi droite qu'un point

d'exclamation. J'ai donc pris la résolution de ne plus retourner dans le passé pour revivre les bons moments avec B; si je me montrais plus attentive à l'univers qui m'entoure, je sortirais de cette fausse zone de confort pour découvrir un nouveau bonheur qui me ferait grandir. Je n'aurais plus besoin de me cacher derrière cette générosité qui était devenue un mécanisme de défense pour cacher ma tristesse de ne pas être aimée comme j'aurais voulu l'être. Les limites personnelles de l'autre ne seraient plus les miennes. Il est temps de laisser aller le passé pour mieux grandir.

J'ai porté une des oranges à mes lèvres et l'ai humée comme un bouquet de fleurs. Cette offrande a calmé ma tristesse. J'ai compris le rôle du *o-settai*. La dame a fait ce don pour rendre hommage à *Kōbō-Daishi* et cette bonté a jailli sur moi. Il y a du bon dans la vie et il faut faire confiance aux gens, simplifier nos gestes et vivre le moment présent. Je me libère de mon passé avec B. Il n'a plus d'emprise sur moi et je respire profondément ma gratitude.

Jour 6

Un pèlerinage est un effort soutenu. N'ayant pas encore reçu l'illumination que j'espérais, j'attends ma transformation. Ainsi, il ne faut pas croire tout ce qu'on lit au sujet de la méditation participative ou les voyages initiatiques. Je me contente des épiphanies, même les plus petites. Je réalise que maintenir l'équilibre n'est pas un automatisme, surtout quand on cultive les idées catastrophiques. Je suis lasse d'endosser le fardeau de ces chimères. Je voulais que tout me tombe du ciel ou tout cuit dans la bouche. Je pensais vraiment que les autres me devaient quelque chose parce que je ne leur refusais rien. On dit que l'état de grâce est possible lorsqu'on atteint le plus haut niveau de servitude. C'est le symbole de la croix où le spirituel rencontre l'humain. Je ne suis pas arrivée à cette intersection, ce point dans l'espace qu'on espère en son existence pour valider toute notre misère. Je n'ai pas encore développé cette distance du monde que les pèlerins japonais appellent la mort au monde. C'est l'éphémère qui me soulève comme des mirages, ces illusions temporelles.

En arrivant au temple, j'ai regardé une nonne pratiquer l'*ikebana*. Elle a placé la plus belle fleur derrière une feuille de façon à la dissimuler complètement. Et j'ai compris. La beauté de la fleur était amplifiée par sa puissance discrète. Elle était devenue plus visible dans son invisibilité. Les gestes lents et délibérés de la nonne m'expliquaient qu'il s'agissait d'un cheminement, une voie par les fleurs; en pleine conscience de la nature et en vivant le moment présent, on fait un acte de foi dans son mystère. Comme St-Exupéry, l'essentiel est invisible à l'œil. La composition des fleurs et des éléments qu'elle avait choisis représentaient le ciel, l'humanité et la Terre. J'avais l'impression de voir toute une communauté d'existence dans son arrangement floral. La nonne était en harmonie avec son œuvre. J'y voyais le dépassement qu'Evan m'avait expliqué lorsqu'il me parlait de l'expérience que son frère avait vécue avec le feu. En voyant cette mystique réaliser son cheminement avec les fleurs, j'ai saisi que la voie était plus importante que le but et qu'il fallait laisser de côté toutes les prétentions de notre égo.

Je n'ai jamais été aussi attentive et pourtant, c'est mon intuition qui me démontrait que la force intérieure de chacun des gestes de cette femme était semblable aux choix que l'on ne regrette pas. Je voulais tellement vivre cette force créatrice pour goûter à cette harmonie que ma gorge serrait. Mon corps tremblait et je ne voulais pas que les autres me voient ainsi. La douleur que je ressentais m'indiquait qu'il était temps de lâcher prise pour que ce mal de vivre me laisse. Il n'y a aucun mérite à cacher sa douleur. Il faut la transformer par l'acceptation radicale. Chaque geste que je fais en pleine conscience me libère. Chacun révèle ce que je porte en moi comme la fleur cachée par la feuille qui elle aussi possède une grande force, car elle a capté l'énergie du soleil. Il faut voir la fleur, regarder ce qu'il y a de beau. En faisant ceci, je connaîtrai la joie profonde. Ce sera ma nouvelle certitude.

Je me demande souvent comment on mesure une vie. Par la voie des fleurs, on atteint la sagesse en voyant l'insignifiance de l'égo et la grandeur de la vie. Cette nonne m'a enseigné qu'il n'y a aucun mérite à cacher sa douleur. Il faut la transformer en quelque chose de beau en acceptant que la vie nous présente parfois de l'adversité avec autant de magnitude. Il ne faut pas laisser l'égo décider. C'est là ce que j'ai retenu. La nonne a terminé son exercice de méditation active par la voie des fleurs et sereinement, elle a offert à *Bouddha* cette illumination. Demain, elle reprendra son bouquet et aura le courage de le défaire sans regret. Aujourd'hui, grâce à cette femme, j'ai vécu une petite sagesse tranquille. Je suis comme la fleur cachée et j'en suis comblée.

Jour 7

Mauvaise journée, aujourd'hui. Le fameux temple sur la grande escalade m'a broyée. Des pèlerins faisaient un bout de route avec moi, mais ils m'ont abandonnée. Ce pèlerinage est pire qu'accoucher. Au moins, quand on accouche, on souffre pour un temps d'une durée limitée et ça finit en beauté avec la naissance de notre enfant. Pour ce qui est du pèlerinage, je n'en suis pas aussi certaine. C'est comme un mal de dents lancinant qui ne vous quitte jamais. Je fais un pas devant l'autre, je les compte pour m'encourager, j'essaie d'oublier que je marche et que la douleur m'envahit. Je prie et j'oublie comment prier. Pour une raison que je ne peux m'expliquer, je me suis assise par terre et je me suis maquillée comme si ce masque allait m'aider. Je vois les gens me dépasser dans les sentiers et je me rapetisse parce que je ne veux plus être ici. La douleur physique a le don de nous rendre humbles. C'est un langage commun qu'on choisit de communiquer ou de garder secret. J'admire ceux qui sont discrets, comme ces pèlerins qui marchent en silence et qui doivent souffrir tout autant que moi. Décidément, ils sont plus forts que moi. Ils sont nobles, même dans la souffrance. Pourquoi faisons-nous parfois le choix de montrer délibérément notre supplice pour que ça compte aux yeux des autres ou pour soi-même? Pourquoi faut-il valider ce qui nous fait mal? Il n'y a aucun mérite à être un exhibitionniste émotif et pourtant, on dirait que ça nous apaise parce qu'on attire le regard des autres pour qu'ils sachent qu'on est là et qu'on attend que quelqu'un nous délivre de nous-mêmes avant que l'on choisisse de se faire mal pour se soulager.

Les hommes choisissent des épouses fortes pour avoir des enfants forts, et pourtant, ils laissent leurs épouses pour secourir les femmes qui jouent les victimes. Ces femmes qui leur font tout faire pour elles, juste pour voir qui va craquer en premier: l'épouse ou le mari. Une épouse, ça se tasse, et je l'ai été souvent. Tout est un jeu. Tout m'écœure. J'en ai assez.

Je commence à me décourager des pratiques religieuses de *Shikoku*, moi qui espérais la transcendance. Je n'ai plus la volonté de continuer. On nous dit qu'il faut être à l'écoute de soi-même pour se respecter. Je préfère l'apitoiement, c'est plus facile et ça justifie ma colère. C'est ce qui confirme ma maîtrise de moi-même. C'est une lutte perpétuelle avec tout ce qui m'arrive et tout ce qui est à l'extérieur de moi. J'aimerais jouer la victime comme ces femmes qui font passer ces hommes pour des cons afin que quelqu'un vienne me sauver. Quelqu'un qui serait fou de moi. Si Charlotte pouvait me lire, présentement, elle me dirait, avec son sourire qui en dit beaucoup: «Pauvre Samuelle, tu aimes ça te lamenter. Tu fais bien pitié.» Et en la regardant, je rirais tout en oubliant les démons qui m'habitent. L'ennemi n'est pas les autres; il est en moi et je le sais. Je me tire avec lui depuis longtemps. Comment laisser aller le faux moi et découvrir mon vrai moi? Je voudrais me déconstruire pour me connaître, mais je n'ai pas l'énergie pour le faire. C'est beau les théories. On en trouve tout un tas dans les revues et les livres, ceux qu'on achète impulsivement à la pharmacie pendant qu'on attend nos antidépresseurs. J'aimerais faire appel à une stratégie saine et rassurante pour ne pas rester captive dans ma tête. Charlotte m'a déjà dit que j'étais trop absorbée par moi-même. Elle a raison. Comme l'ikebaniste, j'ai besoin de voir la fleur en moi et de m'oublier. La nonne respirait tellement de confiance dans le geste qu'elle posait qu'elle s'est oubliée. Elle a incarné son art et cet oubli de soi était si puissant qu'il m'a rejointe. L'apitoiement est un parasite qui me ronge si je le laisse aller. Si je donne la permission à la douleur de m'affliger, j'incarne cette douleur. En voyant la fleur en moi, je chemine vers l'oubli de soi. En écrivant ces mots dans mon journal, je vois cette fleur minuscule en moi et je veux la voir grandir. J'y mets tout mon espoir parce que je veux guérir. L'espoir est une belle énergie que je veux me donner pour me transformer. Si je cesse de lutter avec moi-même, j'aurai l'énergie pour trouver la volonté et avoir un égo sain.

Je suis une bonne personne. En écrivant ceci, je vois qu'un acte de tendresse et de générosité envers moi ne signifie pas que mon monde se limite à mon ambition, mais à une volonté plus grande que la mienne. Donc je recommence. Autant je trouvais aujourd'hui que le spirituel était désincarné, sauf pour la vieille dame qui m'a donné les oranges et la nonne, autant je vois maintenant la spiritualité s'éveiller en moi comme la fleur que je porte. Aujourd'hui, j'ai pensé souvent aux deux femmes. C'est le destin qui les a mises sur ma trajectoire; elles sont les porteuses de ma délivrance, des apparitions fortuites et impromptues qui m'ont dit: «Laisse-toi respirer». Je me sens mieux, à présent. Je viens de relire les quelques paragraphes du début de cette lamentation et j'en rie. Comme le disait si bien ma mère, j'ai le tour de m'enterrer dans mes croyances. Mission accomplie et je tourne la page. Encore mieux, je change de livre.

Jour 8

L'absence de paroles pendant que je marche me force à revisiter mes fantômes. Ça me pèse sur les épaules. J'ai des hauts et des bas et l'isolement aiguise mes sens. J'ai peur des flashbacks qui me guettent. Mais je dois les accueillir pour les déconstruire. Je me souviens d'un dimanche matin, alors que j'avais trois ans. Pendant que ma mère faisait la vaisselle à la suite du petit déjeuner, j'étais assise dans le salon sur les genoux de mon père et l'écoutait me lire les bandes dessinées publiées dans le journal du dimanche. Je me souviens de la senteur propre de mon pyjama orné de bonshommes soleil, de la senteur du sperme frais de mon père et du «clic clic» que j'avais hâte de voir finir. Je me demandais toujours pourquoi ma mère ne venait pas dans le salon. Pourtant, elle était juste dans la pièce voisine. J'avais l'impression qu'elle attendait que tout soit fini. Ensuite, elle entra dans le salon et mon père lui passait une section du journal comme si de rien n'était. Elle lisait le carnet mondain qui se trouvait dans la section féminine. Le silence des enfants mal-aimés, le mutisme des femmes qui aiment trop. Je la regardais lire paisiblement, comme si rien ne s'était produit. Si elle avait confronté mon père pour le sommer de mettre un terme à ses agissements, je suis persuadée qu'il nous aurait mis à la porte. Je crois que c'est ce qu'elle craignait. Elle achetait du temps.

Quand mon père perdit tout intérêt pour ma sœur et moi, je pensais qu'il y aurait eu une réconciliation automatique, mais ce ne fut pas le cas. Il fallait pardonner et guérir avant de se réconcilier. J'aurais tant voulu me venger de mes parents. Nous vivions dans un équilibre précaire et je voulais protéger ma sœur. Il ne fallait pas exagérer les émotions et donc, cette absence de conflit ne représentait pas la paix. C'est pourquoi ma sœur et moi avons choisi d'oublier au lieu de pardonner. C'est comme ça quand on frappe un mur et que notre seul but est de survivre. J'avais promis à ma sœur que si je mourais avant elle, je dirais au Bon Dieu ce que notre père nous avait fait. Je voulais la guérir plus que moi-même. Me croyant finie, je voulais me sacrifier pour elle. Je n'avais de l'espoir que pour elle. Je m'étais imposé une sentence et pourtant, je n'avais commis aucune faute. Quand je regardais ma mère, je lui souhaitais d'être délivrée. Voilà qui aurait allégé ma responsabilité. Sachant ce que mon père nous faisait, ainsi que les nombreuses autres personnes impliquées, elle avait certes dû souffrir. Mais bien qu'elle n'avait jamais participé directement aux agressions, son silence signifiait son assentiment. Je me demandais à quoi elle pensait quand elle nous voyait partir avec eux. Quelle était son attitude envers ses enfants et son mari? Et envers elle-même? J'ai toujours été étonnée qu'elle ne se soit pas enlevé la vie. Elle a dû se sentir tellement vulnérable. Je la voyais souvent prier. Elle sortait son chapelet de sa poche et commençait à bourdonner des prières. Ça la calmait. Elle ne disait jamais un mot. J'aurais tant voulu me réconcilier avec elle. Mais cela aurait demandé un encouragement de sa part, lequel n'est jamais venu. Dans ma tête d'enfant, je l'ai pardonnée, chose que je n'ai pu faire avec mon père, trop paralysée que j'étais chaque fois que je pensais à lui. L'oubli n'est pas le pardon. Je pensais que je lui ferais honte si je commençais à le traiter comme un père adoré et pourtant, il absorbait tout par osmose. Ainsi, je me suis mise à trouver des raisons pour excuser son comportement, dans le simple but d'alléger la culpabilité que ma sœur et moi éprouvions dans nos cœurs d'enfants. Est-ce que c'est cela que veut dire chacun doit porter sa croix? Je pense que c'est en allégeant la faute de mon père et plus tard, celle de B que j'ai perdu ma liberté spirituelle. N'importe quoi pour garder la paix.

Contrairement à moi, ma sœur n'a pas réussi à survivre. Elle a été malheureuse toute sa vie et ses habitudes autodestructrices l'ont emportée. Craignant qu'elle s'enlève la vie, je lui parlais souvent. Avec ses beaux yeux tristes, elle me disait qu'elle refusait de discuter au sujet du suicide car ce faisant, ce ne serait plus un accident. Elle est donc morte à petit feu, me léguant les brûlures et les coupures en guise de soulagement. Je revois la façon dont elle s'automutilait et ne peux pas croire qu'un être humain veuille tant souffrir. Elle était empoisonnée par la vie. J'aurais tant voulu qu'elle fasse la paix avec elle-même et pousse notre père à évoluer pour permettre une réconciliation. De mon côté, je me voyais comme la gardienne de la paix, comme ma mère. Je me suis rendu compte que garder le silence ne signifie pas garder la paix. C'est se trahir soi-même.

Je me sens mieux en écrivant au sujet de ma sœur et de mes parents. Il vaut mieux écrire sur du papier que sur sa peau avec un exacto. Les cicatrices ne mentent jamais, alors que sur du papier, il est facile de se mentir à soi-même.

Le soleil va bientôt se coucher et je vois à peine les pages de mon journal. Autour du temple, des gens dor-

ment dans des tentes qui ressemblent à des lucioles. Ça sent bon. Je sens ma sœur assise à mes côtés. Elle est belle et me sourit. Malgré mes cicatrices, je me sens bien dans ma peau car maintenant, j'ai le pouvoir de les rendre muettes. Elles n'ont plus la même signification pour moi. Je n'ai plus besoin de témoins du passé. J'imagine ma lumière interne jaillir à travers les cicatrices, comme un vitrail complexe filtrant la clarté. J'ai le présent et c'est bon.

Jour 9

Aujourd'hui, j'ai rencontré une Américaine et malheureusement, elle voulait pratiquer son français. Elle n'a pas fermé la bouche de toute la journée. Molière a dû se retourner dans sa tombe je ne sais combien de fois. Je m'étais promis de ne plus juger les gens, et de ne me limiter qu'aux constats ou discernements. Je ne voulais pas considérer cette femme au même titre que je l'ai fait avec la vieille Japonaise. Quand on juge quelqu'un, c'est qu'on se regarde dans un miroir et j'en ai assez vu. Je me suis isolée dans ma bulle pour savourer le Japon rural avec ses maisons modestes, ses bonsaïs tourmentés et ses rizières disciplinées.

Malgré mes efforts pour faire la sourde oreille, Sharon m'épuisait. J'ignore si c'était la grande litanie des maux de la politique américaine ou son accent yankee qui fracturait ma langue maternelle, mais j'étouffais. J'ai réalisé que je marchais sur une île et que j'étais captive. Voilà le sortilège de *Shikoku*. On est forcé de revisiter parce qu'on tourne en rond. Et avec cette Sharon à la grande gueule, c'était encore plus évident. Je ne pouvais pas l'éviter, car elle marchait plus vite que moi et m'attendait quand je ralentissais juste pour l'embêter. Puis je me suis calmée en pensant qu'il s'agissait peut-être d'une autre livreuse, comme la vieille femme et la nonne. La route voulait me faire réaliser que parfois, le détachement n'est qu'une échelle du temps disproportionnée, et que l'illumination est possible dans le moindre geste quotidien. Il faut vivre le moment présent sans le fuir parce qu'on pensait mériter autre chose. Il faut prendre ce qui vient et le transformer. Telle est la volonté libre. Je l'ai compris quand je me suis assise quelques minutes pour prendre une gorgée d'eau. Du coup, je me suis dépêché de le griffonner dans mon journal. Comme Sharon *from Nebraska* élaborait pour la énième fois sa position sur le marasme de la politique américaine, je me suis transformée en cerf-volant pour aller respirer.

J'espère qu'elle connaîtra le bonheur et trouvera ce qu'elle cherche. J'ai aussi compris que je ne pouvais pas vivre en parallèle, juste pour respirer. Il faut se consacrer à chaque moment, chaque geste, et l'accepter radicalement. Ne pas refuser la générosité du moment. On ne peut pas changer les autres, mais on peut évoluer. Et ce qui évolue en nous-mêmes apportera le changement dans le comportement des autres. Il y a toutefois un bémol, celui-ci étant qu'il faut comprendre qu'un des obstacles au bonheur est de croire qu'on peut toujours être heureux. Quelqu'un a déjà dit que l'enfer c'est les autres. Je réalise que c'est vrai seulement si on leur donne la permission de continuer.

Jour 10

Mon but de marcher environ 20 km par jour est irréalisable. Je savais que je n'arriverais jamais à faire les quatre-vingt-huit temples. L'acceptation n'est pas une défaite, c'est une étape vers la certitude. C'est du moins ce que je me dis pour me consoler. Ici, il n'y a pas de place pour le perfectionnisme. Rien n'est parfait et au fond, ça me soulage parce que dans mes choix, les possibilités se multiplient. C'est peut-être ça la liberté. Une permission que l'on s'accorde. Elle ne vient pas des autres, car autrement, ce serait une servitude. Ma confiance bat de l'aile, mais j'ai une autre préoccupation: mes blessures aux pieds. Ma peau est vulnérable, et ça, c'est une autre certitude. Au même titre que les moines apposent les sceaux et leur calligraphie dans mon carnet, ma peau reçoit l'écriture de mon trajet. Mon sac à dos devient de plus en plus lourd. Je ne transporte plus de nourriture, seulement la fameuse boisson énergétique *Pocari Sweat* que je trouve dans les distributrices. Je perds du poids, bien que je ballotte encore. Mes genoux veulent craquer. Je me frictionne avec de l'onguent comme on frotte un vieux cheval qu'on ne veut pas achever. J'aimerais sortir de mon corps et en prendre un autre, même si je suis une experte pour taire les souffrances. Je l'ai fait souvent avec B et mon père. J'accepte cette douleur pour en prendre la responsabilité. Ce soir, je sais que je ne me rendrai pas au temple. Les bosquets seront mon lit de fortune et je n'aurai pas peur.

Jour 11

Ce matin, je prends mon temps. La nuit a été courte et je n'ai pas bien dormi. Le temps était tellement doux que je n'arrivais pas à me calmer. Couchée sur le côté, je tapotais la mousse verte humide avec mes doigts avides de sensation. Malgré que j'en avais envie, je n'aurais jamais osé me toucher. La masturbation est un placebo qui fait du bien, pourvu qu'elle ne remplace pas l'intimité dans un couple. Ce n'est pas mon cas, puisque le couple n'existe plus. Je refuse d'y penser tant ça me déchire. Je déteste relire ces passages dans mon journal parce que je revisite des plaies qui ne sont pas encore fermées et je me demande si c'est bon de revisiter le passé pour essayer de comprendre ce qui nous est arrivé.

Mes émotions guident ma plume. Je ne veux pas charrier cette tristesse qui me retient. L'idéal onirique existe. Je veux me sentir ancrée et libre. L'espoir, je l'ai percé ce matin en faisant un détour pour franchir un *torii*, cette arche en bois qui mène vers l'infini. Cette découverte m'a démasquée. Malgré la fatigue engendrée par la courte nuit et la faim qui me rongait, je me suis rendue au bout de la falaise d'où j'ai vu la mer du Japon. Elle était verte comme une émeraude, verte comme le canapé de mon lit de fortune. Pour la première fois lors de mon trajet, j'ai pu méditer. J'ai compris un peu plus mon travail de pèlerin. Je ne m'attendais pas à voir le *torii* au milieu de nulle part. D'habitude, on les retrouve à l'entrée d'un temple pour séparer le sanctuaire *shintoïste* du profane. Lorsqu'on le franchit, on entre dans un monde spirituel. Ensuite, il faut le retraverser pour revenir dans le monde réel. Ce *torii* rouge m'attendait comme s'il me défiait et me consolait en même temps. Je l'ai franchi et le sanctuaire que j'ai trouvé était en moi.

Je me suis assise sur la pente qui menait à la mer verte et je n'ai rien fait. Mes émotions s'évaporaient pour aller amerrir sur la mer du Japon. J'avais l'impression que la négativité qui m'acharne s'en allait loin de moi pour aller plonger dans la pénombre des eaux. Je ne sais pas combien de temps je suis demeurée assise en contemplation. Ça sentait tellement bon. Je pensais à tous les soleils levants que j'ai vus au Japon, où j'étais la première à voir la première lumière du jour. C'est à ce moment que j'ai repris l'idée de cette lumière en moi, aussi vacillante qu'elle pût devenir au gré de mes émotions. Encore une fois, je visualisais la lumière jaillir de mes cicatrices et je les ai vues pour la première fois. Ces fissures sanguines étaient des solutions permanentes à des problèmes temporaires.

Je me suis relevée tranquillement, comme si je m'apprêtais à dire adieu à un amant, et j'ai retracé mes pas pour franchir le *torii*. La vraie vie m'attendait de l'autre côté pour tester la sagesse tranquille que je venais de découvrir.

Jour 12

Le Temple à *Hotsumisaki-ji* est impressionnant. Par respect pour les autres pèlerins, je fais toujours mes ablutions et récite les prières du mieux que je peux. Le je spirituel. Je chancèle tant que je suis fatiguée. Le moine s'exécute à l'aide d'une calligraphie lumineuse dans mon passeport et je me rends au jardin pour me retrouver.

Voilà deux jours que je n'ai pas enlevé mes bottines. Elles sentent la pourriture. J'ai peur de voir mes pieds. Avec les pluies intermittentes, j'ai franchi des ruisseaux qui descendaient les vals. Les nuits sans gîte ne coulent pas en douceur. Au temple, les moines accueillent les pèlerins. J'ai vingt-quatre heures pour récupérer. Les bains thermaux le long de la route sont trop loin et je n'ai pas l'énergie pour m'y rendre. Ici, on me donne tout ce dont j'ai besoin. Je mange, je me lave, mes efforts sont convulsifs. Mes pieds sont méconnaissables, mais je parviens tout de même à les soigner. J'ai dû jeter mes bas. Il m'en reste encore deux paires que je devrai ménager.

Le sommeil ne m'envahit pas du tout. Je me mets à marcher ou à boiter dans mes pantoufles, interpellée par un sentier laconique. Bien que j'en ai marre de marcher, me voilà encore en train de traîner ma carcasse dans un sentier inconnu, en pantoufles rose bonbon. Le paysage me transforme. Tout à coup, je la vois. J'avais lu à son sujet et j'avais tant espéré la découvrir. Un augure trouvé en pantoufles: *Mikurodo*, une grotte discrète où le moine *Kūkai Kōbō-Daishi* a atteint l'illumination. La coïncidence est trop grande. J'entre dans la grotte en lui permettant de m'engloutir pour me guérir. Je lui présente mes vraies blessures, tout autant que mes blessures imaginaires. La prière de la sérénité me vient à l'idée et je la récite jusqu'à ce que ma respiration devienne presque imperceptible. Je viens de franchir le cap. Je me rapetisse en grandissant. C'est l'effet de la solitude, la trajectoire du *Nirvāna*. Le

moine *Kōbō-Daishi*, invisible à mes yeux, marche à mes côtés. Je ne l'avais pas encore reçu parce que je ne m'en sentais pas digne. J'avais trop peur. De quoi? Je ne m'en souviens plus.

La grotte est fraîche comme une gratitude profonde et je la possède complètement. Mon corps me secoue dans ses dernières protestations. De la grotte, l'horizon de la mer et du ciel se conjugue comme une oraison. C'est ma prière de sérénité. Je saisis de tout mon être ce que *Kūkai* me souffle discrètement à l'oreille. Ce n'est rien de complexe, pas d'alchimie obscure ni de pierre philosophale. C'est mon idéal poétique. L'artiste en moi vient me quérir en toute simplicité. Me laissant vagabonder vers les cimes et vers les profondeurs, je renaiss dans cette invraisemblance extravagante... avec mes pantoufles roses.

Des *Henros* arrivent à la grotte et ne bronchent pas. La Québécoise en pantoufles roses respire pour la première fois. Ma symphonie commence. Chaque jour, j'écirai sur une portée différente en chantant ma poésie personnelle. Je me réjouis de la femme lyrique que j'ai trouvée, la muse et non la petite fille mal aimée. Ma crainte s'est dissipée. Les vieilles chimères sont outrepassées et je me pardonne en toute humilité. Pour moi, c'est le signe que j'efface tout et que je recommence à vivre un jour à la fois.

Jour 13

J'ai réalisé aujourd'hui qu'il a fallu un instant crucial dans ma vie pour me juger moi-même. Voir clair, c'est l'acte de trancher, c'est la capacité de se respecter et de s'aimer. Je dois développer cette compétence. Ainsi, je pourrai accepter le regard de l'autre sans chercher à m'abaisser.

Marcher sur l'asphalte résonne dans mes genoux. Je sens chaque ampoule. La route me parle et je dois l'écouter. Chaque malheur a ses bons côtés lorsqu'on trouve un point fort aux signes de défaillance que l'existence nous indique. La sagesse se résume au respect de soi. Je ne peux pas changer le passé. Je porte en moi cette fillette mal aimée. Je deviens sa bonne mère, je l'étreins et je lui donne tout l'amour dont elle a besoin. En reprenant la dignité qu'on lui avait dérobée, elle m'asperge de sa sagesse d'enfant. Je retrouve mes rêves, ceux-là mêmes que j'avais étouffés parce que la vie m'étranglait. On dit que nos désirs surgissent dans nos rêves. Avant, mes rêves ne me faisaient voir que des scènes empreintes de honte et de culpabilité. Je croyais que je les inventais pour me tourmenter. L'inconscient est puissant. La colère se dissipe. Il n'en reste que des vapeurs bleu argenté.

Ce soir, au temple, je me suis attardée devant l'encens qui montait comme un ruban éphémère portant toute la souffrance et l'espoir de ceux qui avaient allumé les bâtons. Il fut un temps où j'aurais ri de cette superstition qu'est celle de croire que des gestes si simples puissent être si puissants, qu'on s'y accroche pour raviver l'espoir en nous. On fait ce qu'il faut pour survivre parce qu'on ne peut tout comprendre ou accepter. On se construit un monde spirituel pour plusieurs raisons. Pourtant, quand je regarde discrètement les autres pèlerins circuler parmi les cierges dans le temple assombri, je m'incline devant la puissance de cette foi qui est la vérité du changement. Quand on veut, on peut. Le monde spirituel existe. Il est en moi et dans les autres et c'est pour cela que je leur dois tout mon respect. Quel sentiment de puissance. C'est presque enivrant. Je me sens si bien dans ma peau. Je suis reconnaissante pour ma journée et pour la présence des autres pèlerins qui flottent autour de moi dans la noirceur parfumée.

Jour 14

J'ai repris la route aujourd'hui avec une anxiété qui au début, me troublait. Malgré cela, je suis parvenue à me calmer. Mes pieds vont mieux, mais ils ne sont pas encore guéris. Je devrai bientôt décider si je continue ce pèlerinage à pied ou en autobus. De toute façon, j'ai confiance en ma voix intérieure. Elle me conseillera. Je ne me laisserai pas envoûter par l'image du pèlerin idéal. La passion demeure. C'est la pureté de ma mission qui compte et non mes illusions. Je me suis trop laissé guider par mes illusions et les scénarios imaginaires qui me rongeaient quand je pensais trop. Analyser c'est paralyser. Il ne faut pas trop penser parce que ça nous tue.

J'ai vu un temple où on laissait des offrandes pour les enfants avortés. Les femmes japonaises portent un deuil profond, comme un crime étroitement lié à leur spiritualité et à leur estime de soi. C'est une de mes certitudes. La mère demande pardon à l'enfant. La culpabilité n'est une maîtresse exigeante que si on lui cède la parole. Le sentier qui sillonne devant moi me souffle discrètement de suivre mes intuitions. La culpabilité est la

faiblesse d'une vanité troublée. Je dois la laisser aller comme toutes ces femmes que je vois prier devant des petits *Bouddhas*. Je poursuis mon chemin. Je n'ai plus honte devant mes enfants.

Jour 15

Aujourd'hui, j'ai erré sur une route banale dans des villes ennuyantes avec leurs néons et leurs machines distributrices. Je n'avais pas envie de faire mon inventaire spirituel quotidien. J'ai les nerfs à vif et les émotions à fleur de peau. Je pense qu'un rien me ferait éclater en larmes. Je suis venue ici pour prier et pour réfléchir, pour racheter mes fautes. Je croyais que mon pèlerinage achèterait mon salut, mais c'est un ailleurs que j'ai plutôt découvert. J'ai décanté ma conscience et maintenant, je fais face aux résultats. Il faut assumer ce que l'on découvre de soi.

Je n'ai même pas le goût de l'écrire. C'est l'effet d'un choc. Les flashbacks douloureux de mon enfance se transforment en illuminations accidentelles, lesquelles s'écoulent aussi lentement que la vitesse ridicule de mon pas. Je me suis transformée en pèlerine, mais mon pèlerinage me guide vers un endroit que je ne veux plus revisiter. C'est la marche qui a provoqué cette mutation. Je ne suis plus la femme qui a commencé ce trajet. La beauté de la campagne japonaise, la sérénité divine des temples, les *Henros* que je rencontre, de même que les anges et les messagers que je croise sur mon passage, s'érigent comme un mur. Je chancèle. Je dois refaire cette descente en enfer. Ce qui m'assomme, c'est de réaliser qu'en enfer, ce n'est pas B qui m'attend, mais mes parents et ce qu'ils m'ont fait.

Jour 16

J'ai de la difficulté à me lever du *tatami*. D'habitude, par pudeur, je me dépêche de me laver et de me préparer pour déjeuner en communauté avec les autres *Henros*. Mais ce matin, la tête me craque et la nausée m'assomme. Mon système digestif est à l'envers. Je ne sens plus mes pieds que je dois panser deux fois par jour. Assise près des marches qui mènent au temple, je regarde les bus passer et les passagers qui me regardent en silence. Je remets tout en question, comme un champ-contrechamp, cette technique cinématographique qui fait alterner les plans de deux personnes en train de dialoguer. Une force vitale me demande de me remettre la tête sous l'eau pour me débarrasser de mes démons. J'attends pour voir si les émotions vont passer. C'est mon baptême japonais qui revient me visiter pour me dire que le sevrage n'est pas terminé.

Je croyais que *Shikoku* rendrait mon pas plus léger. Pourtant, chaque pas me fait caler davantage. J'ai presque envie de dire que je veux mourir, et tout abandonner pour éviter cette descente en enfer. J'écris et j'écris inutilement pour repousser cet examen de conscience. C'est mon choix: faire le procès de mes parents ou tirer un filigrane avec une lame sur ma peau pour me soulager. J'aime mieux écrire que me couper. Pour le procès, je n'ai pas l'énergie. Je suis aussi coupable qu'eux. J'aurais pu les arrêter, j'aurais pu partir avec ma sœur et nous sauver toutes les deux, mais je ne l'ai pas fait. Ça ne vaut même pas la peine de coucher ça sur une page. Je connais trop bien la rengaine pour gaspiller du papier et de l'encre. Du sang, ça ne coûte pas un sou.

Jour 17

Hier, j'ai péché envers moi-même. Pour me pardonner, il faudrait que je fasse comme les *Tendai* et marcher mille jours. Si j'étais en mesure de le faire, je ferais les quatre-vingt-huit temples d'un seul coup, en plus des vingt temples bouddhistes qui parsèment le même parcours. Cent huit temples, comme les cent huit péchés bouddhistes.

Je me suis retirée dans un jardin zen pour regarder un moine racler le sable blanc avec une précision parfaite. Chaque geste délibéré est une prière. Je cherche toutes sortes de distractions pour éviter l'inévitable. L'enfer me guette et me réclame. Les indices me tirent vers les profondeurs familiares, à la fois terrifiantes et réconfortantes. Comment un tableau si beau et si pur peut-il me pousser dans le gouffre de mon secret d'enfance? Puisque le moine me fait penser à mon père, je décide de plonger.

Je me souviens de tous ces samedis soir quand mon père préparait notre cour arrière pour recevoir les gens du quartier. On habitait à Charlesbourg. Le soir, après le repas, mon père sortait son râteau et allait préparer les

carrés de sable pour jouer au fer à cheval. Il avait suspendu des lumières tout le long de la cour et avait disposé de grandes banquettes pour les joueurs et les spectateurs. Comme le moine traçant des sillons parfaits dans le sable, mon père passait son râteau lentement et délibérément, la cigarette pendue à la bouche. Lorsqu'il avait terminé, ma mère et moi prenions place sur une des banquettes, donnant ainsi le signal aux autres familles de la rue de venir nous rejoindre pour regarder les hommes jouer au fer.

Grand orateur, mon père retenait l'attention de tous avec ses grands discours traitant de tout et de rien. Après tout, il était prof de philo à l'Université Laval. La philo, qu'est-ce que ça mange en hiver? Il n'entendait jamais les autres rire de lui dans son dos. Tous l'appelaient Monsieur le premier Ministre parce qu'il croyait tout savoir et qu'il était baveux. On ridiculisait ma mère, aussi. Pas de vive voix, mais juste assez pour que je l'entende. Ils l'insultaient en l'appelant la reine de Charlesbourg parce qu'elle disait toujours qu'elle venait de Québec. C'est vrai qu'avec ses grands airs, elle se prenait pour une autre. Avant de sortir, elle disait toujours qu'elle se préparait pour son public tout en retouchant son maquillage impeccable dans le miroir. J'aimais la senteur de son rouge à lèvres. Parfois, elle me laissait en mettre. Mais moi, quand je me regardais dans le miroir, je ne voyais rien. J'étais invisible. Je ne voyais que mes yeux et rien d'autre. J'avais fait disparaître mon corps dégoûtant parce qu'on lui faisait du mal. J'en étais surtout la raison. Lorsque ma mère sortait pour s'installer en grande pompe pour voir mon père jouer au fer, je la suivais comme un chien de poche en tenant ma petite sœur par la main.

Ma mère est la gardienne de mon enfer. J'ai pardonné mon père sur son lit de mort. Il n'a rien entendu, naturellement, mais c'était surtout pour moi que je l'ai fait. En ce qui concerne ma mère, je ne peux la pardonner. Elle savait ce qui se passait avec mon père et les autres hommes. C'est elle qui avait le pouvoir. Elle était plus puissante qu'eux parce qu'elle aurait pu tout arrêter. Elle aurait pu tout changer, mais elle a fait un choix et ma sœur et moi en avons payé la note. Elle nous a trahies et vendues. À mes yeux, elle ne vaut pas cher. Elle a péché volontairement. Je peux accueillir la grâce en moi parce que j'ai droit au salut. La grâce, c'est comme une joie, celle d'être présente dans ma vie. Parfois, quand je pars dans ces pistes de réflexion, je m'émerveille devant la simplicité. J'ose même dire humilité. Je me suis souvent cachée derrière une générosité exagérée pour avoir un prix aux yeux des autres. Maintenant, je comprends qu'il ne fallait que de la bonté envers eux et moi-même. Il suffit d'être libre et de vivre dans la joie.

Jour 18

Aujourd'hui, la chaleur est suffocante et pourtant, je me sens plus légère. C'est drôle comment on s'arrête parfois pour analyser les gens. Leur imaginer une vie quand on marche ensemble en silence. Je suis retournée dans la campagne japonaise. C'est là où je suis plus heureuse. On dit qu'il faut traiter notre bâton de marche avec respect, comme s'il était *Kōbō-Daiashi*. Ce bâton est mon meilleur ami. Il ne quitte jamais mes côtés. Loin d'être une béquille, je lui parle et il m'écoute quand je réponds à mes propres questions. J'ai relu ce que j'avais écrit hier pour revivre cette journée. Mon journal est un instrument puissant, même s'il me sera inutile lorsque je serai de retour à la réalité. L'effet *Shikoku* me frappe à chaque pas, mais je crains qu'une fois que j'aurai quitté le Japon, tout ce que j'aurai accompli ici soit oublié.

Jour 19

L'île de *Shikoku* est en fête pour les quatre prochains jours. Tous les habitants célèbrent le festival d'*Awa-Odori*. Il s'agit de l'arrivée annuelle des esprits des défunts ancêtres qu'on souligne en dansant joyeusement sur une musique rythmée avec les *Awa-Odori*. Pour l'occasion, les *gaijin*, les étrangers comme moi, sont tolérés. Un vieux couple m'a invitée à me joindre à eux. Avec mon fameux chapeau et mon bâton de marche, je me sentais aussi mal à l'aise qu'un fantôme tout vêtu de blanc. Ils m'ont offert un *o-settai* de mille yens que j'ai accepté. Je me sentais tellement ridicule que j'en avais presque le fou rire. Ce soir, je riais toute seule à tue-tête (ou peut-être que je pleurais) en soupant avec les autres pèlerins qui eux, mangeaient dans un silence complet. J'aime le Japon. Ici, je peux devenir invisible et en rire, même si mes nerfs sont en train de craquer.

Parfois, je pense que tout ce que je fais est absurde. Il y a un décalage entre ce que je souhaite accomplir ici et la vraie vie qui me guette. C'est une contradiction mystérieuse. Ce que je vis ici échappe à toute logique.

C'est tellement drôle, que c'en est surréel. Je marche à tâtons pour donner un sens à tout ce qui surgit dans ma tête. C'est au point où je suis devenue hostile envers moi-même. J'ai peur que tout ce que je fais ici, que je trouve si beau et si rassurant, devienne absurde. Le manque de certitude me donne la nausée. Je veux obtenir cette clarté pour y accrocher ce qui reste de ma dignité. Néanmoins, tout m'étonne et je continue à marcher pour combattre la lassitude qui cherche à me trahir. Je pense à la lumière que je porte en moi et je continue à espérer.

Jour 20

J'ai l'impression que je vais céder bientôt. Je dois me reposer. Mon corps me parle et je l'ai trop ignoré dans le passé. Merde! Je déteste ce mot. Je ne sens plus mes pieds. Le soir, j'ai peur d'enlever mes bottines. Le bouddhisme m'explique ce qu'est véritablement la douleur.

Je suis frustrée devant ceux qui ignorent les ablutions pour jouer aux touristes en courant partout pour prendre des photos. Lorsqu'on est de passage dans un temple, il faut s'incliner devant le *Sanmon* avant d'entrer. Cette porte nous permet de pénétrer dans son univers, comme un point d'intersection spécifique dans l'espace. Je m'imagine que les portes sont des vortex spirituels. C'est un symbole attachant qui me fait sourire et qui accorde de l'importance aux étapes que je franchis de peine et de misère. Je purifie mes mains dans la fontaine qui se trouve à l'entrée et j'offre des *yens* pour ensuite m'incliner devant l'autel. J'entends le bourdonnement sourd des pèlerins qui récitent leurs prières. Pour moi, c'est parfois des *Je vous salue Marie* ou encore, la prière de la Sérénité. Ça commence à marcher pour moi. Ce jeu de mots me fait sourire. J'ai constaté l'art du repos dans les pratiques quotidiennes au temple. C'est un régal que l'on prend comme un bon repas. Le repos, ça se déguste. Voilà mon constat pour la journée et je m'en réjouis. On dit bien le sommeil du juste? Mes enfants me manquent.

Jour 21

En causant avec un *Henro* italien, j'ai compris le *Sutra* que les autres pèlerins récitent. Je me sens mal de ne pas l'avoir fait. Parfois, quand je refuse de comprendre quelque chose, je l'évite. On me dit que le *Sutra* du Cœur est un des textes fondamentaux du bouddhisme *mahāyāna*. C'est la version la plus abrégée des sermons de *Bouddha*. Je le simplifie ici parce que je ne me souviens plus de tout ce que l'Italien m'a expliqué. Le *Sūtra* du Cœur constitue l'essence de l'enseignement de *Bouddha*. À travers le monde, il est récité tous les matins par la majorité des bouddhistes. À *Shikoku*, il est récité par presque tous les pèlerins. Je les ai vus parfois laisser une copie du *Sūtra* sur un billet à chaque temple. Quand j'ai demandé ce que le *Sūtra* voulait dire, l'Italien m'a répondu dans sa langue: *vuoto*, c'est-à-dire, le vide. Me voilà en pays de connaissance.

Jour 22

Je la haïs parce qu'elle existe. Ma plume ne fait que tourbillonner sur la page et je m'en fiche. Qu'est-ce que gaspiller une page quand on a gaspillé des années de sa vie? Cette femme, je la haïs parce qu'elle existe. C'est simple. Je pense à elle et j'étouffe. Elle coupe mon oxygène si facilement. Je la rends entièrement responsable de ce qui m'est arrivé. C'est une chienne, une maudite chienne, et j'aimerais la tuer. Le soulagement serait tellement bon. Je m'imagine parfois lui faire mal et ce que je lui ferais. Je veux qu'elle souffre, qu'elle me regarde dans les yeux et qu'elle me demande pardon d'avoir gâché ma vie et celle de mes enfants. J'aimerais l'éventrer et la saigner à vif tout en essayant de la garder vivante le plus longtemps possible. Il y a des techniques de torture qui sont très efficaces. Je les ai recherchées sur l'Internet. Notre vie aurait été différente si elle n'avait pas existé. J'en avais parlé à Charlotte lors d'une soirée noyée dans le bourbon. Je mordais dans chaque mot. Charlotte m'a écoutée en silence et finalement, elle a déposé son verre et m'a prise dans ses bras. Elle avait bien compris. Je ne parlais pas de la satanée grande amazone rousse, mais de moi. C'est moi la chienne.

Bon, fini l'apitoiement. Je déteste ces moments. En feuilletant mon carnet de visite à mon arrivée au temple, je réalise qu'il ne me reste qu'une semaine et je n'ai accompli qu'une fraction de ce que je voulais réaliser à *Shikoku*. Inutile de continuer à radoter dans mon journal. Ce n'est pas une bonne journée, aujourd'hui. Mon corps ne peut plus supporter ce que je tente de faire tous les jours. La réalité amère me frappe en plein visage et je me

demande si je ne me suis pas monté un beau bateau avec cette chimère de *Shikoku*. Je suis tellement fatiguée et écoeurée. Je regarde les autres pèlerins qui partent pour leur journée et je n'en peux plus. Je regarde délibérément ma main tenir le stylo qui gribouille. J'écris. Je barbouille. Je ne suis pas dans mon assiette. Si Charlotte était ici, elle me prendrait dans ses bras et me serrerait jusqu'à ce que le mal passe. Si mes enfants étaient ici, c'est moi qui serais le boute-en-train. On ne montre pas à ses enfants la douleur qui nous hante parce qu'on ne veut pas être un embarras pour eux. Si mes parents étaient ici, je les fixerais intensément, sans savoir par où commencer dans mes accusations bidon. Si B était ici, autant je voudrais lui faire mal, autant je n'aurais jamais assez de satisfaction pour tourner la page. Si j'étais ici, j'aurais la nausée juste à me regarder. Je n'ai que cette page qui me regarde et qui me défie. Tourne la page. Comme l'effet papillon, j'attends l'impact de *Shikoku* pour me délivrer. Je réalise que la délivrance n'est pas quelque chose que l'on subit, mais une responsabilité qu'on active et qu'on assume. J'ai le goût d'arracher cette page parce qu'elle n'est pas belle comme les autres. Pourtant, elle en dit plus que toutes les épiphanies que j'ai cueillies le long de mon parcours. Avouons que je suis un peu désorientée et désorganisée. Je me rendrai jusqu'où je peux, aujourd'hui, dans l'espoir d'éloigner ce cafard qui m'étouffe. Tant que j'aurai l'espoir, je sais que je peux vivre une autre journée, qu'elle soit bonne ou mauvaise.

Bon, eh bien je me lève. Un bus rempli de touristes vient d'arrêter devant moi. Au risque de me faire photographeur comme la grosse blonde déguisée en pneu Michelin pseudo *Henro*, je déguerpis.

Jour 23

Mon épiphanie de la journée, pour ne pas dire illumination ou rumination, est que je pensais à ce que l'Italien m'avait expliqué au sujet du Sūtra des pèlerins. Ce que je peux comprendre, c'est que l'illumination déconstruit notre conception de la réalité en enlevant les obstacles dans notre esprit, de même que le négativisme ou le conditionnement social. Les maudites habitudes qui nous empêchent d'être. En enlevant les obstacles, on commence à voir le revers de notre égo, une conscience pure qui a la possibilité de se manifester jusqu'à l'infini. J'en aurais eu besoin, hier. Mais aujourd'hui, c'est mieux. Au fond, j'apprends à vraiment me connaître et le mur que j'ai frappé hier était une bénédiction. Je choisis de soutirer du positif de cette expérience négative. Pour moi, c'est ça l'illumination. J'enlève mes bottines pour danser un slow avec moi-même.

J'ai réalisé hier que je ne pouvais pas examiner mon esprit de façon détachée, comme si je pouvais me déconstruire automatiquement. On dit que si l'on apprend à mieux se comprendre, on apprend à mieux comprendre les autres. Je ne suis pas convaincue de cette dernière affirmation. Je ne peux pas m'expliquer B. Je ne peux pas concevoir, autant que je rationalise, pourquoi un être humain qui dit nous aimer peut nous faire tant de mal. C'est la même situation pour mes parents et pourtant, mes enfants m'aiment et je ne connais pas ce mal avec eux. Quand je pense à eux, je sens ma respiration devenir plus profonde, comme pour évacuer le surplus d'émotion. Mes enfants m'aident à garder la noblesse de mon cœur parce qu'ils sont bons. Il y a de bonnes personnes autour de nous. Il s'agit d'être vigilant et parfois, de lire entre les lignes, les critiques et les observations. Il faut une bonne volonté, comme la force du *dharma* qui nous inspire. Il faut rester ouvert à toutes les possibilités et persévérer. Aujourd'hui, je démontrerai de la compassion à mon égard. Je m'accroche à cet espoir de guérir parce que je me sens malade. Je crois vraiment que je suis sincère parce que je n'ai jamais été si attentive à moi-même. Abandonner mes vieilles idées pour continuer à vouloir changer. Ma plus grande crainte est toujours celle voulant qu'une fois rentrée chez moi, je retombe dans le même marasme et que tout ce que j'ai fait ici devienne peine perdue.

Il faut que je me donne la chance de m'en sortir. C'est peut-être mon baptême japonais que de descendre de temps en temps en enfer pour vider la chaudière. C'est aussi facile de s'accrocher à la douleur familière que de prendre le risque de vivre et changer. Je lisais dans mon recueil sur le bouddhisme que se détacher vraiment n'arrive que par la souffrance. C'est le pivot que je cherchais, le point fixe pour me convaincre de façon concrète que la souffrance que je vis par moments déterre les blessures de mon égo et tout l'attachement qui s'y rapporte. Si j'ai appris quelque chose au Japon, c'est l'art de rester tranquille, chose si difficile, chez nous, en Amérique. Quand on prend le temps de rester tranquille, on voit clairement et cette vérité que l'on découvre nous empêche de courir partout pour chercher cette prétention de stabilité. Voilà ma petite sagesse tranquille pour aujourd'hui. Malgré la douleur physique, je me sens bien dans ma peau et je continue.

Jour 24

Parfois, le long de mon parcours, je vois des enfants et aussitôt, le cœur me serre. Maëlle et Thierry me manquent. Je les aime et ça me soulage. J'ai remarqué que Maëlle me dit toujours qu'elle m'aime alors que moi, je ne lui réponds jamais. Je n'avais pas réalisé que j'étais si froide. Les mères se prennent parfois pour d'immaculées perceptions.

Mes enfants me stressent parce que leur amour me pose des défis. Ils ne s'en rendent pas compte ou peut-être que oui. Je veux tellement compter pour quelque chose dans leur vie. C'est pourtant si facile d'être avec eux et de laisser les choses couler normalement. J'ai toujours été sur mes gardes. Sauf qu'avec eux, cette vigilance ne vise qu'à assurer leur protection. Je ferais n'importe quoi pour eux. Je veux qu'ils soient fiers de moi. Quand je retournerai à la maison, j'aurai la chance de leur prouver que je vais mieux. Je relis ces quelques lignes et c'est triste de voir que je cherche à me justifier devant mes enfants. Je me sens coupable de tout ce qui nous est arrivé. Comme ma mère, j'aurais pu tout arrêter.

Aujourd'hui, pendant ma marche, je m'écoutais respirer. J'ai souvent regardé les autres pèlerins méditer pour observer l'art de la respiration. Je ne l'ai jamais maîtrisé parce que je n'ai pas la patience. Mais, aujourd'hui, en marchant, j'étais pleinement consciente de ma respiration et de l'énergie que cela me procurait. J'ai commencé à penser à B et j'ai réalisé qu'il n'était pas mon ennemi. L'adversaire réel, c'est mon désir de le haïr et de le voir souffrir. Ce sont ces blessures qui me forcent à me poser des questions sur B. Grâce à une écoute profonde, j'ai réalisé que la colère que je traînais volontairement avec moi n'était plus nécessaire et que toute l'énergie que je déployais pour l'entretenir m'empêchait de renouer avec moi-même.

Ce matin, juste avant l'heure bleue, je ne pouvais pas dormir. Le tatami était inconfortable et je n'osais pas bouger pour éviter de déranger ceux qui partageaient mon dortoir. Bottines à la main, je suis sortie doucement pour prendre l'air. Tout à coup, j'entendis un cri terrifiant. J'échappai mon sac à dos et mes bottines firent tout un vacarme lorsqu'elles tombèrent sur la dalle en pierre. L'odeur d'une cigarette vint me rejoindre comme pour m'irriter. C'est à ce moment que je le vis. Avec une allure débonnaire, un octogénaire fumait paisiblement une cigarette. Il m'examina de la tête aux pieds avant d'avancer vers moi d'un pas presque militaire. «*Tsuru*», dit-il en pointant de l'index une volée ondulante de grues. Elles étaient splendides. Les Japonais croient que la grue se rend vers les Immortels. C'est un symbole taoïste représentant la fidélité. Le vieil homme marmonna quelque chose dans sa langue pendant que je regardais les grues suivre leur trajectoire de migration en formation V, comme les outardes chez nous. Elles volent à haute altitude et sur de longues distances. Invariablement, elles refont la même route chaque saison. La valeur symbolique de la grue vient me chercher. Elle est monogame et le couple reste uni pour la vie. C'est un bon présage. En me tournant pour adresser un sourire au vieillard, je vois qu'il a déjà quitté, sans même que je m'en sois rendu compte. Peut-être attendait-il les grues pour qu'elles viennent le chercher. Nous avons tous une trajectoire et je crois que la mienne va changer à *Shikoku*. J'ai trouvé ce que je cherchais quand les grues ont crié.

Jour 25

Aujourd'hui, je n'ai pas marché seule. *Kōbō-Daishi* était à mes côtés. On ne choisit pas le genre de pèlerinage que l'on fait. Quand on franchit le seuil du premier temple à *Ryōzen-ji*, on ne pense pas au pèlerinage, mais à la vie que l'on veut vivre, à ce que l'on veut changer. Je ne veux pas être un de ces *Henros* qui font les quatre-vingt-huit temples en suivant la carte pour ne pas s'égarer du circuit. Je choisis d'être un *Henro* qui suit le trajet des *Sūtras*. Au début, j'inventais mes prières. Maintenant, ce sont la discipline et la poésie des *Sūtras*. Le niveau de difficulté n'est pas d'ordre physique, mais bien dans l'évolution de mes prières et de mes pensées. C'est difficile et pas difficile, exigeant et pas exigeant. Ça demande de l'effort et aucun effort. Je plie ma carte de l'île et me fie aux *Sūtras*. Pour la première fois, j'ai une vision de la vie et je choisis de mettre un pied devant l'autre. Je n'ai pas peur parce que je me suis pardonné et malgré cela, je ne comprends pas le sens de ce pardon. Pourtant, il me soulage et me libère. En ce moment, c'est tout ce que je peux comprendre. Je ne veux plus jouer de jeu. Je veux activer ma délivrance, un jour à la fois.

Jour 26

Un jour, j'ai fait une grande marche et j'ai changé ma vie. À y penser, je n'ai pas pris une seule photo. Je suis trop fatiguée pour écrire. L'art du repos est rendu un délice pour moi et j'ai la ferme intention de devenir sa meilleure adepte.

Jour 27

En regardant mes bottines, ce matin, j'ai calculé mon kilométrage. En moyenne, j'ai fait environ 22 kilomètres par jour. Il y a quelques jours où j'ai dû en faire beaucoup moins. Ces jours-là, je couchais où je pouvais dans les sous-bois. Parfois, les temples étaient plus rapprochés et je pouvais terminer ma journée dans un confort relatif. J'en étais reconnaissante. Il y a quelques journées où j'ai marché plus de 30 kilomètres. Chaque fois, ce fut une journée désastreuse. Le lendemain, je ne pouvais plus bouger. Ma routine quotidienne se résumait à calculer les derniers kilomètres de la journée et de me trouver un hébergement. J'ai toujours eu peur, le soir, de me retrouver dans une mauvaise situation. Mais rien ne m'est arrivé. Je laisse mon égo sur le bord de la route et je récite mon *Sutra*.

Jour 28

Lorsque je me suis dévêtue, ce soir, j'avais de la difficulté à bouger. Je me suis blottie sur mon *tatami* du mieux que j'ai pu et j'ai pris le temps d'écrire ceci. Tous les jours, la douleur physique me fait connaître mes limites. Puis le matin, je me lève et je recommence à marcher même si mes pieds sont en feu. Parfois, la peau s'enlève parce qu'elle colle à mes bas. Je marche dans la douleur, mais j'ai appris à l'ignorer. Je me souviens de ma première illumination à la grotte de *Kōbō-Daishi*, où le ciel et la mer se rencontrent comme le physique et le spirituel. Je suis la silhouette de mon horizon. J'ai passé le test. Aujourd'hui, je suis enfin un *Henro*.

Jour 29

J'ai tiré ma révérence sur mon pèlerinage. Si j'avais pu y demeurer plus longtemps, j'aurais pu terminer le circuit. Mais j'ai décidé de revenir l'année prochaine pour le compléter. J'ai relu mon journal et je suis profondément émue devant cette femme qui me regarde sur le papier. Je relie certains passages et je suis étonnée de voir qu'ils viennent de ma plume. J'ai touché des profondeurs qui me surprennent. J'ai palpé des nerfs à vif qui m'enlevaient le plaisir de vivre une vie ordinaire. J'ai remué des craintes que j'avais refoulées pour oublier, parce que le pardon était difficile. J'ai troublé la source du mal qui venait me chercher pour me donner l'envie de me punir et de blâmer les autres. J'ai frappé le fond. Comme les dauphins qui descendent au fond de l'eau pour remonter avec la vague, j'ai de l'oxygène. Je me sens comme si j'avais donné un grand coup de pied au fond de la piscine et que maintenant, je pouvais respirer la tête hors de l'eau. Entre mon bâton de pèlerin et mon journal, je me suis donné deux béquilles: une pour la douleur physique, et l'autre pour le mal de vivre. Comme les grues qui font leur trajectoire, j'ai fait ma migration pour me régénérer. Ce matin, les grues étaient des messagères. Je les regardais voler en position décalée et quand la première quittait le devant pour laisser la prochaine prendre la tête, j'ai compris qu'il n'y a rien de mal à reprendre un rang plus modeste, même si l'on vole à haute altitude vers un horizon illimité. Maëlle voulait lire mon journal. Il y a des confidences qu'une mère aime autant ne pas partager avec sa fille. Elle n'a jamais connu la petite fille qui m'habite et j'ai peur qu'elle y trouve un miroir.

Jour 30

Je quitte le temple aujourd'hui. Les bus, les taxis et les avions m'attendent pour me garder captive dans mon orbite. Dans mon cœur et dans ma tête, je vais continuer mon pèlerinage en epsilon.

Post-scriptum

Je cache mon journal ici, au dernier temple, sous les pierres dans le bosquet. Il me semble que c'est parmi les pierres et les mousses qu'il doit demeurer. Un jour, je reprendrai ma marche ici. Je suis persuadée qu'il sera encore là, sous la pierre, en train de m'attendre pour me reprendre par la main. Aujourd'hui je quitte le Japon, mais le Japon ne me quittera jamais.

Chapitre 7

Viêt Nam

C'est avec une profonde nostalgie que Samuelle s'apprêtait à quitter le Japon. En marchant vers le taxi devant la conduire à l'aéroport où elle s'envolerait vers *Hô Chi Minh*, l'hésitation dans ses pas trahissait son inquiétude. *Shikoku* avait été un véritable baume pour plusieurs blessures, tant réelles qu'imaginaires. Le sentiment de sécurité qu'elle éprouvait quand elle marchait seule dans les sentiers, la fraîcheur de la verdure des petits sous-bois et la présence des messagers qu'elle avait rencontrés l'avaient calmée. Maintenant, elle ressentait cette vieille amertume remonter dans sa gorge. L'anxiété avait le goût de la bile. Elle cracha le reflux sur le trottoir, au grand désarroi d'un jeune Japonais qui attendait au poste de taxi près d'elle. Les yeux vitrés, elle détourna le visage pour regarder le chemin menant au dernier temple de son parcours. Puis le bruit d'une portière de voiture la tira de sa réflexion. Le jeune homme était monté à bord d'un taxi. Quelques minutes plus tard, elle embarqua dans le sien, en laissant au chauffeur le soin de ranger son sac à dos dans le coffre. Tout en tenant dans sa main les *yens* pour régler la course, elle se laissa glisser sur la banquette, comme si elle avait voulu disparaître. Pour éviter de rompre tout de suite avec le Japon, elle n'osa pas sortir ses billets d'avion. Finalement, elle ferma les yeux et pour ralentir son pouls, commença à compter silencieusement. La respiration suivrait.

Songeant à son journal, elle regrettait maintenant de l'avoir abandonné dans un sous-bois. Elle aurait voulu le relire pour se rassurer. On dit souvent qu'il faut tourner la page pour ne pas porter le regret, la culpabilité ou le chagrin avec nous. Parfois, tourner la page c'est se donner la permission de bâtir une zone de confort que l'on veut revisiter dans le passé en croyant que tout était parfait parce que notre mémoire est sélective et qu'on préfère oublier ce qui nous a fait mal. Personne n'aime les défaites personnelles. Il ne faut que penser au sentiment que nous avons au moment où nous avons décidé de tourner la page pour nous souvenir de la douleur et de la déception qui nous ont motivés à vouloir le changement. Une zone de confort est trompeuse. C'est le chant de la sirène des gens qui cherchent des béquilles ou des excuses parce qu'ils sont meurtris. Pour vraiment changer, il ne faut pas seulement tourner la page, il faut commencer un nouveau livre au complet pour se donner une chance de guérir et de grandir. C'est à ce moment qu'on se libère du passé sans laisser la sédimentation des souvenirs nous empoisonner à petit feu. Le journal de *Shikoku* représentait les douleurs du passé et le fait que l'instinct de Samuelle lui ait dicté de l'enterrer pour de bon était plus éloquent que toutes les béquilles qu'elle pouvait s'offrir pour se pardonner. Il fallait assumer une nouvelle vie et surtout, ne pas laisser les blessures du passé dérober son courage qui battait de l'aile. «Change de livre, murmura-t-elle. Change de livre et guéris-toi». C'est ça la liberté. Enlever les chaînes du passé pour vivre le présent.

Elle regarda la porte d'entrée de l'aéroport approcher du taxi. D'une main tremblante, elle paya le chauffeur qui s'empressa de lui remettre son sac à dos. Elle ouvrit la porte de l'édifice et une vague d'air frais brossa sa figure. «Respire», se dit-elle une dernière fois en avançant vers le comptoir où l'agent de bord l'attendait avec un sourire représentatif du marketing de la compagnie d'aviation. Une fois les formalités de sécurité terminées, elle se dirigea vers l'avion déjà plein à craquer. Elle ferait une courte escale au Taïwan pour finalement arriver à *Hô Chi Minh*, dernière escale de ce voyage initiatique.

Le *Viêt Nam* revêtait un intérêt spécial pour elle en raison de l'aspect historique que lui procuraient ses dynasties mythiques, la colonisation féodale chinoise, les occupations occidentales et les guerres de libération. De toutes les cultures qu'elle avait étudiées à l'Université Laval, ce sont les Vietnamiens qu'elle admirait le plus pour leur ardente volonté d'indépendance et leur nationalisme sans bornes. La limite de temps qu'elle s'était imposée pour son séjour dans ce petit pays la ramenait à la réalité. Ne jouissant que de deux semaines en plein cœur de la mousson, elle entendait en profiter. Pour une femme qui voyageait seule, son choix de villes à visiter était pour le moins éclectique. Durant le vol, son voisin de siège lui dit que le *Viêt Nam* était un fruit défendu. Autant la beauté de ce pays et des gens captivait les touristes, autant il était possible de succomber à l'envoûtement du mal et de

se faire engloutir pour disparaître dans le ventre du dragon. L'homme décrivait avec fascination la dépravation qu'il avait vue dans certaines villes, avant d'expliquer comment il avait vécu un véritable baptême de feu face à la tentation. Pour lui, la vie humaine était un produit de consommation. Il fallait connaître son point de basculement et réaliser que parfois, les mauvais choix peuvent nous projeter tellement loin qu'il n'y a aucun retour possible à la vie normale.

Bien qu'elle écoutait attentivement son interlocuteur, Samuelle n'osait le regarder. Elle avait envisagé son séjour au *Viêt Nam* comme un pur vagabondage de légèreté et de quiétude avant de reprendre sa vie au Canada. En fermant les yeux, elle revoyait le dragon du mal venir l'engloutir dans sa vulnérabilité. Si le pèlerinage à *Shikoku* avait été suffisant pour lui donner un semblant de sérénité, la peur de succomber au mal serait son dragon. Du coup, elle réalisa que la vulnérabilité est un choix et non une cicatrice. Il s'agit de connaître jusqu'où le pivot peut nous soutenir avant que l'on chavire et perde contact avec la réalité.

Dès que les passagers furent prévenus que l'avion s'apprêtait à atterrir, Sam eut un frisson de la tête aux pieds. Elle regarda les passagers commencer à se préparer pour le débarquement et se demanda quelles seraient leurs illusions de choix une fois arrivés dans le ventre du dragon.

Arrivée à l'aéroport à *Hô Chi Minh*, après avoir franchi les douanes, elle prit quelques minutes pour se recomposer en se plongeant dans son guide touristique. Les grandes vitrines de la salle d'arrivée dévoilaient une verdure luxuriante menant vers un vaste boulevard bourdonnant de vie. Les premières bouchées d'air chaud et humide l'étouffaient comme si elle naissait une deuxième fois.

En sortant de l'aéroport, elle ignora la ligne de taxis et prit le temps de s'orienter. Lors de la Deuxième Guerre de l'Indochine, pendant l'invasion américaine, *Hô Chi Minh* avait connu une destruction systémique. De ce fait, Sam s'était imaginé que la ville aurait été un amas de poussière. À croire qu'*Hô Chi Minh* est l'exception. La première impression est parfois trompeuse. On aime croire qu'un pays est beau parce que ses citoyens sont humbles. On se fait un scénario rempli d'attentes et de clichés. C'est de là que vient notre dépaysement. Nous ne sommes pas humbles comme les cultures que nous visitons. Nous sommes des voyeurs venus pour les consommer. L'instabilité nous guette parce que le plus petit détail de la perception que nous avons d'eux nous dérange. On oublie la responsabilité d'être humain. Tout devient lourd et incertain. Ça et le temps des moussons.

— Taxi, madame? Taxi?

— Pardon? bafouilla Sam devant l'homme au regard pressé.

Sa chemise blanche immaculée collait sur son corps rachitique tant il transpirait. Tout en essuyant son visage, il répéta, comme s'il la croyait sourde:

— Taxi, madame?

— Oui, merci.

Aussitôt, l'homme prit le sac à dos qu'elle lui tendit et la conduisit vers un taxi qui attendait dans la longue file.

— Où allez-vous, madame?

— Je veux aller à cet hôtel, répondit Sam en pointant le nom de l'établissement dans son bouquin *Lonely Planet*.

— Le chauffeur connaît un meilleur endroit.

— Non, je veux aller à cet endroit, insista Sam en pointant à nouveau la page avec son index.

— Vous avez des réservations?

— Non, mais...

— Le chauffeur connaît un hôtel supérieur, répliqua l'homme en l'invitant à s'asseoir dans le taxi après avoir déposé son sac à dos dans le coffre.

— Non, j'insiste!

— *Okay, okay!* Il vous amène.

Heureuse d'avoir remporté le débat, Sam prit place dans la vieille voiture. L'homme cria des consignes au chauffeur qui ne faisait que regarder sa cliente lui sourire dans le rétroviseur. En un rien de temps, la vieille

Mercedes 180D fit vrombir son moteur au diesel, pendant que Sam soupira «adieu» au mirage de l'aéroport.

À première vue, le *Viêt Nam* semblait très différent de la Chine et du Japon. La Chine bourdonnait avec sa masse humaine tantôt vêtue en Armani, tantôt en haillons, pendant que le Japon, avec sa réserve et ses sakuras, se recueillait d'une voix grave comme un bonze *Shinto*. Le *Viêt Nam*, lui, était tout cela et plus encore. Alors que le vieux taxi s'immisçait dans les imposants boulevards de l'ancien Paris de l'Extrême-Orient, Sam regardait l'inferral défilé de mobylettes munies de moteurs à deux temps et bondées de corps articulés qui retenaient des montagnes de sacs bleu, blanc, rouge. Toute une famille, le père, la mère et les deux enfants étaient jouqués sur une vieille moto dont la pétarade endémique s'ajoutait aux centaines qui tourbillonnaient autour du taxi. Si l'on fermait les yeux, on aurait dit un essaim de machines à coudre. Le manège désaxé s'amplifiait autour des ronds-points où l'on avait érigé d'immenses places publiques dominées par des monuments rappelant brusquement aux touristes engourdis par le vacarme qu'on était bel et bien en terre communiste. La fameuse étoile terrestre du communisme était visible partout parce qu'elle était, comme tout ce qui se passe ici, inévitable.

Lorsque le taxi quitta le grand boulevard et que les boutiques se mirent à se succéder les unes après les autres, Samuella consulta l'adresse de l'hôtel dans son bouquin. La rue était fréquentée par des routards à la recherche d'aventures, d'une buanderie et de Wi-Fi. Arrivé à un carrefour, le taxi se gara brusquement devant un hôtel en béton jaune. Un petit autel bouddhiste occupait la place d'honneur à la réception qu'on pouvait voir de la rue à travers les portes grandes ouvertes. C'était la rue des hôtels et des autels, car ici, on accueillait tout.

Le chauffeur regarda brièvement dans le rétroviseur. Lorsqu'il vit Samuella le regarder, il sortit rapidement de la voiture surchauffée et se dirigea à la réception pour parler à la dame qui l'accueillit avec un sourire et quelques billets remis discrètement. Malgré la propreté de la devanture, Sam n'était guère rassurée, d'autant plus que l'hôtel n'affichait pas de nom. Le chauffeur revint, sortit son sac du coffre et repartit vers la réception.

— Attendez! lui cria Samuella.

Mais l'homme l'ignora et entra son sac à la réception. En voyant l'hésitation de la passagère, l'hôtesse s'avança gracieusement pour l'accueillir.

— C'est *okay*, jolie madame. Vous êtes à votre hôtel. N'ayez pas peur, lui dit-elle en affichant un sourire suffisamment large pour dévoiler une dent en or.

Sam sortit de la voiture pour reprendre son sac, quand une jeune femme émergea du comptoir pour le retirer des mains du chauffeur.

— Mon sac, s'il vous plaît, exigea Sam.

— Tout est bien, ici, ma belle madame, entonna la dame à la dent d'or. Croyez-moi, ici c'est bien. Mieux qu'ailleurs. Très propre. Pas cher. Payez le taxi, s'il vous plaît. Il veut des *dong*.

La femme demanda la somme au chauffeur et la nota sur un bout de papier qu'elle montra à Samuella. Cette dernière remit les *dong* au chauffeur qui sortit à la course pour disparaître dans les ruelles d'*Hô Chi Minh*.

— Combien de nuits, ma belle madame? Quatre? Cinq?

— Je voudrais voir la chambre avant.

La dame soupira et cria à la jeune femme qui s'était emparée du sac à dos d'accompagner la cliente à l'étage. L'ascenseur, à peine plus grand qu'un petit placard, rappelait à Sam ceux qu'elle avait empruntés dans le troisième arrondissement de Paris lors d'un stage d'été qu'elle avait fait à la Sorbonne. L'employée ouvrit la porte qui n'était pas verrouillée. La chambre offrait un décor à la fois chinois et américain, rappelant les années 80. On avait tout rebâti après la guerre et rien n'avait changé depuis. Sam inspecta rapidement les lieux avant de pointer le téléviseur que la jeune femme ouvrit aussitôt. Satisfaite, Sam retourna avec celle-ci à la réception pour payer ses deux nuits.

De retour à la chambre, elle se débarbouilla la figure tout en examinant les pores et les plis de son visage. Elle avait le front et les joues lisses, tandis que ses paupières ne s'étaient pas encore complètement flétries. C'était son menton qu'elle détestait. Les deux sillons chaque côté de la bouche lui donnaient la gueule d'une marionnette. Quant à ses lèvres, elles étaient disparues. «Les lèvres d'une femme qui ne se fait plus embrasser», chuchota-t-elle

à sa propre intention. Voilà longtemps qu'elle ne portait plus de rouge à lèvres. Une totale perte de temps, croyait-elle, rien d'autre qu'un trait d'union entre deux joues. Elle avait le tour de tout faire disparaître pour ne voir que ce qu'elle voulait. Le mois passé à *Shikoku* fut une épiphanie pour l'âme et pour le corps. Les kilomètres arrachés aux pentes douces ou parfois agressives avaient effacé plusieurs kilos. En examinant sa silhouette devant la glace de la vieille vanité, elle constata que ses seins faisaient moins «mémère». Ses jambes étaient musclées, ce qui faisait en sorte qu'elle avait de vraies cuisses, tandis que ses bras faisaient un peu chauve-souris. On ne peut pas tout avoir.

Connaissant son jeu, elle jeta un oeil sur sa chevelure. Depuis son départ d'Ottawa, elle n'avait pas teint une seule fois ses cheveux. Elle passa lentement les doigts à travers les mèches humides et vérifia les repousses sel et poivre à l'avant, et brun foncé à l'arrière. Le blond de la teinture était terne et fatigué.

— *Shikoku* t'a peut-être purgée, mais il faut faire le ménage. Tu n'es pas une nonne, murmura-t-elle devant le miroir.

Sans réfléchir, elle prit son sac à main et descendit à la réception.

— Vous aimez la chambre? s'enquit l'hôtesse.

— Oui, c'est bien.

— Vous voulez visiter *Hô Chi Minh*? Voir les tunnels de *Cù Chi* avec les *Vietcongs*? proposa l'autre en étalant des dépliants glacés sur le comptoir.

— Pas maintenant, mais je vais les prendre pour les lire plus tard, dit Sam en recueillant les dépliants.

— Prenez aussi ceux-ci, ma belle madame, ajouta la femme en lui tendant quelques nouveaux dépliants.

Le petit *Bouddha* bien assis sur le comptoir de la réception leur souriait paisiblement, alors que l'odeur des oranges offertes plus tôt le matin pour garnir l'autel près de la caisse était apaisante.

— Venez me voir pour vos billets, ma belle madame. Bus ou taxi, ils viendront vous chercher ici à l'hôtel. Je vous ferai un bon prix parce que vous êtes mon amie.

— Je le ferai demain.

— Pas acheter les billets aujourd'hui?

— Non, laissez-moi regarder les dépliants en premier et je choisirai ensuite.

— Comme vous voulez. Mais pas attendre trop longtemps, ma belle madame. Il n'y a plus de place après neuf heures du matin. Vous comprenez?

— Oui, j'ai bien compris, mais en ce moment, je cherche un endroit pour me faire coiffer.

— Humm, seulement pour les cheveux? questionna la femme sur un ton soucieux tout en examinant son interlocutrice. Manucure? Pédicure? Vous faire épiler aussi?

— Je devrais peut-être, confessa Sam quand la dame passa un index moite sur sa lèvre supérieure avant de suggérer:

— Allez voir *Mai Mai*. Elle est rapide et bonne coiffeuse. Je lui dis que vous venez, ajouta-t-elle en sortant un cellulaire serti de pendrioches aux cristaux roses.

Ceci fait, elle remit à sa cliente la carte professionnelle du salon de *Mai Mai* tout en lui indiquant avec soin la direction à prendre le long de la ruelle achalandée.

— Elle vous attend. Allez maintenant. Elle fait les deux lèvres, celle du haut et celle dans vos culottes, gloussa la femme, non sans s'amuser devant l'air perplexe de Samuelle.

— Merci, répondit celle-ci, un peu bafouée. Quel est votre nom?

— Mon nom est *Mona*.

— *Mona*?

— *Mona Lisa*.

— *Okay, Mona Lisa*. Mon nom est Samuelle.

— Un nom pour un homme?

— Ça, c'est une autre histoire. Avez-vous l'Internet, ici?

— Pas Internet. Allez chez *Mai Mai*, ensuite je vous montre café Internet.

Lorsque Sam gagna la sortie, elle fit vite de remarquer que le trottoir crotté était envahi par des routards aux *dreads* multicolores. Ici et là, on échangeait de l'information et des anecdotes au sujet du Cambodge, de la Thaïlande et surtout, des postes offerts à ceux qui souhaitaient enseigner l'anglais en Corée du Sud. Sur le bord du trottoir, accroupies sur leurs talons, des Vietnamiennes au regard impénétrable lavaient de vieux chaudrons avec de l'eau provenant de robinets insalubres. Juchées précairement sur de vieilles caisses de bois, des femmes tranchaient des baguettes de pain pour faire des sandwiches au jambon et au gruyère. On n'avait pas perdu les habitudes françaises, surtout pour ce qui est de la baguette.

Sam avait remarqué les tuniques blanches et les pantalons que portaient les jeunes étudiantes avec leurs chapeaux de paille en cône. De même, les femmes recouvraient leurs figures avec un foulard et portaient des gants pour ne pas brunir sous les rayons du soleil. Avec leurs tailles de guêpe, elles étaient élégantes. Charlotte les aurait savourées et mangées toutes rondes. Puis Samuelle s'arrêta devant l'étal d'une boutique, où un jeune homme qui lui souriait lui montra les *áo dài*, les belles grandes tuniques aux manches longues portées sur un pantalon serré.

— Merci, je reviendrai, lui dit-elle en se sauvant du vendeur chevronné.

Pourquoi se torturer inutilement? Ce genre de tunique ne lui coulerait pas sur le dos comme sur celui des jeunes Vietnamiennes qui avec leurs airs de petites filles, donnent l'impression d'être prépubères, avec des petits seins durs et des vagins serrés. «Des vierges perpétuelles qui font gémir les hommes dans leurs fantasmes», si dit Samuelle en lâchant un soupir. Elle se souvenait d'avoir visité l'historique des sites Internet que B avait visités. Il s'agissait majoritairement de sites pornos indonésiens montrant des viols collectifs de jeunes filles à l'âge douteux. Le viol a-t-il un âge? Elle en avait visionné quelques-uns, avant de se dire que l'ironie était flagrante. Les hommes forçaient les jeunes filles à se laver avant de les soumettre à leurs saloperies. Pendant qu'on les ravageait, les pauvres filles demeuraient stoïques tout en fixant la caméra avec un regard vacant. La plupart du temps, elles se couvraient la figure avec une main hésitante, par crainte de déplaire. Que ce soit sur des grabats, dans des champs isolés ou dans des entrepôts d'où les femmes ne ressortaient jamais, le supplice durait de longues minutes. Samuelle s'était longuement attardée devant l'écran de l'ordinateur, sentant monter en elle le désir de se soulager de cette tension qui se nourrissait en elle. Malgré cette misère humaine qui défilait devant son regard analytique, elle s'accrochait à l'idée que B la trompait. Tromper c'est tromper, peu importe que ce soit avec le monde réel ou virtuel. C'est la morale de l'intention. Comme B, elle avait succombé aux images visionnées sans le son qui les accompagnait, pour éviter d'entendre les cris. Un orgasme ici et là pour soulager le mal de vivre. Après avoir tout vu, elle s'était contentée de rattacher son jean. Combien de personnes vivant au sein d'un couple qui se touche rarement au lit préfèrent se retrouver seules dans la douche du matin pour se soulager avant d'aller travailler? Le compte était égal pour tous et chaque fois que la chose lui était arrivée, Samuelle s'était pardonnée.

Tirée de la torpeur engendrée par ce dernier *flashback*, elle poursuivit son chemin pour se rendre chez *Mai Mai*. L'odeur nauséabonde émise par les moteurs des motos, des cigarettes et des égouts crottés s'entremêlaient aux notes de parfum des jeunes Vietnamiens. «Patchouli... C'est Patchouli», murmura Sam en se souvenant de la fragrance que portait Rob et de celle du jeune Vietnamien qui l'avait brossée du bras en la dépassant sur le trottoir.

D'un magasin à l'autre, la condensation des climatiseurs bavait sur la rue en jetant des courants d'air glacé le long du trottoir. On aurait dit des marées. À bout de souffle, la sueur coulant à l'intérieur de ses cuisses, Sam s'arrêta devant une modeste boutique. Assis sur une caisse de lait, un jeune homme peignait avec une maîtrise exceptionnelle un tableau des grands maîtres. Il leva la tête et l'accueillit avec un sourire à faire fendre le cœur d'une mère.

— C'est très beau, le complimentait-elle en contemplant le tableau.

L'artiste lui sourit à nouveau et se remit à la tâche. En guise de modèle, il n'avait qu'une simple carte postale pour recréer le tableau d'un grand maître européen de l'époque. Néanmoins, il y parvenait avec une précision inouïe. Les murs de la boutique étaient remplis de grandes œuvres plagiées susceptibles de confondre le plus futé des connaisseurs. Pourtant, chacune était réalisée par un pauvre mec armé de pinceaux bon marché, assis sur une caisse de lait, le dos courbé devant son œuvre. Après avoir jeté un œil sur sa montre, Sam tira sa révérence. *Mai Mai* l'attendait à l'autre bout du monde, à quelques mètres de là. Arrivée au salon, elle fut accueillie par une femme à la chevelure luisante.

— Bonjour, madame, gazouilla la dame au maquillage impeccable. Vous voulez *Mai Mai*? Vous avez besoin d'aide? Un bon changement, peut-être?

Sam prit place sur la chaise de la coiffeuse, puis le visage d'une femme d'un âge incertain apparut dans le miroir. En silence et d'une main un peu brusque, elle toucha la chevelure imbibée de sueur. Sans consulter sa cliente, et toujours en silence, *Mai Mai* commença à mélanger les tubes de teinture. Sam ferma les yeux avant de sentir une main lui effleurer les genoux.

— N'ayez pas peur, madame, lui dit *Mai Mai*. Cirer vos jambes? Arranger les sourcils, la lèvre et le menton? Un bon nettoyage, ajouta-t-elle en touchant les endroits visés. Je vais vous aider. Un Brésilien, aussi? Pas cher. Ma fille ne vous fera pas mal.

— D'accord, mais pas de Brésilien.

— Je rince vos cheveux. Suivez ma fille. Elle vous met belle. Fraîche comme une belle pêche, lança *Mai Mai* avant d'accourir vers sa prochaine cliente.

Au bout de quarante-cinq minutes, Sam avait été plumée. L'esthéticienne avait réussi un tour de force. Les sourcils avaient un arc parfait, de même que la lèvre supérieure, les bras, les aisselles, les jambes et les cuisses étaient doux comme de la peau de bébé. Elle avait massé sa cliente avec de l'huile d'amande. Réalisé par des petites mains lentes et douces, le massage fut très apaisant. Beaucoup plus que l'épilation du pubis fait à la cire. L'enfer tout pur. Sam avait presque bondi sur la table quand la femme avait tiré les bandelettes pour arracher le poil. Plaisir mêlé à la curiosité, elle se plaisait maintenant à explorer son pubis tout doux et à lancer des regards furtifs dans le miroir pour découvrir cette nouvelle révélation: un pubis désirable. Émerveillée par son corps rajeuni, elle passa lentement les doigts le long de son vagin. Elle avait presque envie d'écarter les lèvres.

Mai Mai vint la chercher pour ensuite l'installer dans le fauteuil de la coiffeuse. Sam se sentait différente. La peau douce de ses bras et ses jambes, au même titre que son pubis dégarni emprisonné dans sa petite culotte, lui procurait un plaisir sensuel inattendu. *Mai Mai* avait fait des merveilles. C'était la totale détente. Elle dégustait son bubble tea tout en promenant sa paille au fond de son verre pour jouer avec les boules de tapioca.

— Mais, dites quelque chose, madame, dit *Mai Mai*, intriguée par le regard furtif de sa cliente.

— Très beaux, mes cheveux sont très beaux, merci! rigola Sam en se regardant dans le miroir. La coupe est impeccable et la teinture parfaite.

— Vous êtes une nouvelle femme. Vous avez l'air plus jeune. Les hommes vont vous regarder, poursuivit la Vietnamiennne, visiblement fière de la transformation.

— Merci, *Mai Mai*. Je l'apprécie énormément.

— Pas de problème. Bonne chance, ma belle madame. Vous pouvez sourire, maintenant. Okay? Plus de problèmes, maintenant. La vie est belle.

— En effet, répliqua Sam un peu perplexe suite à la psychanalyse que *Mai Mai* venait de lui dispenser librement.

Lorsqu'elle retourna vers l'hôtel, elle nota que la ruelle s'était transformée. On aurait dit une arcade sans fin. Les ampoules qui se balançaient avec nonchalance d'un fil à l'autre éclairaient mal les étals encore achalandés. Les routards occupaient toutes les places dans les bistrots de fortune et les femmes avaient cessé la vente de sandwiches pour s'affairer devant des petits poêles à gaz sur lesquels reposaient d'immenses marmites. Les routards faisaient la queue pour acheter un bol de *phở*, probablement leur seul repas de la journée. En repensant à l'après-midi qu'elle venait de passer chez *Mai Mai*, Sam attendait patiemment son tour. Si la Chine était parvenue à la dépayser et que le Japon avait réussi à expulser ses démons, le *Viêt Nam* allait lui redonner le goût de vivre. La manouche, la muse bohème, était revenue. «Je suis en vie», murmura-t-elle en dégustant son bol de *phở* au beau milieu du trottoir pulsant de vitalité.

Le lendemain matin, elle descendit dans le hall d'entrée et vit que *Mona Lisa* arrangeait son petit autel avec le *Bouddha* souriant. Cette fois, elle avait ajouté des lumières rouges clignotantes, ce qui contrastait avec le sourire paisible de la sagesse même. «Une divinité avec un sens d'humour», pensa Samuelle.

— Bonjour, ma belle madame. *Mai Mai* fait du bon travail. Vous êtes plus jeune. Vous voulez le tour en bus?

J'ai des billets pas chers.

— Oui, répondit Sam en ouvrant les dépliants où elle avait encerclé les deux tours d'horizon qu'elle voulait faire.

— Les tunnels *Cú Chi* et *Hô Chi Minh*? L'autobus part maintenant. Dépêchez-vous. Un taxi est à la porte. Il vous amènera au bus. *Okay*?

— Combien de temps dure le tour d'horizon?

— Toute la journée, ma belle madame, répondit Mona Lisa dont l'impatience trahissait le ton de sa voix. Vous revenez à la noirceur. Vous voulez la chambre pour une autre journée?

— Non, je pars demain et je veux aller là, indiqua Sam en montrant la photo avec la plage blonde dans son *Lonely Planet*.

— *Mũi Né*. *Okay*, je vous vends le billet pour le bus. Pas cher.

— Merci, *Mona Lisa*. À quelle heure demain?

— Toujours neuf heures, madame. Ne tardez pas.

Samuelle sortit de l'hôtel et prit le taxi qui la reconduisit à la gare de bus où les touristes attendaient l'heure d'embarquement. Le bus sentait la vieille fumée de cigarette, tandis que les fenêtres ouvertes laissent la senteur du diesel entrer. Sam partageait sa banquette avec une adolescente aux cheveux roux naturels et au teint basané couvert de taches de rousseur. Ses perçages dans la figure laissaient deviner où on en trouverait d'autres. Un tatouage multicolore en arabesque descendait surnoisement vers sa poitrine sous son gaminet kaki. Le bruit constant de ses bracelets en bambou ramenait Sam à la réalité. Elle ne pouvait s'empêcher de la regarder. Embêtée, elle tourna son regard vers l'allée où les jeunes allongeaient nonchalamment leurs jambes en attendant le départ. Elle sortit son bouquin sur le *Viêt Nam* car à titre de passionnée de l'histoire politique, elle avait toujours été emballée par l'esprit de résistance des habitants de ce pays. Bien qu'elle n'était qu'une adolescente au moment de la Deuxième Guerre de l'Indochine, elle se souvenait des discussions qu'elle avait eues avec son père pendant les *blackouts* de la presse américaine lors du rapatriement des cercueils. La musique, les chants contestataires, les vêtements et les manifestations avaient les mots justes pour dénoncer la guerre. Ottawa avait fait les manchettes pour son opposition à l'invasion du *Viêt Nam* par les Américains. La planète entière observait ces derniers contester le régime de Nixon, Alexander Haig et compagnie. Les États-Unis étaient devenus l'un des plus grands bourreaux de l'humanité, après avoir massacré des femmes et des enfants innocents à *Mỹ Lai*. Si l'affaire Watergate avait fait couler beaucoup d'encre, leur plus grande transgression fut de tourner le dos aux combattants après que ces derniers soient rentrés de guerre. Une gifle en pleine figure aurait fait moins mal. Les Américains avaient perdu la guerre et rentraient en catimini pour ne pas perdre la face. *I am not a crook*, avait dit Nixon. *Ugly American*. Le gouvernement ne s'était pas penché sur l'érection d'un monument pour souligner la contribution des vétérans de la guerre qu'ils avaient perdue. Grâce au lobbying des vétérans, on érigea un monolithe noir, éloquent par sa sobriété, où on fit inscrire le nom des soldats victimes de la guerre que tout le monde voulait oublier. Malgré tous les efforts politiques pour taire la stèle noire à Washington, les anciens combattants avaient donné l'heure juste.

Alors que Samuelle leva les yeux de son bouquin, le bus quittait le tintamarre de la ville. Au bout d'une bonne heure, il se mit à grogner tout le long de la campagne tranquille. De temps en temps, on pouvait voir les tombes multicolores des fermiers en vigie silencieuse sur les champs cultivés. À travers la fenêtre, le paysage défilait comme un long-métrage.

Pour mieux comprendre le peuple vietnamien, Sam reprit sa lecture. Elle était curieuse de savoir comment une nation aussi modeste avait pu survivre aux bombardements incessants des Américains et aussi, comment la plus puissante force militaire au monde avait été défaite par des fermiers et des fermières complètement démunis. Une fois à *Cú Chi*, elle verrait par elle-même comment le *Vietcong* approvisionnait les guérillas à même ces tunnels qui avaient contribué à la résistance pour défaire l'agresseur impérialiste venu de l'autre bout du monde.

À *Cú Chi*, celui qui servait de guide au groupe était un homme grand et mince au sourire taquin. Ses immenses dents ressemblaient à des palettes, pour ne pas dire à des piquets de clôture aux espaces inégaux. Il entama la visite guidée avec passion. Pendant que les touristes américains se faisaient photographier avec les *Sherman Tanks* abandonnés dans la jungle, Sam se demandait ce qui était arrivé aux soldats qui les avaient pilotés jadis.

Le guide convia le groupe à se rassembler autour d'un petit espace sous le canapé de la jungle. Avec

quelques coups de pied au sol, il enleva les feuilles mortes qui recouvraient une trappe qu'il put ensuite ouvrir aisément. Au grand étonnement de chacun, il se laissa descendre dans le trou et referma la porte derrière lui avant de disparaître. Il invita ensuite les touristes à descendre à leur tour pour visiter les tunnels. Sam pouvait entendre les Américains vociférer, eux dont la corpulence les empêchait de circuler dans ces tunnels qui, pendant la guerre, étaient de véritables fourmilières humaines. Durant la traversée, l'un d'eux raconta ce qu'il avait entendu de son père et de ses oncles qui appelaient ces tunnels *The Black Echo*. Pendant la guerre, les Américains s'échinaient à les trouver pour capturer les *Vietcongs*. Les guérillas passaient la journée entière sous terre et ne sortaient que la nuit pour s'approvisionner, cultiver leurs champs ou attaquer l'ennemi. On dit que les Américains ont tiré plus d'obus sur le *Viêt Nam* que toutes les forces alliées pendant la Deuxième Guerre mondiale. Malgré cela, ce petit pays modeste aux fleurs géantes avait résisté à la plus grande force militaire du monde.

Les initiatives américaines pour trouver les tunnels furent dantesques. Ces derniers étaient piégés avec des clous, des deux par quatre en bois et des piquets de bambou. Malgré la haute technologie de l'oncle Sam, ses combattants ne purent détruire ces tunnels aussi primitifs les uns que les autres. À croire que le bambou était plus fort que l'acier américain.

La visite des tunnels avait été plus que surréelle. Celle-ci terminée, Sam ferait un dernier tour d'horizon de *Hô Chi Minh* avant de partir tôt le lendemain matin pour *Mũi Né*. Le mois d'août venait de commencer et le temps filait trop rapidement. Le *Viêt Nam* voulait se révéler encore plus à elle, mais elle savait que le retour à la maison était imminent. Durant son voyage, elle était parvenue à envoyer aux oubliettes le fait qu'elle était techniquement dans la rue, son condo à Québec étant maintenant occupé par des étrangers. Elle pensait aussi à tous ses biens qui avaient disparu. Elle était une chienne perdue sans collier.

Elle reprit le chemin de l'hôtel alors que la mousson battait son plein et qu'une pluie torrentielle marquait quelques heures pour dérober la vie de son tralala quotidien. Les pluies assoupies, *Hô Chi Minh* se présenta avec toute la magnificence de ses fleurs gigantesques. Signature de son élégance exotique, la reine de l'Indochine est composée de pagodes, de temples hindous, d'une mosquée indienne et d'églises catholiques qui se tiraillent avec des vestiges du style colonial français pour les piastres des touristes. Sam aimait beaucoup *Hô Chi Minh*, ou *Saïgon*, comme elle préférait l'appeler, avec ses sept millions d'habitants, un bouillon humain de Vietnamiens, de Chinois et de *Khmers*. Pour son dernier soir en ce lieu, elle prit un *Xe Ôm*, une moto-taxi qu'on trouve au coin de la rue et qu'elle préférait aux taxis ou aux cyclopoisses. Mais *Xe Ôm* ou pas, nul n'était épargné par les fameux embouteillages de mobylettes. Au fond, c'est ce qu'elle aimait le mieux. Cette vitalité qui dérange, qui secoue, qui s'assume, qui ébranle l'indifférence à cause de la fatigue ou du dégoût envahissant du dépaysement recherché. C'est l'essentiel des villes sud-est asiatiques avec les activités clandestines et les vendeurs à la sauvette. Le tout *lost in translation* pour le touriste anonyme qui consomme tout: les enfants, les femmes et les vestiges de la souffrance. Nous sommes tous des voyeurs et la pornographie ne se limite pas au corps humain. Elle se fonde aussi sur la misère des autres. La pornographie la plus courante est celle qui dévoile la lutte pour survivre sans révéler les conséquences qu'on aime s'imaginer pour l'atteindre. On laisse ça aux femmes et aux enfants.

Le matin s'annonça comme toutes les autres journées, ensoleillé, puant et bruyant. Sam fit ses adieux à Mona Lisa et s'arrêta devant le petit *Bouddha* au sourire éternel. Ce matin-là, il avait été orné de fleurs d'oranger tellement délicates qu'on aurait dit qu'elles étaient faites de papier de soie. Sam frôla leurs pétales avec une main reconnaissante et laissa quelques *dong* en guise d'offrande. La jeune employée de l'hôtel, qui semblait vivre derrière le comptoir, apporta le sac à dos au même chauffeur de taxi qui avait conduit sa cliente quelques jours auparavant. Samuella jeta un regard le long de la rue achalandée pour en dérober un dernier souvenir. Elle avait aimé cette vie grouillante. En se tournant vers le comptoir de l'hôtel, elle nota que Mona et la jeune femme l'examinaient. Lorsque le chauffeur lui ouvrit la portière, elle tira sa révérence devant le petit *Bouddha* puis s'installa dans la voiture.

En route pour *Mũi Né*, le bus suivait les routes longeant la mer de Chine méridionale. Si on avait pu voir au loin, on aurait pu épier la côte de la Chine qui guettait le va-et-vient du *Viêt Nam* comme un vieux matou qui attend de donner une taloche à une souris nerveuse. Les routards somnolaient en laissant leurs mèches en *dreads* balloter sur le dos des banquettes du bus qui cédait avec des grincements aux cahots de la route. Pour 105 000 VND ou six dollars américains, le trajet n'était pas onéreux. Le vieux bus soupirait autant que les passagers, comme s'ils s'enduraient mutuellement.

Au bout d'un moment, de modestes villages de pêcheurs ponctuaient le rivage jusqu'à la baie de *Mũi Né*. Il y en avait assez pour se rincer l'œil. Les routards regardaient avidement par les fenêtres, en particulier lorsqu'ils parvenaient à repérer d'anciens vestiges comme les Tours de *Cham de Poshanu*, érigées au 8^e siècle. Ce qui fit sourire Sam fut les manufactures de sauce au poisson, le fameux *nuoc-mâm*. D'immenses jarres remplies de cette mixture étaient laissées au grand soleil durant des mois avant d'être vendues partout pour leur goût épicé.

— *Doi Cát!* annonça le chauffeur en pointant vers les dunes.

Sam prit quelques photos par la fenêtre et consulta son *Lonely Planet*. Ces dunes d'un ton orange mystique sont les plus photographiées au monde. Élancées comme de grandes arabesques sablonneuses, elles ensorcellent par leur allure tourmentée et changent constamment, selon les caprices des grands vents maritimes. Entre les dunes et la côte maritime, *Mũi Né* invite au vagabondage. C'est ce que Samuelle voulait le plus pour la dernière étape de son voyage.

À *Lang chai Mũi Né*, les routards quittèrent l'autobus pour se livrer à une excursion dans un village de pêche où une voilée délicate de bateaux multicolores sautillait dans les vagues. Le marché bourdonnait avec les pêcheurs qui faisaient le tri de leurs denrées et les vendeurs qui préparaient les huîtres. À tour de rôle, les passagers débarquaient lorsqu'ils entendaient le chauffeur prononcer leur lieu de destination. Lorsque Samuelle arriva au Yatch Club de *Mũi Né*, elle fut agréablement surprise par la beauté de l'endroit. Loin d'être imposant, l'hôtel de villégiature, avec ses cabines individuelles nichées parmi les fleurs aux couleurs chaudes, représentait une véritable perle cachée. Pendant que des touristes belges et allemands discutaient autour de la piscine tout en surveillant des enfants aux cheveux plus blonds que le sable de la plage, le personnel hôtelier se faufilait entre les chaises longues pour ramasser les bouteilles de Stella Artois et ravitailler les paniers de fruits. D'autres Européens étaient assis au bar en plein air, la peau basanée comme du cuir marocain. Les accents gutturaux de leurs discussions ponctuaient les cris de joie des enfants qui sautaient dans la piscine. Après avoir rapidement repéré sa cabine, Sam enfila son maillot pour ensuite trouver son *Nirvāna* arrosé d'un Monaco, une Stella avec de la grenadine. Avec sa mousse rose, il s'agit d'une bière très froufrou, mais capable de vous assommer après seulement quelques verres. Voilà ce que Sam désirait: sentir le soleil sur sa nouvelle peau de bébé et dormir au lieu de penser au condo.

Depuis qu'elle se trouvait au *Viêt Nam*, elle n'avait communiqué avec aucun de ses proches. Plutôt amusant de contrôler les conversations. Avant d'aller souper, se promit-elle, elle irait s'enquérir du code pour utiliser le Wi-Fi.

Lorsqu'elle se rendit à la réception de l'hôtel, on lui signifia que *Facebook* était bloqué et interdit par le gouvernement. Mais cela l'importait peu, puisqu'il n'était pas dans ses habitudes d'afficher des photos d'elle sur Internet. Qui sait ce qu'un paparazzi pourrait en faire! Elle communiqua donc avec Maëlle par l'entremise de *Facetime* pour lui faire savoir que tout allait bien. Sa fille lui répondit qu'elle possédait des renseignements relativement aux trouvailles de l'agent d'immeubles et qu'elle lui ferait parvenir les sites SIA que ce dernier lui avait transmis.

La soirée s'annonçait bien quand Sam se sentit à nouveau assaillie par la mousson. Elle s'empara de son écharpe de soie couleur turquoise et se rendit chez Joe's Café, lieu que les touristes préféraient à la salle à manger du Yatch Club et où on pouvait déguster des crêpes au sirop d'érable pour 50,000 *dong*, café inclus. De plus, les sandwiches et les frites maison mettaient l'eau à la bouche. Le proprio était un expatrié canadien qui avait façonné son menu selon ses goûts personnels. La bouffe terminée, les convives étaient invités à un loft pour regarder des vidéos, assis sur de gros coussins. L'endroit proposait également une excellente carte de vins. Sam s'installa confortablement sur les coussins avec sa consommation et son iPad, puis commença à fureter sur les sites SIA que Maëlle lui avait transmis.

Comme la pluie battait son plein, il n'était pas question de marcher pour retourner à l'hôtel. En attendant de partager un taxi avec un couple qu'elle avait reconnu du fait qu'il logeait dans le même hôtel qu'elle, elle regardait la pluie stridente qui balayait la rue tout en chassant les rats de leurs trous. Elle frémit en voyant les bestioles courir dans la rue. Lorsqu'enfin le taxi arriva à la porte du restaurant, le couple monta avec elle pour retourner à l'hôtel dans un silence aussi maladroit que dans un ménage à trois.

Le lendemain matin, elle s'offrit une longue marche le long de la mer. Ce faisant, elle nota que la plage était presque déserte et que sa parure avait changé. Les hôtels n'ayant pas encore balayé le sable pour disposer les

chaises longues, on pouvait y repérer les débauches de la veille avec tous les déchets indiscrets et défendus. Sam se souvenait d'avoir vu les lumières des vraquiers durant la nuit. Ainsi donc, le matin, le sable blanc était inondé des ordures qui s'y échouaient. Au loin sur la plage, elle pouvait apercevoir des travailleurs affectés à un nouveau projet de construction qui ne se gênaient pas pour se soulager, bien accroupis sur le bord de l'eau. Dire que dans quelques minutes, les enfants des familles allemandes et belges sortiraient pour aller gambader dans ces mêmes flots.

Plus loin, elle vit des hommes et des femmes marcher le long de la plage et arrêter près de la limite du club, avec, sur leurs épaules, des bouquins attachés en piles à l'aide de courroies. Elle se dirigea vers une des femmes portant une pile plus grande qu'elle, pour vite se rendre compte qu'il s'agissait de livres américains grossièrement reproduits. Néanmoins, elle eut pitié de la dame et lui en acheta quelques-uns. Entre femmes, il faut bien s'entraider. Ironie du sort, elle avait jugé cette femme comme elle craignait que les autres la jugent.

Mũi Né avait rendu la marchandise. Ce petit havre de paix surréel l'avait charmée avec ses innocentes plages blondes. Le marketing des propriétaires belges avait bien bouclé l'affaire pour les touristes avides de l'hédonisme. Les pavillons voilés, les massages discrets aux fleurs de mandarine et les flambeaux scintillant dans les nuits bleues étaient divins. C'était un Éden qui contrastait avec le reste du pays. Et ce qu'elle avait vu de ce dernier était encore pire que la piètre description faite le passager qui avait voyagé à bord du même avion qu'elle. On voit ce que l'on cherche. On comprend ce que l'on veut contrôler. Le lendemain, elle quitterait *Mũi Né* en bus pour visiter l'envers de la médaille. Le ventre du dragon à *Nha Trang* l'attendait avec impatience.

Lors de l'Invasion du *Têt* par les Américains, la région de *Nha Trang* dut essuyer des assauts répétitifs. Ce village de pêche, qui remontait à l'empire *Cham*, fut jadis convoité par les Français pour sa belle baie turquoise aux îles vertes et au sable blanc. Les GI américains en avaient fait un endroit de débauche pour se décompresser. C'était un décor idyllique recherché par les gens dont le sens moral n'existait plus lorsqu'ils étaient en vacances loin des leurs.

Après cinq heures en bus, *Nha Trang* montrait ses couleurs telle une partouze qui ne se termine jamais. Des touristes au teint basané se promenaient au milieu de la rue en quête de la prochaine débauche, pendant que d'autres dormaient sur la plage pour se remettre de la veille. Samuelle regrettait d'avoir quitté l'innocente. *Mũi Né* L'autre côté de la médaille était à la fois épouvantable, attirant et enivrant.

L'hôtel qu'elle avait choisi ne se trouvait pas sur le bord de la mer. Pour atteindre celle-ci, il fallait descendre une petite ruelle où des femmes vendaient tout ce qui pouvait se vendre.

Pour se rassurer, Sam tentait de s'accrocher aux émotions à la fois fortes et spirituelles qu'elle avait ressenties à *Shikoku*. Dans le bus, elle avait écouté discrètement un des routards parler de la Pagode *Long Son* sur la rue *Thái Nguyên*, reconnue pour son immense *Bouddha* blanc de soixante-dix-neuf pieds de haut. La pagode avait été établie en 1963, en l'honneur des moines et des nonnes qui s'étaient immolés lors d'une manifestation contre le gouvernement *Diem*. Le routard avait prévenu les autres passagers du bus que des hommes de l'endroit attendaient les touristes et leur demandaient un don pour accéder au temple. La fraude était omniprésente et il fallait se méfier. Ayant quitté l'hédonisme de *Mũi Né*, Sam pensait se rendre à *Suối nước nóng Tháp bà*, un lieu où l'on trouve des piscines et une chute thermique, et où des masseuses frictionnent les touristes avec de la boue. Elle avait pris goût aux spas et les sommes modiques qu'on réclamait aux clients rendaient l'hédonisme alléchant. Néanmoins, elle ressentait davantage le besoin de retourner dans l'enclave d'un temple pour goûter à ses bénédictions.

Tels des prédateurs, les taxis sillonnaient lentement la rue de son hôtel. Il ne lui suffisait qu'à lever la main pour qu'aussitôt, un véhicule accède à sa demande. En entrant dans la voiture, elle remarqua que les banquettes étaient recouvertes de la même teinte de cuir que le taxi à l'intérieur duquel l'Américain l'avait agressée en Chine. Elle sortit un Kleenex de son sac et essuya la banquette, sous le regard étonné du chauffeur. Ensuite, elle indiqua calmement à ce dernier qu'elle voulait aller visiter la Pagode *Long Son*. Sans broncher, l'homme démarra avant de s'arrêter à quelques rues de l'hôtel qu'ils venaient de quitter. Là, un individu embarqua et prit place sur la banquette avant, puis jeta un coup d'œil vers Samuelle. Alarmée, celle-ci s'apprêtait à crier quand le taxi démarra brusquement pour aller se garer dans une petite allée, près des dépanneurs de fortune. Ceci fait, les deux hommes se retournèrent dans une parfaite synchronisation. Le passager lui souriait en la dévisageant pendant que le chauffeur la scrutait comme s'il souhaitait se souvenir d'elle. Les portes verrouillées, l'engin continuait à ronronner sourdement lorsque le passager demanda :

— Madame veut du plaisir?
— Que faites-vous? paniqua Sam en secourant la poignée de la portière.
— Non... Que voulez-vous, jolie madame? Vous voulez du plaisir? Un homme, deux hommes, une femme, un enfant? Je peux avoir tout cela pour vous, jolie madame, répondit l'homme dont le regard trahissait la misère humaine dont il fut témoin.
— Vous êtes fous! Laissez-moi sortir! J'appelle la police!

Les deux hommes se regardèrent et avec un air imperturbable, celui qui occupait la place du passager posa une main sur le genou de la cliente pour lui demander:

— De l'héroïne, madame? Marijuana? Cocaïne?
— Laissez-moi sortir! cria Samuelle pour attirer l'attention des gens qui circulaient au bout de l'allée.

Les deux hommes se retournèrent et le chauffeur reprit la route pour se rendre directement à la Pagode, tel que demandé par sa passagère. Une fois à l'entrée du site, le chauffeur exigea les *dong* et demanda à madame si elle désirait qu'il l'attende. En guise de réponse, Sam lança la monnaie et courut jusqu'à la Pagode. Les joues brûlantes et le souffle coupé, elle s'arrêta au pied d'un escalier qui lui semblait interminable.

— Cent cinquante-deux marches, entendit-elle une douce voix prononcer.

Un vieillard tenant un enfant par la main lui adressa un sourire si serein, qu'elle ne put que se sentir rassurée par l'énergie positive qu'il dégageait. L'enfant, quant à lui, semblait aussi calme que son accompagnateur.

— C'est mon petit-fils précieux, précisa l'homme. Il est mes yeux et je suis sa voix.

Samuelle examina son interlocuteur de plus près, puis nota que ses yeux étaient nacrés comme des perles noires. Pendant ce temps, le jeune garçon demeurait immobile tout en regardant l'étrangère fixer son grand-père. Ressentant la tension de celle qui se trouvait devant lui, le patriarche rit doucement.

— Pauvre dame, je n'ai rien à vendre, la rassura-t-il. Vous n'avez rien à craindre. Je ne vous demande rien. Je ne faisais que constater votre présence.

— Pardonnez-moi, balbutia Sam. Je ne voulais pas me montrer si ignorante.

— Vous n'êtes pas ignorante. Même que vous connaissez plus de choses que vous ne le croyez. C'est votre première visite à la Pagode *Long Son*?

— Effectivement. Je me demandais si... Je me demandais si vous pouviez m'accompagner durant la visite. Je pourrais vous rémunérer...

— Vous n'avez pas à me rémunérer, refusa l'homme en levant la main. Je vais vous accompagner et ensemble, nous allons prier.

Alors que Sam le regarda se tourner vers les cent cinquante-deux marches, elle vit le petit garçon le prendre par le bras pour commencer à les gravir lentement. Le premier arrêt les conduisit devant un immense *Bouddha* couché sur son flanc. Sa forme massive était à ce point étonnante, qu'on ne pouvait que sursauter lorsqu'on l'apercevait à travers l'embrasure étroite qui menait au jardin où il reposait en toute béatitude. Parfois, on découvre une beauté si impressionnante, qu'elle nous fait peur et nous rassure en même temps. Le garçon dirigea son grand-père au pied de la statue pour lui permettre de poser discrètement une main sur la bordure du monument. En franchissant le seuil, Sam sentit aussitôt une immense joie l'envahir. Elle ferma les yeux et laissa cette sérénité tant recherchée l'envelopper complètement. À l'instar de l'aïeul, elle récita tout bas les sutras qu'elle avait si bien appréciés. Après quoi, les deux se laissèrent guider par le garçon pour poursuivre leur ascension. Tout le long des escaliers, des vendeurs les harcelaient pour leur vendre de l'encens, pendant que l'homme et son petit-fils les ignoraient totalement. Au bout d'un moment, le trio atteignit un nouveau palier où un moine sonnait une immense cloche. Son glas sourd résonnait des hauteurs de la Pagode où d'autres moines vaquaient à leurs tâches quotidiennes, en faisant fi des touristes qui les photographiaient.

Finalement, les trois se remirent en marche, d'un pas haletant et délibéré. Au sommet de l'escalier, le grand *Bouddha* blanc était assis devant eux, comme s'il n'avait cessé de les attendre. Haut de vingt-quatre mètres, en-

touré de verdure et de bas-reliefs montrant des dragons, sa présence était imposante. Le va-et-vient des vendeurs et des touristes avait cessé, faisant qu'il ne restait que Sam, le vieux sage et le garçon. Après quelques minutes de contemplation, le vieillard se tourna vers Samuelle pour lui dire :

— Regardez les effigies en bronze... Ce sont les moines qui se sont immolés en 1963 pour protester contre le gouvernement. Ils voulaient dénoncer la persécution des bouddhistes. *Thích Quảng Đức*.

— Pardon? Je ne comprends pas...

— *Thích Quảng Đức*. Vous le connaissez sûrement. Sa photo a fait le tour de la planète lorsqu'il s'est immolé en public à *Saïgon*.

— Comment l'oublier? J'étais alors une petite fille et nous avons vu son immolation à la télévision. Les gens l'entouraient pendant qu'il brûlait devant eux.

Du coup, quelque chose venait de déclencher en elle un sentiment palpable qui entrebâillait une porte interdite. Elle pensait à toutes ces fois où elle avait taquiné sa peau avec le feu parce qu'elle voulait ressentir la douleur qui lui confirmait qu'elle était en vie et que sa souffrance serait soulagée. En regardant les effigies de tous les autres moines qui s'étaient sacrifiés, elle se sentait aussi diminuée qu'insignifiante. Devant le sacrifice de ces hommes, la douleur qu'elle s'auto-infligeait constituait un sacrilège. Elle ne pouvait que se sentir honteuse et en colère d'avoir commis un tel outrage envers elle-même. La rage qu'était alors la sienne apparaissait minuscule devant la souffrance de ces moines. La vie est parfois drôle avec ces leçons qu'elle nous sert et qui bien souvent, nous donnent l'heure juste.

Après un long silence, le vieillard se tourna vers elle.

— Vous savez, lui chuchota-t-il, il y a beaucoup d'injustice en ce monde. Ce que ces moines ont fait est un acte d'humilité et d'amour. Même si je ne les vois pas avec mes yeux, je les sens en moi, ajouta-t-il en faisant glisser ses mains lucides sur les effigies. Ils existent. Quand j'étais enfant, j'habitais *Bên Tre*, une ville de plus de trois cent mille habitants. Un jour, les Américains sont venus et n'ont cessé de nous bombarder parce qu'ils pensaient que quelques guérillas se cachaient dans la ville. Quand nous avons entendu les avions qui arrivaient, ma mère m'a caché dans notre maison avec mes frères et sœurs. Je l'entendais crier pour mon père, mais il n'arrivait pas. Tout ce dont je me souviens, c'est le bruit des explosions et la terre qui tremblait. Mes sœurs et frères pleuraient et ça sentait la chair brûlée. Finalement, quand le silence parvint à nous enterrer, tout devint immobile. Je sentais le poids des corps de mes sœurs et de mes frères sur moi. Je suis aveugle de naissance. Je ne voyais rien, mais je voyais tout. On ne voit pas toujours avec les yeux. Je voulais mourir avec eux, car je ne savais pas où aller. Il ne restait plus rien. Je me suis endormi ou évanoui, je ne le sais pas. Quand je me suis réveillé, j'ai poussé le corps de ma sœur qui m'avait protégé. J'entendais des cris dans la rue. Le silence du monde entier pesait encore dans ma maison. Finalement, quelqu'un est venu me chercher et j'ai vécu chez des étrangers qui m'ont nourri et éduqué.

On dit que les Américains avaient cherché à justifier la destruction de *Bên Tre* en affirmant qu'il fallait détruire la ville pour la sauver. Je ne pouvais que ressentir une profonde colère à leur égard. Celle-ci aurait pu me détruire, mais c'est cette conscience du pouvoir de la colère qui m'a fait comprendre que lorsque nous développons une pleine conscience, nous créons cette énergie dont nous avons besoin pour transformer notre rage. Nous avons tous l'énergie de la pleine conscience en nous. Elle nous aide à comprendre la nature de notre souffrance. Quand je reviens ici voir les martyrs, je comprends l'essence de leur supplice. Par cette souffrance, ils ont transmis leur message à un monde qui n'entendait plus le cri des femmes et des enfants. La violence nous assourdit et la souffrance aussi. J'ai compris que ce ne sont pas les autres qui sont nos ennemis, mais bien l'ignorance, la peur, la violence et surtout, le désir. Au lieu de choisir le désespoir, il faut choisir la compassion et le pardon, tant envers soi qu'envers les autres. Nous sommes tous porteurs d'agonie. Le potentiel pour la colère qu'elle génère est effroyable. Il faut s'écouter profondément et si nous voulons aimer les autres, il faut s'aimer soi-même. En faisant ceci, nous cesserons de juger et de condamner.

— Ce n'est pas facile, répliqua Samuelle elle-même surprise par l'amertume de son ton.

— Il faut une consommation consciente. L'amour et la haine sont des éléments vivants. Si on ne nourrit pas l'amour, il meurt. Il en va de même pour la haine. La rage se dissipe avec des paroles aimantes qui laissent la compassion grandir en nous.

Sur ces paroles, le vieil homme fit signe à son petit-fils et en silence, les deux entreprirent la descente du grand escalier. Samuelle les imita, tout en pensant aux paroles qu'elle venait d'entendre ainsi qu'à celles que le passager dans l'avion lui avait dites au sujet de la consommation des vies. C'était cela la descente dans le ventre du dragon: se regarder au plus profond de soi pour faire une consommation consciente entre l'amour et la haine.

L'après-midi lui avait livré ce qu'elle recherchait pour se rassurer. Il ne restait qu'à nourrir cette conscience de consommer sa vie, dans l'amour ou dans la haine. Le soir venu, elle se dirigea vers la rue bondée de cafés qui longeait la plage. Plutôt que de s'offrir un souper, elle choisit la débauche complète: une ganache, des pralines et des truffes achetées chez le chocolatier. Un peu plus loin, elle arrosa son repas avec une bière qu'elle but dans une brasserie qui n'était pas sans rappeler celles qu'on trouvait en Louisiane avec son menu proposant sushis, pizzas et steaks. L'établissement ne semblait pas à sa place. À l'instar des gens qui se trouvaient au bar ou autour de la table de billard, il constituait un point d'interrogation.

Nha Trang est moins tolérante envers les femmes qui voyagent seules. «Tout est un risque calculé», pensa Sam après avoir entendu deux Australiennes discuter de la chose dans la salle de bain de la brasserie. La prostitution arrache le cœur. Une fois sortie, Sam s'arrêta devant un restaurant pendant qu'une immense Mercedes Benz ouvrit ses portes pour accueillir deux fillettes et un petit garçon qu'on fit asseoir à l'arrière en leur donnant des animaux en peluche. Les deux hommes assis à l'avant étant l'incarnation du mal, Sam devinait que les pauvres enfants s'en allaient droit en enfer. Un enfant ne vaut pas cher sur le marché. Ici, c'est plutôt le pouvoir de dérober l'innocence qui est monnaie courante. Le potentiel humain est détruit par des âmes pourries qui les consomment.

Poursuivant son chemin, elle vit des Australiens se faire inviter par des jeunes femmes de la place. L'une d'elles tenait un jeune poupon sur sa hanche et demandait aux hommes de la photographier avec l'enfant. Après quoi, elle leur proposait de se faire photographier à leur tour. Mais pas un n'acceptait. Trop petit, l'enfant avait de la difficulté à garder les yeux ouverts. Sa petite tête ballotait chaque fois que sa mère le présentait à un étranger.

En descendant une des rues perpendiculaires à la plage, Sam aperçut une galerie d'art où une jeune femme s'éventait avec le prospectus de l'artiste. Lorsque cette dernière se rendit compte qu'une touriste s'amenait dans sa direction, elle commença aussitôt à lui réciter son discours de vente. Avec ses couleurs bleues nuancées de façon à se fondre dans une multitude de teintes de vert, une des toiles attira le regard de Sam. La scène pastorale montrait un fermier vietnamien assis dans la grande herbe et rêvant à un immense buffle transparent. Il y avait une poule dans le ciel et des œufs disposés au pied du fermier. Le symbolisme était éloquent. Sam négocia le prix à 3,2 millions de *dong*, soit deux cent cinquante-huit dollars américains, cadre inclus. Avant de lui remettre la toile, la vendeuse lui annonça que l'artiste désirait la rencontrer. Peu de temps après arriva un homme d'un certain âge et tout de blanc vêtu. Sans dire un mot, il s'installa dans une chaise et alluma une cigarette. On aurait dit un figurant dans un film de *Charlie Chan*. La vendeuse lui parla longuement, pendant qu'il hochait la tête et grommelait des paroles inaudibles. Au bout d'un moment, lorsque Sam fut invitée à s'approcher, l'artiste se mit à la dévisager sans prendre la peine de se lever ou d'éteindre sa cigarette.

— Il veut savoir où vous amenez le tableau, dit la femme.

— Chez moi, au Canada.

— Il veut savoir pourquoi vous voulez l'acheter.

— Ce tableau me plaît beaucoup. Il est très bien exécuté et j'aime ses nombreuses textures. J'aime aussi le symbolisme du thème. Il vient me chercher.

Satisfait, le peintre regarda Samuelle, se leva et partit aussi silencieusement qu'il était arrivé. Avec le tube contenant la toile sous le bras et le cadre entre ses deux mains, Sam se lança sur les trottoirs de *Nha Trang*. Au milieu de cette débauche infernale qui régnait sur ces trottoirs, elle avait l'air étrange. On aurait dit une femme encadrée qui avec son sourire paisible aux lèvres, marchait à toute vitesse en transportant son tableau pour protéger l'illusion qu'il contenait.

Le lendemain, elle prendrait un taxi et non le bus pour retourner à *Hô Chi Minh*. Il était temps de revenir à la maison. Elle avait vu la fermette de ses rêves sur le réseau du SIA et voulait faire une offre. Maintenant qu'elle se savait réinventée, le voyage initiatique était fini. Les vagabondages intoxicants l'avaient libérée.

Chapitre 8

— Je savais que tu reviendrais, dit B en continuant à griffonner avec sa plume Mont-Blanc sur le papier à entête du parti de l'Opposition.

— Vraiment? répondit Rob en déposant sa tablette numérique sur le pupitre bien astiqué.

Le nouveau bureau de B était loin d'être aussi spacieux que celui qu'il venait de quitter. Lorsqu'on perd le titre et le pouvoir, on nous relègue aux oubliettes.

— Les rats quittent le navire qui sombre, mais le désir demeure, souffla-t-il avec son haleine de scotch.

— Tu fabules, rétorqua Rob en croisant ses jambes pour reprendre le pli de son pantalon et l'aligner avec son élégance habituelle. La politique ne m'intéresse plus. Elle m'a laissé un mauvais goût dans la bouche. Depuis les changements, je n'ai pas remis les pieds dans mon bureau sur la colline. Je vais uniquement à mon bureau de circonscription. Après tout, ce n'est pas comme si mon vote allait compter pour grand-chose. Nous sommes l'opposition devant un gouvernement fortement majoritaire.

B déposa sa plume et appuya ses coudes sur les bras de son fauteuil.

— J'ai préparé mon flibuste. On va voir qui a raison, dit-il en se berçant, le sourire au coin de la bouche.

— Tu délirés. Les députés en ont marre de la situation. La presse canadienne va faire ton autopsie. Un flibuste! C'est aussi vieux jeu que Sir John A. McDonald.

— Un flibuste classique. C'est ma force.

— Tu as l'intention de parler combien de temps?

— Quelques heures.

— Tu sais qu'il y en a qui n'attendent que tu te pendes? Et ils t'ont laissé une corde suffisamment longue pour le faire.

— Ce sont eux qui vont tomber.

— En tout cas, ne compte pas sur moi. Je n'y serai pas.

— Je ne comptais pas sur toi. Tout comme les autres, tu m'as laissé tomber.

— Je n'ai laissé tomber personne. Tu as été démis de tes fonctions et les têtes ont roulé. Et si tu veux savoir, je m'en fiche royalement.

La porte du cabinet s'ouvrit soudainement sur une femme élégante aux bras chargés de paquets qu'elle déposa sur le divan en cuir.

— Bonjour, Samantha, lui adressa Rob en la toisant de la tête aux pieds.

— Bonjour, répliqua la femme avec indifférence.

— Tu es allée magasiner? demanda B en regardant les sacs. Nous meublons notre nouvelle résidence, ajouta-t-il d'un ton arrogant à l'intention de Rob.

— Vraiment? fit ce dernier. Où as-tu acheté?

— Je n'ai pas acheté. J'ai loué au centre-ville d'Ottawa, près du Château Laurier.

— Et que fais-tu de la maison dans ta circonscription?

— Vide.

— Ah bon...

— Je vous laisse à vos conneries, soupira Samantha en prenant son sac à main.

— Vous vivez finalement ensemble? questionna Rob.

— Oui. Depuis que Samuelle m'a abandonné. Tu l'as revue? Il paraît qu'elle est allée en Asie pour faire un pèlerinage...

— Tant mieux pour elle. As-tu une idée de ce qu'elle fait présentement?

— J'ai entendu dire qu'elle s'est achetée une propriété à Charlevoix. Si madame a de gros projets pour sa chienne de vie, elle va rester bête.

— Pourquoi dis-tu cela?

— Je vais laver les murs avec elle. Si tu penses que je ne vais pas l'impliquer dans l'enquête de la commission royale, tu te trompes!

— Elle n'a rien à voir dans cette histoire.

— De la merde! Je vais l'impliquer par la morale de l'intention. D'autant plus que financièrement parlant, elle en a profité.

— Peut-être bien, sauf que jamais elle n'a participé à ta combine.

— Elle en a profité grâce au train de vie que je leur offrais à elle et les enfants. Je vais donc l'impliquer dans un vrai dédale machiavélien. Les enquêteurs en auront pour des mois à démerder tout ça. Samuelle qui se pense si parfaite! Laisse-moi te dire qu'elle va se morfondre tous les jours à la table de la commission d'enquête. Tu vas voir... la nation va la dépouiller.

— Qu'est-ce que ça te donnera?

— J'achète du temps. C'est tout ce qui me reste.

— Dis-moi donc, qu'est-il arrivé avec le condo de Samuelle?

— Pourquoi veux-tu le savoir?

— Pour rien. Maëlle m'en a parlé et j'étais curieux de savoir.

— Maëlle? Je devrais l'appeler. J'ai bien compris que la fille protège la mère. Pour mon fils Thierry...

— Tu ne remporteras pas le prix du père de l'année.

— Puisqu'ils protègent leur mère, je les ai coupés de ma vie.

— C'est long la vie sans ses enfants.

— Qu'est-ce que tu connais sur le sujet? Tu es l'*aficionado* des *one night stands*, pour ne pas dire un adepte des *steam baths* gais. Ce qui me fait rire le plus, c'est quand on te voit faire ton entrée aux galas avec une belle pitoune au bras. Une vieille tapette comme toi!

— À chacun sa vie et à chacun ses mesures. Tu ne m'as pas raconté pour le condo de Sam...

— Elle l'a vendu. C'est tout.

— Maëlle m'a raconté que lorsqu'est venu le temps de déménager les meubles pour les entreposer, le concierge a trouvé le condo vide.

— Je ne suis au courant de rien, dit B en appuyant les deux paumes sur ses cuisses.

— Moi, je pense que oui.

— Toi, tu as toujours été con. Un vieux con.

— Je suis convaincu que tu sais où sont les choses de Sam.

— Tu veux me tirer les vers du nez pour protéger cette folle? cria B en frappant le pupitre d'un lourd coup de poing, pendant que les veines sur le bord de ses tempes battaient la mesure de sa colère. J'ai des dossiers à régler, alors décampe! enchaîna-t-il en désignant la porte à l'aide d'un signe de tête.

Plutôt que de s'exécuter, Rob prit sa tablette numérique et l'activa. Tout en promenant doucement son index sur l'écran, il rétorqua:

— Tu m'obliges à revisiter un passé douloureux. Tu te souviens de ceci? interrogea-t-il en tournant la tablette vers B.

— D'où vient cette cochonnerie? C'est elle qui t'envoie?

— Samuelle ne sait pas que je suis ici.

— Donne-moi cette tablette! ordonna B l'écume à la bouche.

— Minute, mon ami, ce n'est pas tout... laissa entendre Rob en faisant démarrer le diaporama. Aussitôt, les photos s'enchaînèrent l'une après l'autre.

— D'où viennent ces photos?

— Il y a vingt ans, j'ai les ai prises quand j'ai dû soigner ta femme après l'un de tes excès de rage. Elle ne sait pas que je les ai en ma possession et j'aimerais bien qu'elle ne le sache jamais. Mais, te connaissant, j'ai pensé qu'un jour, elles me serviraient à remettre à sa place le trou de cul que tu es, souffla Rob à voix basse.

— Que vas-tu faire de ces photos?

— Ceci est entre toi et moi, signifia Rob en exhibant le diaporama sous le regard de son interlocuteur qui pour ne plus le voir, détourna la tête.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Rien pour moi. Mais j'exige que tu ne te serves pas de la commission royale d'enquête pour traîner Sam dans ta boue. Tu sais parfaitement qu'elle est innocente. J'exige également que tu lui remettes ses biens. Voici les coordonnées d'un entrepôt où tu pourras les déposer... Tu as vingt-quatre heures pour t'exécuter.

— C'est tout? chercha à savoir B en s'emparant de la carte.

— Non, je veux deux autres choses.

— Quoi?

— Que tu n'emmènes pas Samuelle en cour pour régler votre divorce. Pour une fois, sois de bonne foi et agis avec ta conscience.

— Et ta dernière demande?

— Je veux que tu m'expliques comment un homme peut battre la mère de ses enfants et comment il peut lui faire subir tout ce que tu lui fais subir? répliqua Rob.

— La sélection naturelle! lui répondit B en lui lançant la carte de l'entrepôt. La loi du plus fort!

Le voyant rire jusqu'à s'en étouffer, Rob se leva lentement, rangea sa tablette dans son étui et précisa:

— Tu as vingt-quatre heures pour agir. Autrement, tu peux être sûr que la presse et la GRC verront les magnifiques images que tu viens de voir.

— Vraiment? Tu ferais ça à Sam? Voilà qui serait une humiliation totale pour la femme que tu n'as jamais pu avoir dans le simple but de me descendre! Alors, vas-y! Mais laisse-moi te dire que tu es encore plus chien que moi!

Rob tira sa révérence d'un pas sec. Au fond, B avait raison. Les photos du corps meurtri de Sam ne feraient qu'humilier cette dernière. Elle ne méritait pas cela. Chemin faisant vers la sortie, il salua rapidement d'anciens collègues qui tout comme lui, se rendaient à la Chambre des Communes pour la période de questions. Il retira de sa poche sa cravate de soie, fit un nœud Windsor et entra dans la Chambre pour prendre son siège.

Lorsque B fit son entrée avec sa démarche habituelle de coq bandé, il remarqua la présence de Rob qui lui fit discrètement signe qu'il était en possession de sa tablette tactile. L'ex-premier ministre savait qu'un simple courriel contenant les photos qu'il avait vues plus tôt pouvait suffire à anéantir ce qui restait de sa carrière. La question demeurerait la même: est-ce que Rob avait assez de cran pour le faire? Du fait que les retombées seraient aussi douloureuses qu'humiliantes pour Samuelle, il misait donc sur les bons sentiments de Rob envers celle-ci.

Le président appela la Chambre à l'ordre, où régnait une tension plutôt fébrile. Les rumeurs du flibuste ayant circulé d'une oreille à l'autre, la Chambre était remplie, un événement plutôt rare au Parlement. Si B ne réussissait pas son coup, il ferait tout pour salir n'importe qui. Puisque plusieurs députés s'adressaient des reproches personnels, il était difficile de prédire qui resterait encore debout une fois la poussière retombée. «Un orage de merde», avait susurré un des députés.

Pendant qu'on procéda aux étapes marquant le début de la session, B préparait son exposé. Alors qu'il faisait signe à l'un des pages qui le rejoignit discrètement, un bruit sourd se fit entendre dans la galerie des spectateurs. Levant la tête, il aperçut, en haut, devant lui, Maëlle et son fiancé prendre place sur un banc. Tout en le dévisageant, les deux s'emparèrent discrètement de leurs *iPhone* respectifs avant de les lui montrer. Le message était facile à comprendre: il suffisait que la fille de l'ancien premier ministre n'envoie qu'un seul courriel pour le dénoncer. Sam ne le savait pas, mais elle avait enfin le dernier mot sur son époux. B remit un billet au page pour que lui-même le remette au chef du parti de l'Opposition, puis quitta la Chambre. Ainsi donc, il n'y eut pas de flibuste.

Loin, le long du fleuve, au fond d'un des plus beaux rangs de Charlevoix, Samuelle se débattait avec son rouleau à pâte et une croûte à tarte rebelle dans sa cuisine parfumée de cannelle et de muscade.

— J'ai mis trop d'eau, maugréa-t-elle en décollant la pâte qui embaumait le jonc qu'elle portait au doigt.

À l'aide de ses coudes, elle ouvrit le robinet de peine et de misère et parvint à passer ses mains sous l'eau tiède. En frottant ses doigts ensemble, elle retira son jonc pour le nettoyer. Ce faisant, il lui échappa des doigts et s'enfonça dans le renvoi d'eau, où il disparut.

— Merde! soupira-t-elle en se voyant déjà couchée sous l'évier en train de défaire le tuyau pour repêcher le bijou. Elle avait presque fait le geste d'ouvrir les portes sous le comptoir quand elle étouffa un sanglot. «Ne pleure pas», se dit-elle tout bas. Puis elle ouvrit les deux robinets à pleine force. Un jonc de plus, un jonc de moins...

Les deux mains appuyées sur le bord du comptoir, elle leva la tête et vit que la première neige de l'hiver tourbillonnait tranquillement dans le ciel gris. Les remous blancs voltigeaient avec une incroyable légèreté. On aurait dit des plumes d'oie suivant leur course inconnue. Les pommiers avaient perdu leur feuillage et il ne restait que quelques vieilles pommes pendues ici et là parmi les branches tourmentées. Les deux rangs de mélèzes avaient gardé leur éclat orangé et défiaient le vent d'hiver qui soufflait vers le fleuve.

Sam se versa un Pinot noir et s'installa près du foyer dans son fauteuil préféré. La Chine, le Japon et le *Viêt Nam* étaient bien loin de la contrée qu'elle habitait depuis maintenant quelques semaines. Elle avait la nostalgie du dépaysement. Les beaux souvenirs font mal quand on s'y accroche trop longtemps. Dès son retour au Canada, elle se vit replonger tête première dans l'eau glacée. D'une journée à l'autre, elle s'attendait à recevoir une lettre de la part des avocats de B pour lui signifier son intention de divorcer, tout comme elle s'attendait à recevoir une assignation pour témoigner à la commission royale d'enquête. Pour assurer le coup, Rob lui avait remis la carte d'un bon avocat, un copain, comme il disait toujours. Après s'être saisie du bout de carton, elle s'était contentée de le jeter au fond d'un des tiroirs de son chiffonnier.

Parfois, le vide l'envahissait encore. Elle se blottit dans son châle en laine d'alpaga et sirota son vin. Tirée de sa léthargie par la minuterie du fourneau, elle se dirigea vers la cuisine pour retirer la tarte Tatin, le dessert préféré du fiancé de Maëlle. Ces derniers l'avaient prévenue qu'ils s'amaient pour le souper tout en lui mentionnant qu'ils avaient une belle nouvelle à lui annoncer. Elle prit son cellulaire et composa le numéro de Rob.

— Rob?

— Sam?

— Tu me fais rire quand tu me réponds de cette façon. Tu ne devineras jamais ce qui vient de m'arriver!

— Quoi? s'empressa de répliquer Rob qui aimait savourer ce genre de conversation avec Sam quand, sans le savoir, elle s'exprimait comme une petite fille excitée.

— Ce matin, j'ai reçu un coup de fil d'une compagnie d'entreposage de Charlevoix qui m'a annoncé qu'ils ont une livraison pour moi.

— Une livraison?

— Un camion arrivera demain avec tous mes meubles, balbutia Sam, émue.

— Mais comment tes choses sont-elles arrivées là-bas?

— J'étais tellement énervée que je ne leur ai pas demandé! dit-elle en lâchant un rire nerveux.

— Écoute, donne-moi les coordonnées de l'entrepôt et je vais faire mon enquête.

— Je ne le trouve pas ici, dit Sam en fouillant dans son tiroir de cuisine, mais dès que je mets la main dessus, je te le donnerai. Peux-tu imaginer? Moi qui croyais que...

La voix éteinte, elle ne put terminer sa phrase.

— Tu pensais que c'était B?

— Oui, confessa Sam à voix basse.

— Tu te tracasses pour rien. Comment vont tes enfants, mère poule?

— Ils vont bien.

— Et toi, ça va? s'enquit Rob avec un soupçon de tristesse dans la voix.

— La vie est belle. Et toi? fit Sam, quelque peu intriguée.

— Une journée à la fois.

— Je peux faire quelque chose? Tu sembles préoccupé.

— Ça va.

— Rob, tu es toujours celui qui aide tout le monde et quand vient le temps de recevoir notre aide...

— Ne t'en fais pas, Sam, d'accord?

- Hum...
- Tu sais, quelques fois je me demande...
- Quoi?
- Si les choses avaient été autrement...

Un silence profond et tendre s'installa, jusqu'à ce que Sam, d'une voix émue, le rompe en disant:

- Oui, Rob, j'aurais bien aimé mettre ma tête sur l'oreiller à côté de toi. Tu aurais fait un bon papa, aussi.
- *Ciao, Bella.*
- *Ciao, Rob.* Oh Rob! Attends...

Mais la communication se coupa. Après avoir raccroché, Samuelle se mit à guetter impatiemment l'arrivée de ses enfants. Puisque Maëlle et Sergio devaient se rendre à l'aéroport pour y cueillir Thierry, ils auraient droit, ce soir-là, à l'un de leurs rares soupers en famille. Rob avait été invité, mais malheureusement, il s'était désisté à la dernière minute. Pour la centième fois, Sam vérifia le contenu des sacs à surprises qu'elle avait déposés devant les places que ses invités occuperaient à la table. Dans ceux de Maëlle et Thierry, elle avait inséré des souvenirs d'enfance et un court texte relatant des faits cocasses. Dans celui de Sergio, elle avait enfoui des sucreries, comme il aimait.

- Enfin! s'écria-t-elle en voyant la Volvo S60 descendre le chemin.

Elle enfila une petite laine et sortit sur la véranda en arborant le sourire d'une mère comblée.

- Salut, mes cocos! s'exclama-t-elle en ouvrant grand les bras.
- Mom, tu nous parles comme si on était encore petits! rouspéta Maëlle pour mieux cacher l'émotion qui l'envahissait devant sa mère aussi heureuse.
- Salut, la vieille! lança Thierry avec sa voix de baryton.
- Allo, mon p'tit homme! répondit Sam en le serrant très fort dans ses bras. Viens que je te morde les joues...
- *Okay, okay!* fit Thierry comme s'il capitulait.
- Bonjour, maman Samuelle, dit Sergio en lui donnant la bise.
- Rentrez... On a tout un festin qui nous attend!
- J'ai une faim d'ogre! laissa entendre Thierry.
- Mon Dieu que tu es mince! s'indigna Sam en examinant son fils. Ils ne te nourrissent pas dans l'armée?

Tu as perdu tes belles foufounes!

- C'est loin de me briser le cœur! rigola Thierry.
- Mom, tu savais que ton fils a été promu? annonça Maëlle en posant son regard sur son frère.
- Vraiment? Raconte!
- Je pars pour débiter mon entraînement en tant que tireur d'élite, dit Thierry.
- Mon Dieu! paniqua Samuelle en portant la main à sa bouche.
- Félicitations, mon homme! fit Sergio en tendant la main à Thierry.
- C'est dangereux? interrogea Sam.
- Pas pour moi, mais pour les autres, oui, répondit Thierry.
- Sois donc heureuse pour lui, Mom. Voilà longtemps qu'il en rêvait.
- Tu as raison. Tueur...
- Tireur d'élite, Mom, pas tueur! En passant, tu as l'air bien. Tu vas me montrer tes photos de voyage?
- Je n'en ai pas pris autant que d'habitude.
- Qu'as-tu pensé de la Chine?
- Ah! La Chine... Le *Ying* et le *Yang*, répliqua Samuelle sur un ton nostalgique. Elle est en pleine transition.
- On peut dire que les Chinois ont réinventé le capitalisme à leur propre avantage, ironisa Maëlle.
- Ce que je trouve ironique, enchaîna Sergio, c'est que pendant des décennies, les Américains ont persécuté les communistes et maintenant, ils vont frapper à leur porte pour survivre.
- C'est pire que ça, renchérit Thierry. Si le public canadien avait ouï des scandales politiques qui marquent

l'approvisionnement et le financement des guerres, il verrait que ce ne sont pas seulement les Cheney et les Bush qui se graissent les poches et qui profitent des conflits.

— Tu fais allusion à ton père... devina tristement Sam.

— L'encre coule, reprit Thierry. Tous les jours, j'enregistre CPAC pour le voir se défendre et aussi... j'en entends parler parmi les rangs.

— Tu n'es pas responsable des actions de ton père, soupira Sam. Les gens ont tort de te juger.

— Je suis habitué. Mais c'est loin d'être terminé, cette affaire-là. L'ancien ministre de la Défense canadienne, le *golden boy* de papa, va recevoir toute une taloche, lui aussi, confessa Thierry en frappant de l'index la nappe parsemée de miettes.

— Qu'est-ce que Rob dit de tout cela? chercha à savoir Maëlle.

— Il n'est pas impliqué, répondit Sam. Tu es certaine que tu ne veux pas un digestif, un p'tit porto? Tu veux seulement de l'eau?

— Oui, merci, Maman, fit Maëlle en levant la main.

— Puis le Japon? questionna Thierry en tirant une coche invisible dans les airs.

— Le Japon! fit Samuelle après une longue inspiration. C'était mon baptême de feu au parfum de mandarine.

— Et le pèlerinage? s'informa Thierry, heureux de voir le regard paisible qui animait le visage de sa mère.

— C'est difficile, pour moi, de trouver les mots pour te l'expliquer. Chaque jour, quand je marchais, j'anticipais l'effet du pèlerinage avec tellement d'anxiété que je ne ressentais que la douleur physique. Puis, au moment où je m'y attendais le moins, j'ai compris ce que c'était qu'être pèlerin. Je peux te dire qu'à la suite de cette épihanie, je ne marchais plus seule... J'avais *Kōbō-Daishi* à mes côtés.

— C'est le moine qui... entreprit d'expliquer Maëlle.

— Je le sais, l'interrompit Thierry en la fixant.

— J'y retourne au printemps, annonça Sam, quand les *sakuras* vont déborder de fleurs.

— Formidable! de s'exclamer Sergio en levant son verre.

— Puis le *Viêt Nam*? demanda Thierry sur un ton intrigué.

— Ce que j'aime du *Viêt Nam*, soupira Sam d'un air rêveur, c'est le peuple en lui-même. La noblesse humble et la sagesse tranquille. Après toutes les invasions, ils sont encore debout.

— Et qu'en est-il de ton projet de ferme? voulut encore savoir Thierry.

— Une fois terminé, ce sera un vrai chef-d'œuvre, promet Sam en prenant un ton sérieux. Pour mettre toutes les chances de mon côté, je corresponds avec un Français, un propriétaire de vignoble.

— Pourquoi? s'étonna Thierry. Ne me dis pas que tu as l'intention d'ouvrir un vignoble ici... à Charlevoix? La saison est trop courte.

— Tu as tout deviné! s'exclama Sam. C'est effectivement mon intention.

— Mais qu'est-ce que tu connais dans ce domaine? Sans compter que le climat d'ici ne s'y prête pas...

— Bien sûr que le climat s'y prête. La preuve, c'est qu'on trouve un vignoble à Baie-Saint-Paul. Je l'ai découvert l'automne dernier. On y cultive aussi des pommes pour faire du cidre.

— Oui, mais... tu n'y connais rien, répéta Thierry.

— J'ai tout l'hiver pour apprendre. Oh... Je vous ai dit qu'un des cultivateurs locaux est venu me visiter à quelques reprises? Hier, il m'a apporté des œufs et nous avons discuté durant toute la matinée.

— Est-il marié? se montra curieuse de savoir Maëlle.

— Il est veuf.

— Donc, tu t'es déjà fait un petit ami? demanda Thierry avec méfiance.

— Je ne cours pas après les ennuis...

— Écoute, tu feras bien ce que tu voudras, mais pour le vignoble... enchaîna Thierry en dodelinant de la tête.

— Ça va aller. C'est permis d'avoir des rêves, non?

— Mais ça prendra des années! insista Thierry.

— J'ai tout le temps qu'il faut.

— En tous les cas, pour ce qui est du gars avec les œufs, je pense que ça va finir par faire une omelette dans

le lit!

— Grivois! pouffa Maëlle.

— C'est bon, j'ai compris, dit Samuelle en faisant la moue pour les faire rire. Au fond, c'est vrai que bientôt, j'ai l'intention de partager mon grand lit chaud avec un beau mâle.

— Je le savais, sourit Thierry.

— Qui? chercha à savoir Maëlle en s'enroulant dans la douillette que sa mère venait d'étendre sur elle.

— Un beau mâle avec les yeux bruns et une petite queue.

— On le connaît? insista Maëlle. Pas Rob?

— Ah... parce que tu penses que Rob a une petite queue? pouffa Sam.

— Avec tous les trous qu'il a visités, dit Thierry, il ne doit plus lui en rester.

— Mom... sérieusement, supplia Maëlle, dis-nous qui c'est.

— Je viens d'adopter un bulldog anglais, un petit chiot très drôle, tout beige et blanc. Sa moue est tellement drôle que je l'appelle Babine. Il me fait sourire juste à y penser.

— As-tu des photos? s'enquit Maëlle.

— Voilà, fit Sam en lui montrant l'écran de son cellulaire. Mon nouveau *chum* pour la vie.

— Nous aussi on va partager notre lit bientôt, confessa Maëlle en exhibant son téléphone sous les yeux de sa mère et de son frère.

— Une échographie? s'exclama Sam. Vous attendez un enfant?

— Tu seras grand-maman et toi, Thierry, tu seras oncle.

Samuelle s'agenouilla devant sa fille pour poser doucement sa joue sur le petit ventre.

— Vous connaissez le sexe? demanda-t-elle.

— Pas encore, répondit Sergio, mais on sait que l'enfant sera aussi exceptionnel que sa maman et sa grand-maman.

— Têteux! lança Thierry en lui serrant la pince.

Maëlle passa tendrement sa main dans la chevelure grisonnante de sa mère qui fredonnait une berceuse au petit coco qui dormait à poings fermés près du cœur de sa maman.

— *La vita è bella*, murmura Sergio.

— Comment vas-tu appeler ton vignoble, maman? se montra curieux de savoir Thierry.

— Je lui donnerai le nom de mon premier petit enfant, dit Samuelle tout émue. Un nom fort et noble qui résonne.

Chapitre 9

«Deux pas vers l'avant, un pas vers l'arrière», bredouilla Samuelle en donnant les touches finales à son maquillage de la même façon qu'on peint une nature morte à grands coups de pinceau. Le mois d'avant, à sa grande joie, Maëlle lui avait annoncé qu'elle attendait son premier enfant. Mais aujourd'hui, l'énergie créée par cette joie venait de s'éteindre. Rob lui avait transmis un courriel et elle allait le rejoindre au Nouveau-Mexique où il suivait une cure. Ce n'était pas un secret pour les intimes, le SIDA le rongait à petit feu. Il avait abandonné la vie corporative et la politique pour se consacrer à une existence pastorale dans les Laurentides. Un beau matin, Günter, son compagnon de vie des quatorze dernières années, lui avait laissé une note sur le comptoir de la cuisine pour lui annoncer qu'il le quittait, car il n'en pouvait plus. «Je veux vivre, avait-il écrit. La vie est trop courte et je n'ai pas la force de passer à travers les dernières étapes de ta vie».

Rob avait pris la nouvelle sans broncher, s'étant contenté de plier la lettre et de la ranger dans une vieille boîte à cigares qu'il appelait son coffre au trésor. Bien plus que des souvenirs d'enfance, le boîtier, qu'il appelait aussi sa boîte de Pandore, contenait l'espoir. Il était un de ces optimistes infailibles, en particulier lorsqu'il était question des autres. Malgré qu'il était en phase terminale, il trouvait toujours le mot juste et la bonne tournure de phrase dans chacun des courriels qu'il envoyait à Samuelle, son âme sœur, comme il se plaisait à l'appeler. Il lui écrivait tous les jours et toujours, il prenait soin d'y joindre un petit câlin. Il aimait lui transmettre des photos du désert, surtout pendant l'heure bleue quand le désert revêt des couleurs tirant sur le bleu, le pourpre et l'oranger. Dans ses messages, il lui avait raconté sa séance avec un vieux *shaman navajo* qui lui avait remis des poupées *Kachina*. Son pénible quotidien était prolongé grâce aux soins prodigués par la clinique. Bien qu'il n'en disait rien, Samuelle pouvait lire entre les lignes. La plus grande crainte de Rob n'était pas de mourir seul, mais bien de demander à quelqu'un de l'accompagner jusqu'au seuil de la mort. Pour lui, demander de l'aide signifiait admettre la défaite. C'était toujours lui qui aidait. Il se plaisait à se cacher derrière sa générosité. Ainsi, nul n'était susceptible de découvrir ses phobies, ses craintes et sa panique de vivre.

Après un vol qui lui parut interminable, Sam se rendit à la clinique réfugiée parmi les montagnes du désert du Nouveau-Mexique. En entrant dans la chambre, elle s'arrêta brusquement. Devant elle était assis un homme, ou ce qui en restait, qui contemplait le néant, au loin, dans le désert. Les derniers rayons du soleil balayaient en diagonale la chambre qui, comme le patient, soupirait fébrilement. Ça sentait la maladie. L'outre-tombe conviait le patient à traverser de l'autre côté. Sans dire un mot, parce qu'elle ne savait pas par où commencer, Sam approcha un fauteuil près de son ami. Elle lui prit la main meurtrie par les intraveineuses et déposa des baisers sur les veines noircies. Sans même se regarder, ils fixèrent ensemble le coucher du soleil comme pour le défier une dernière fois. Au loin, les premières étoiles perçaient la nuée. Le silence du désert entraînait un vide complice.

— Comment ça se mesure une vie? demanda Robert de sa voix rauque et haletante.

— Je ne pense pas qu'une vie se mesure. Je crois que ce sont les moments qui la composent qui se mesurent, répondit Samuelle à voix basse. Une trame les relie. Un fil d'Ariane tissé par nos émotions, nos élans et nos épiphanies. Une toile avec des points de repère qui donnent une dimension ou une profondeur à la vie. La mesure d'une vie est reliée au sens qu'on lui donne pour la consommer.

— Tu as peut-être raison, articula Rob visiblement à bout de souffle. *Shikoku* t'a changée. Je veux dire que les *satori* que tu as vécus t'ont beaucoup aidée. Au moins une fois dans sa vie, il faut vivre l'expérience d'un éveil instantané. Sam, si j'avais un truc important à t'enseigner avant de mourir, ce serait de te faire comprendre que le pouvoir de l'intention est très puissant. Je l'ai réalisé trop tard. On peut concrétiser tous nos rêves par la simple intention. Durant toute mon existence, je me suis entêté comme si la vie était une lutte perpétuelle. Je me disais qu'il ne pouvait pas y avoir deux infinis, la volonté et le destin. Je regrette ma lâcheté et toutes les fois que j'ai douté. Mon maudit égo a été la source de tout mon stress. Est-ce que tu sais que j'étais constamment offusqué parce que je voulais toujours gagner? Ce n'est que maintenant que je réalise que perdre n'est pas le contraire de gagner. C'est l'orgueil qui craint de ne pas avoir raison. J'ai jugé des individus et ce n'était pas noble de ma part. J'avais besoin d'être supérieur aux autres. J'ai relu Saint-François-d'Assise. Donner c'est recevoir. Je te souhaite

donc de l'abondance parce que toi, ma chère Samuelle, tu donnes tout le temps sans rien attendre en retour et pourtant, ça te fait souffrir. Je veux te dire aussi que je n'ai pas peur de mourir. L'éternité n'est pas dans l'au-delà, nous y sommes déjà. Vis sereinement. Ne cours pas pour atteindre un but, c'est lui qui va te repérer. Sois heureuse et accueille l'abondance qui t'entoure. Je te le souhaite de tout mon cœur. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. On a fait un bon bout de chemin, ensemble, balbutia Samuelle en essuyant ses larmes sobrement.

— Mon âme sœur, pleure si tu veux, mais ne pleure pas pour moi. Sam, j'aurais tant voulu avoir des enfants, confessa Rob entre deux grandes inspirations.

— Tu aurais fait un excellent père. À ta façon, tu l'as été pour Maëlle et Thierry.

— Si j'avais à refaire ma vie, sais-tu ce que je ferais différemment? Je m'inquiéteraï moins. Sam, je veux que tu arrêtes d'angoisser.

— Là, tu dois admettre que c'est moi qui ai perfectionné l'art de baigner dans l'angoisse.

— Les femmes pensent qu'elles sont les seules à angoisser. Si vous saviez ce que les hommes peuvent parfois penser. On ne vous en parle pas, car on sait que vous n'avez pas de patience avec les hommes vulnérables. Je vais t'avouer quelque chose que je n'ai jamais dit à personne. Un soir, j'ai songé au suicide. Quand j'ai réalisé que Günter avait deviné la fin que j'avais planifiée et qu'il réaliserait que mon décès ne serait pas accidentel, j'ai abandonné l'idée. Le lendemain, il était parti. Je l'avais trahi en abandonnant la vie. Il était prêt à rester avec moi pour lutter, mais pas pour capituler. Je ne lui en veux pas. Combien de temps peux-tu rester?

— Aussi longtemps que tu veux.

— Tu veux dire le temps que ça prendra?

— Rob, je t'en prie...

— Sam, il y a une enveloppe dans le coffre-fort de ma chambre. J'aimerais que tu la prennes tout de suite. Va la chercher.

— Qu'est-ce que c'est?

— Tu vas y trouver la procuration, mon testament et mes dernières volontés en ce qui vous concerne, toi et les enfants.

— Et ta famille?

— Ça fait des années qu'on ne se parle plus. Ma famille, c'est vous.

— Rob, pourquoi être venu dans cette clinique?

— Je vais t'avouer qu'au départ, j'ai suivi les conseils d'un charlatan. Après, ce sont les couleurs du désert qui m'interpellaient et je suis resté. Quelque chose de mystique comme ton *Shikoku* m'a calmé. Je suis venu ici dans l'espoir de voir un miracle se produire... Il s'en est produit un, mais pas celui que j'espérais. Sam... Quand tout sera fini, promets-moi que je retournerai dans mon pays.

— Je te le promets, l'assura Sam en embrassant tendrement sa main. Tu sais, quand je suis arrivée ici, je pensais à cette fois où tu m'as aidée, dans le motel, quand...

Ce disant, elle regarda son ami. Celui-ci avait fermé les yeux et sa respiration était devenue fébrile. Après une nuit plutôt tourmentée, le médecin augmenta la dose de morphine. Avec sa peau aussi mince qu'une feuille de papier fin tendu, Robert était méconnaissable. On aurait dit une figure de cire déformée avec la bouche ouverte pour crier. Il y avait aussi son regard qui était différent. La lueur était partie. Sam essayait de lire dans ses yeux pour traduire ses pensées, mais un voile aussi imperceptible que tenace les séparait. Elle s'allongea à ses côtés et le prit dans ses bras comme on prend un enfant dormant à poings fermés. L'infirmière de service entra et fut stupéfaite de les voir ainsi. «*It's just a body, now*», lança-t-elle en faisant allusion à Rob, dont le souffle râleur marquait la cadence des derniers battements lourds de son cœur fatigué. À la demande de Sam, on avait retiré les intraveineuses, ainsi que toute forme de vie reliée aux machines.

Au bout de trois heures, tout était fini. Rob avait trépassé. Sam avait été témoin de chaque respiration laborieuse. Durant tout le temps où elle pouvait entendre son râle, elle lui avait fredonné un air tout doux, tout en lui répétant: «Je t'aime, je t'aime, je t'aimerai toujours», et ce, jusqu'à ce qu'elle le voie rendre son dernier souffle. Il n'était pas mort seul. Elle l'avait accompagné jusqu'au bout, sachant très bien qu'il aurait fait la même chose pour elle. Personne ne veut mourir seul. On veut compter pour quelque chose dans la vie des autres, histoire de

donner un sens à la nôtre. On ne veut pas vivre pour rien.

Samuelle se leva du lit et avisa l'infirmière qui revint avec le médecin pour constater le décès. Quelque part, quelqu'un venait de naître. Robert poursuivrait sa vie ailleurs, dans un nouveau corps. Le retour au Canada ne se fit guère attendre. Sam revenait au pays avec les cendres de l'homme qui l'avait aimée toute sa vie.

Chapitre 10

Grimoire intitulé: Comment mesurer une vie

«Notre petit sanctuaire, une très bonne idée de ma part», griffonna Sam dans son grimoire. «Rob, quand je suis revenue du Nouveau-Mexique avec tes cendres, on a célébré ta vie avec tes amis et collègues. J'étais profondément touchée d'entendre leurs témoignages respectueux à ton sujet. Des éloges, tu en as eu et pour la plupart, ils étaient sincères. Les lèche-culs que tu détestais tant étaient présents, de même que les sociopathes politiquement corrects. Günter aussi était là, mais il ne m'a pas parlé. Il avait l'air d'un vautour... une diva vautour.

Personne de ta famille ne s'est présenté. Yvonne, ton ancienne secrétaire, est venue te voir pour une dernière fois. Elle m'a dit que j'étais ton âme sœur. Combien de fois me l'avais-tu déjà dit? Dans le but de la faire rire, je lui ai raconté quelques-unes des anecdotes qui ont marqué notre amitié et ensuite, j'ai pris sa main et nous avons pensé à toi en silence, dans une belle symbiose complice.

La soirée terminée, je suis demeurée dans la salle avec toi. J'avais le cœur serré. Rob, tu ne peux pas savoir comment je voyais la réalité de la chose. Tout le monde part quand les éloges sont terminés et les bienséances de rigueur accomplies. C'est comme le couvercle d'un sarcophage étroit qui ferme pour couper l'oxygène. Il ne reste que les restes. Je n'ai pas pleuré parce que je savais que tu aurais été déçu. Parfois, la vie te gifle pour remettre les pendules à l'heure.

Pas de pierre tombale ni de fosse; je t'ai ramené chez moi. Je garde ton reliquaire dans ma boîte à bijoux parce que tu es mon trésor. Pour ton urne, elle est dans cette pergola, sur ma fermette. De la fenêtre de ma cuisine, je la vois tous les jours. J'ai acheté une petite voûte au salon funéraire pour y insérer ton urne. Tu l'aimerais, elle a un motif oriental. Je l'ai installée dans la pergola comme un prêtre insère le calice dans le tabernacle. Te voilà en bonne compagnie avec mon gros *Bouddha* orange que j'ai ramené de l'Asie. J'ai ajouté des drapeaux de prières tibétaines. On dirait des papillons multicolores, des prières aillées pour toi et pour moi. Je ne prie jamais pour moi-même. Je pense que prier pour soi-même est de la superstition. On demande tout le temps et on ne remercie pas. Ce n'est pas attirer l'abondance vers soi si on ne remet pas notre reconnaissance dans l'équation. Donc, je laisse les drapeaux prier pour moi. J'ai aussi mis la statue de la bonne Ste-Anne et du Frère André pour aider Maëlle et Thierry. Je compte faire un jardin zen et j'ai vu sur l'Internet comment faire un étang avec des carpes japonaises.

Quand Scott, mon homme engagé, est venu me donner un coup de main, il m'a dit que la pergola avait pris une allure de pagode. Il me demande toujours comment vont les deux hommes de ma vie... Rob *your friend* et Bob, le *Big Orange Bouddha*. À vrai dire, il a raison, c'est un beau petit temple, une oasis éthérée comme à *Shikoku*. J'étais sincère quand j'ai filé ce cocon qui nous enveloppe tous les deux. Je ne veux pas couper ce lien karmique que je partage avec toi, ce long fil d'Ariane qui me protège. Je ne suis pas prête. J'ai peur de me perdre. Franchement, je mets tout en doute. Je ne sais plus quoi faire. J'étouffe.

Je viens le matin pour pratiquer mon *tai-chi*, mais en raison de mon fameux déficit d'attention, je pense à des choses farfelues que nous avons faites ensemble. Et j'éclate soudainement de rire. C'est à ce moment que je ressens le plus ta présence et mon isolement. Rire pour mesurer ma vie. Combien de fois ai-je ri, aujourd'hui? Hier? Est-ce que j'ai fait rire les autres? Pour les bonnes raisons? J'en suis au point où je fais un bilan quotidien pour m'assurer que je ne perds pas mon temps ici-bas. J'écris tout ce que je fais pour ne pas être ridicule. Attirer l'abondance semble impossible. Je ne sais pas où commencer. J'ai tellement peur de sombrer à nouveau dans la dépression que j'analyse tout au point de paralyser. Comment mesure-t-on une vie pour qu'elle vaille la peine de se poursuivre? Tu vois, je n'ai pas changé, je ne fais que tourner en rond.

Sais-tu ce que je préfère le plus? C'est de venir discuter avec toi. Tu es mon oracle, mon intuition externe. Tu es visible dans le monde que j'ai créé et ça me rassure. Tu es mon nouveau *Kōbō-Daishi*. Je souris en t'imaginant avec le chapeau en cône et l'habit blanc, toi si saillant dans tes chandails noirs Armani et tes jeans collés aux fesses. Parfois, je sens l'anxiété heurter ma réflexion, comme une taloche qui me rappelle à l'ordre pour me dire

que mon deuil n'est pas fini. Une douleur sombre vient quérir mon imagination. C'est si facile pour les autres. L'inquiétude me chavire. Le délire dans le sac noir reprend. Quand mes sentiments s'assombrissent, je viens ici dans notre pagode pour fermer les yeux en douceur. Je reprends ma vie en parallèle et je te raconte tout. On dirait deux commères emprisonnées dans la même solitude. Donc comme tu vois, les choses n'ont pas changé.

Tu m'as déjà demandé comment on mesure une vie. Tu te souviens? Nous étions dans ta chambre au Nouveau-Mexique et on regardait les derniers rayons de soleil capituler sur tes murs. Je dois réviser ma réponse. Maintenant que tu es parti, je fais face à ma propre mortalité. Dis-moi comment on mesure une vie? Je ne me souviens plus et je m'accroche à ta réponse qui ne vient pas».

Grimoire: Le bal des vautours

«Ta succession est réglée. Je ne sais comment te remercier de t'être montré si généreux avec Maëlle et Thierry. Tu m'as laissé bouche bée. Tu vois, même encore, tu me protèges.

En ce qui concerne les multiples dons aux fondations et aux différentes associations caritatives, tes vœux ont été exaucés. Ton *alma mater* a donné ton nom à une bourse qui sera remise à des diplômés du cours de science politique. Ils m'ont invitée pour remettre la première, et c'est volontiers que j'ai accepté. J'ai transmis à notre chère Yvonne tout ce que tu lui avais légué. Elle était tellement émue. Je l'ai remerciée pour tout ce qu'elle a fait pour toi.

Quant à Günter, il m'a déçue. D'un côté, je m'y attendais. Quand je lui ai annoncé qu'il y avait une enveloppe pour lui, il m'a invitée pour souper. Ayant vu le testament, je savais que tu ne lui avais rien laissé. Tes instructions, en ce qui le concernait, se rapportaient strictement à la lettre. Durant toute l'heure où nous avons discuté dans le restaurant le plus feutré d'Ottawa, je me demandais ce qu'il allait dire quand je lui remettrais l'enveloppe. Tout au long du repas, en attendant sa cagnotte, il parlait de toi avec entrain. Jamais il n'a fait la moindre référence à la dernière année de votre union. Il faut dire que pendant que tu te trouvais au Nouveau-Mexique, il s'était bien rempli les poches grâce à vos deux résidences. Après le dessert, n'en pouvais plus, je lui ai remis l'enveloppe sans rien dire. Je croyais qu'il attendrait d'être seul pour lire le contenu... mais non. Quelle horreur! Il a décacheté l'enveloppe pendant que je surveillais ses sourcils trop épilés. Je n'avais jamais remarqué qu'il portait du mascara. Quand il a constaté qu'il n'y avait pas de chèque, son regard s'est assombri. Il s'est alors mis à lire la lettre que je trouvais interminable. À la fin de sa lecture, il l'a repliée et remise dans l'enveloppe pour la dissimuler à l'intérieur de son veston. En me regardant avec des yeux qui en disaient long, il a tiré sa révérence en me laissant l'addition. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui et franchement, il ne me manque pas du tout.

Dans le cas de tes associés, c'était plus compliqué. J'aurais préféré que tes avocats les rencontrent seuls, mais tu m'avais demandé d'être présente. Suite aux bienséances et aux accolades, les vautours se sont rassemblés autour de la table de conférence. Les sourires étaient si forcés et si hypocrites que je suffoquais. Tu me l'avais bien dit. La nature humaine se transforme à la lecture d'un testament. Les charognards circulent lentement en suivant la spirale invisible jusqu'aux restes. On veut s'emparer de tout et on est soulagé de voir que les autres n'ont rien. Tes avocats ont agi de main de maître. J'observais les réactions, comme tu me l'avais demandé. L'hypocrisie fait mal. J'en ai vu assez dans ma vie. Ce qui me déchirait le plus, c'était leur désinvolture. Quel message voulais-tu me transmettre? Quand tout fut terminé, tous partirent en silence, le regard corsé. La poussière était enfin retombée. À mon grand soulagement, le bal des vautours était terminé».

Grimoire: Les pères biologiques et les pères de famille

«Les enfants ne parlent pas de leur père, mais je sais qu'ils sont déchirés. Tous les jours, CPAC diffuse les interminables discussions qui se déroulent dans le cadre de la commission royale d'enquête. J'ai commencé à la suivre et entends mon ex parler avec son arrogance mesurée. J'ai appris assez tôt, durant notre mariage, que ce n'est pas la haine envers l'autre qui fait mal, mais l'indifférence. La nuance est très importante.

Maëlle a plusieurs chats à fouetter. Sa grossesse et son dernier semestre à la faculté la fatiguent. Elle écrira son examen pour le barreau avant d'accoucher. Sergio l'aide beaucoup. Tellement, que s'il pouvait tout faire pour elle, il le ferait. Il est un époux dévoué et je suis certaine qu'il sera un père attentionné. Quand j'ai parlé à Maëlle

de l'héritage que tu lui as laissé, elle tremblait; en particulier quand elle a lu ta lettre. Comme elle ignorait que je connaissais déjà le contenu, elle me l'a remise pour que je la lise. Quand elle a lu le passage où tu dis que si tu avais eu une fille, tu aurais voulu qu'elle soit comme elle, ça l'a beaucoup touchée. Son vrai père ne lui a jamais dit une si belle chose. Merci pour elle. Tu ne seras pas déçu. Elle prendra la relève de ton cabinet, comme tu l'espérais.

Pour ce qui est de Thierry, c'est une autre histoire. Mon fils, la statue de sel, garde tout à l'intérieur. Il m'inquiète. La vie militaire lui donne une structure et une discipline; sans cela, il serait dans la rue. Sa relation avec son père l'a fracassé. Lorsque je l'ai rencontré pour lui remettre ta lettre et son héritage, il était contraint. À sa manière, il affichait sa peine suite à ton décès. Une fois qu'il a lu ta lettre, il l'a déposée sur la table avant de commencer à maudire son père tout en le comparant à toi. Je sais que ce n'était pas ton but d'ouvrir une plaie, mais pour Thierry, c'était tourner le couteau dans la chair vive. Son langage corporel était si éloquent, que je commençais à m'inquiéter. Le regard crispé et le menton tremblant, il n'a pas tardé à verser des larmes. Je ne l'avais pas vu pleurer depuis son enfance. Il était un enfant monolithique à qui on pouvait donner des caresses, mais qui ne réagissait pas face à l'affection qu'on lui transmettait. Tu m'as rendu mon fils, et je t'en remercie. Une de mes plus grandes craintes est de me sentir inutile pour mes enfants. Je crains aussi qu'en raison de toutes ces choses difficiles qu'ils ont vécues durant les années où j'étais mariée à leur père, ils cherchent à me punir en me mettant de côté.

Si le but de ta lettre était de faire parler Thierry, tu as réussi. Après quelques grandes inspirations, comme s'il allait chercher tout le mauvais au fond de son être, il s'est enfin ouvert à moi. Ce n'était pas un enfant qui me parlait, ni un homme, mais une âme déchirée. Il a déferlé des injures à l'endroit de son père qu'il hait de tout son être. Ensuite, ce fut mon procès. Il m'a reproché de ne pas avoir quitté son père au bon moment et d'avoir fait subir à la famille les abus et les excès de ce bourreau. Ce bourreau... Je croyais que c'était seulement le mien. Le témoignage de mon fils a ramené à ma mémoire tous ces durs moments de violence conjugale. C'était comme s'ils étaient survenus la veille. J'ai réalisé que pour survivre, il m'a fallu tout oublier. Est-ce de la lâcheté de choisir entre la souffrance et l'oubli pour survivre? Je lui ai expliqué que le stress m'avait laissé des trous de mémoire, des abîmes en trois dimensions. J'ai tenté de lui faire comprendre que l'unique moyen de survie que j'avais pu trouver fut de me brancher sur le pilote automatique, même si maintenant, je réalise que ce fut ma plus grande erreur.

Mes enfants ont été meurtris et traumatisés par tout ce qu'ils ont vu et entendu. Même si leur père ne les a jamais frappés, ils vivaient dans la crainte de la violence, le vide écorcheur de l'humiliation. Mon fils est si meurtri, qu'il prétend que jamais il ne voudrait devenir père de famille. Il a peur de faire subir le même sort à ses enfants. Et comme la vie n'a pas besoin de victimes...

Je lui ai dit qu'il n'était pas son père et ce que ce dernier avait fait n'avait rien à voir avec lui. Mais cela n'a produit aucun effet. Ce qui m'a le plus effrayée, c'est quand il m'a avoué que tout petit, il cherchait divers moyens pour tuer son père. Lors des embûches imaginaires, il fermait les yeux et apercevait le canon d'une carabine. Il abattait son père à bout portant, mais ne voyait jamais le résultat. L'acte de tuer son père le soulageait. Plus vieux, il imaginait le même scénario, sauf que dans ce cas-ci, le bout du fusil était tourné vers lui-même. Ensuite, tout devenait noir. Pour lui, vivre en parallèle était mieux que de tenter de sauver sa mère et sa sœur. Lui aussi a des flashbacks. Quant à Maëlle, elle ne me fait pas ce genre de confidences. Les enfants sont cruels quand ils veulent nous protéger.

Thierry affirme que la seule chose que son père lui a léguée, c'est la capacité de détruire. Il prétend qu'il a un profil psychotique, semblable à celui que possèdent les deux pour cent de la population pour qui assassiner est monnaie courante. Thierry arrive à dépersonnaliser son père aussi aisément qu'il peut le faire avec une cible, du simple fait qu'il est indifférent aux regards anonymes qu'il croise lors des dernières secondes de vie.

Entre les vautours et les enfants, je suis complètement vidée. Tu me connais trop bien. Mon voyage initiatique allait tout régler. Ce n'était que des simagrées de dilettante. Mon calvaire, je le sens comme si mes veines s'effondraient. Tout est saccadé. Tu as provoqué le deuil de tout ce que je voulais oublier. Je croyais avoir brûlé ces étapes. Tu me l'as remis en plein visage. Merci de m'avoir rappelé ma naïveté et mon égoïsme.»

Grimoire: La cinquième saison

C'est le mois des morts, comme dirait ma mère qui détestait le mois de novembre. Trente jours où l'on retient notre souffle entre l'abondance de l'Action de grâce et les semaines frénétiques de décembre. Novembre, c'est la vie abrégée menant à l'obscurité des journées raccourcies, comme un spasme sur le calendrier. La Toussaint peut bien avoir lieu le premier jour de ce mois. La fête des Morts, ça met le ton et les couleurs.

Pour éviter les vapeurs noires, je quitte la maison tous les matins pour me rendre à la bibliothèque publique. Là-bas, les femmes sont gentilles et invisibles. Elles sont des ombres qui passent entre les rayons comme des religieuses dans un couvent. Ça me fascine de les épier. Je m'installe à l'endroit qui est devenu ma place habituelle, près de laquelle j'ai une fenêtre pour soulager mon regard quand je suis fatiguée de lire ou de fureter le net. Parfois, j'observe le va-et-vient au comptoir. Oui, je suis voyeuse. Je consomme la vie des autres. J'aime voir arriver les petits cocos pour l'heure du conte. J'aimerais montrer à lire à un enfant, chose que je n'ai pas faite avec les miens. Ce sont des étrangers qui ont veillé à leur éducation.

Je poursuis mes recherches sur la culture de la vigne, mon nouveau dada. Je corresponds avec ce bon vieux Français qui me partage son expérience et sa science. Au printemps, je vais commencer à travailler sur la création de mon vignoble à Charlevoix. Thierry hoche encore la tête quand je lui en parle. Mais en même temps, il parvient à sourire. Tu l'as rendu moins froid à mon endroit. Maintenant, je peux dire que j'ai un fils, pas un étranger.

Quand j'ai fini ma visite à la biblio, je salue les dames au comptoir qui me sourient comme si elles étaient les gardiennes de mon illusion. Ensuite, je traverse la rue et je vais au petit café situé dans le garage d'une ancienne caserne de pompiers. Les femmes qui l'ont aménagé aiment jaser. Elles me laissent écrire à la petite table près de la fenêtre. De là, je peux voir la rue principale et la petite vie de mon village. La vie est pleine de fenêtres; des lentilles avec toutes sortes de couleurs qui rendent l'existence moins claustrophobique. Il s'agit de les trouver et d'accepter ce que l'on voit. C'est moins étouffant. Mais je sens que je vis les deux extrêmes: le désir de voir les autres, et le besoin de m'isoler.

J'aime ce petit café. Il n'y a pas d'histoire, ici, seulement des points d'intersection reliant les conversations à l'haleine d'expresso. Ça sent les œufs et le bacon. J'arrive toujours à temps pour les muffins au son et aux raisins, ou pour le pain aux bananes que je mange avec mes doigts pour prolonger mon plaisir. Je t'écis et je radote. Mais ça fait du bien d'écrire. Au lieu de me couper, j'écis, je décris, je rime, je transcris, je note et je calque. Je me reproduis une cellule à la fois, comme une poésie génétique. Je trouve une série de refuges avec des fenêtres et des femmes pour ne pas être seule. C'est ironique. Tout pour ne pas être délaissée dans ma solitude choisie. La contradiction me fatigue. J'écis pour m'isoler en public, mon grimoire devient ma bouée de sauvetage. Au moins, je ne suis pas renfermée à double tour chez moi. Je me demande si l'achat de la fermette était une bonne idée. Je suis la femme au bout du rang. Personne ne m'entend crier, et personne ne m'entend rire. Écrire, écrire, écrire... Laisser venir l'incroyable légèreté de l'être pour survivre. Le rapt au bout des nerfs, je vis mon anxiété à fleur de peau. Comme tu vois, rien n'a changé.

Grimoire: Interruption temporaire

Je vis trop dans ma tête et ça me déçoit. Je me dis que c'est pour me donner le temps de comprendre, d'accepter, de pardonner. C'est plus facile d'absoudre les autres que de se pardonner soi-même. Modulée par le temps, je subis une interruption temporaire. Charlie me dit que c'est un stress post-traumatique. J'ai vécu la rigueur des autres; la trajectoire de ma vie que je n'ai jamais eu le courage de contrôler moi-même. J'ai vécu l'abondance des autres en les laissant me bousculer dans les remous de leurs besoins. Mon existence a enrichi leurs vies. En passant, j'ai reçu les papiers de l'avocat de mon ex. Le divorce est accordé, sans hic, sans heurt. B ne m'a rien demandé. Du coq à l'âne, voilà ce qui résume mon mariage avec lui. *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa*. J'ai raté mon mariage et une partie de ma vie. Écrire me déconstruit. Je relis les pages des derniers jours et je suis soulagée que ces émotions soient passées. Est-ce qu'il y a un nombre défini pour les émotions? J'ai hâte que ça finisse.

Grimoire: Post-mortem

Je dois essayer de ne pas faire de ressentiment. Charlotte me reproche d'attendre que les autres traduisent mes pensées pour répondre à mes besoins que j'ai de la difficulté à identifier moi-même. Elle m'accuse de vivre par accident. Je suis la femme accidentelle. Mon grimoire est un acte de contrition, mon pèlerinage sur papier. Il exprime ma douce détresse, la somatisation qui me préoccupe. Je manque de discipline pour vivre ma vie et Charlotte se montre impatiente avec moi. Je ne sais pas comment elle fait pour me supporter, elle qui est la discipline même. Pour moi, le destin est un passage à vide qui hypothèque mon adaptation. Mais je l'ai compris trop tard dans ma vie.

Mon mariage... Contrairement à l'opinion populaire, je ne suis pas ignorante. Je n'ai pas tout ignoré. Mon grimoire que je traîne partout comme si j'étais une grande écrivaine est le meilleur placebo qu'une femme puisse avoir, exception faite du chocolat et du vin. Je pense souvent à mon journal que j'ai enfoui sous des pierres à *Shikoku*. Il m'attend. Je ressens son pouls presque imperceptible qui ralentit. Ensuite, il reprend sa course, sans que je ne sache pourquoi. Il m'attend avec *Kōbō-Daishi*. Je l'imagine en train de se décomposer et de se sacrifier pour faire pousser un arbre sans racines. Ma tombe dans la rizière à l'autre bout du monde. Ici, dans ma pagode en pleine campagne à Charlevoix, j'attends l'effet papillon, mais il ne vient pas.

Grimoire: Les puits de lumière

Aujourd'hui, j'ai baigné dans la lumière. J'ai ri à gorge déployée et je me suis étonnée quand je me suis entendue. J'étais à la biblio, à mon poste habituel, et je regardais les éducatrices de la garderie voisine faire sortir les tout-petits pour leur récréation matinale. Comme il y avait du givre partout, les mamans attentives avaient sorti les tuques et les mitaines. Il n'y a rien de plus drôle que de voir un bambin marcher avec une tuque ornée d'un pompon gigantesque qui suit la cadence de ses petits pas. On dirait des points d'exclamation! Je remarque souvent que les enfants, lorsqu'ils se parlent, ne se regardent pas dans les yeux, comme par pudeur. Ils regardent le bout de leurs mitaines pendant qu'ils discutent de bibittes gelées dans le sol ou d'autres mondanités.

Une fois la récréation terminée, une à une, les femmes sortaient pour accueillir les bambins qui ne bougeaient pas. Moi aussi j'étais surprise de voir les enfants immobiles le long de la clôture de métal, en train de regarder sur la rue. C'est à ce moment que les femmes ont réalisé que tous les petits cocos avaient la langue collée au métal givré de la clôture. De les voir s'agiter pour résoudre le dilemme était tordant. Encore plus les cocos qui ne bougeaient pas, la petite langue toujours rivée à la clôture. J'ai ri aux éclats. Telles des poules, les femmes derrière le comptoir de la bibliothèque ont tous levé la tête avant de me rejoindre pour voir ce qui me faisait tant rire. Bien qu'elles se sont mises à rigoler tout autant que moi, il n'en demeure pas moins que nous étions toutes soulagées une fois le dernier bambin libéré. Alors qu'ils retournaient vers la garderie, la langue toujours sortie, certains affichaient un air penaud et d'autres, perplexes.

Ma matinée s'est donc terminée dans un véritable puits de lumière. Ensuite, je suis allée au petit resto pour retrouver ma table, mon oasis à l'haleine de café.

Grimoire: La visite de Charlotte

Il est 5h30 du matin et me voilà déjà dans ma pagode en train d'écrire. J'attends l'heure bleue. Le froid se fait sentir jusque dans mes os. Je suis habillée chaudement et j'ai mon gros thermos de café. Charlotte dort encore. C'était difficile de la laisser dans mon grand lit chaud. Je suis allée la chercher à l'aéroport hier soir et elle reste ici pour le week-end. Ça met de la vie dans la maison. Si tu pouvais voir mon chien Babine, je lui ai mis un chandail et il est couché sur la banquette à côté de moi, tout emmitoufflé dans notre grosse douillette. Il ronfle comme une scie mécanique. À l'entendre, il semble fonctionner au diesel. On dirait qu'il pète le soufre.

Quand Charlotte a vu ma pagode, elle semblait bouleversée. Pendant la soirée d'hier, notre discussion arrosée de Merlot a évolué en débat. On peut dire qu'elle ne mâche pas ses mots. Il faut que je lui rappelle que ses éditoriaux sont pour les journaux... non pour moi. J'ai ruminé ce qu'elle m'a dit; elle m'accuse d'accorder trop d'importance aux symboles et à la synchronicité, allant jusqu'à me comparer à Icare qui monte vers le soleil, en

quête d'une vertu salvatrice. Elle prétend que je trébuche dans les détails de la vie, les fleurs dans le tapis.

Je ne sais plus quand m'affirmer. J'aurais voulu lui expliquer que les symboles donnent un sens à tout, sans quoi quelqu'un nous l'imposera. Charlotte croit que mon interprétation libre des symboles est un signe qui prouve ma détresse. Elle affirme que dans ma tête, le symbolisme représente ma réalité. La moutarde lui a monté au nez. Pour calmer les choses, nous nous sommes installées devant la télé pour voir son film préféré. On a continué à radoter sur la science-fiction et un néologisme n'attendait pas l'autre. Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, je me sentais rapetisser chaque fois qu'elle émettait un commentaire. Muse empoisonnée ou élixir de vérité, je ne sais plus quoi faire avec elle.

Babine vient de se réveiller et me regarde d'un seul œil. Sois doux et ne me juge pas. Fais seulement des constats. Mon chien m'endure lui aussi.

Je pensais encore à mon mariage (je refuse de dire vie conjugale, car il ne s'agissait pas d'une vie conjugue). Une fois l'anneau au doigt, tu deviens un vecteur passif. Tu es pris dans le pouvoir imposé par la société pour faire avancer l'ensemble de la machine. Il faut respecter les règles. On recherche l'identique et non l'identité, ce qui fait du mariage une expérience très limitée. L'amour n'a rien à voir là-dedans. On reste ensemble, non par amour, mais parce qu'on refuse de subir un échec à la face même de la société, et ce, pour toutes les raisons qu'on peut s'imaginer. Mon mariage s'était transformé en épave. Je m'y accrochais pour ne pas disparaître dans l'inconnu. J'étais la femme du premier ministre. «Babine, si tu veux demeurer indemne, ne te marie pas! Reste célibataire et tu seras l'homme idéal. Le *Ren de Confucius*. Celui qui réussit à vivre sa vie entre le ciel et la terre. C'est un exercice très précis, mais avec les six pouces de jambes que tu as, tu n'es pas prêt à imiter Icare et à t'envoler vers les altitudes».

Et voilà que mon vieux bonze canin, mon bouledogue mystique, se met à grogner. Je vois... L'amplitude du sujet l'ennuie. C'est vrai qu'on développe des thèses pour s'expliquer la vie. Est-ce de la spiritualité ou de la superstition? «Colle-toi sur moi, mon chien, tu m'aides à guérir».

Grimoire: Charlotte au pays des merveilles

Charlotte est à mes côtés pendant que j'écris. Elle revoit son texte, car l'éditeur l'attend d'ici une heure. Cette femme qui se fait passer pour un homme travaille tout le temps. La différence, entre elle et moi, c'est la trajectoire de nos pensées. Elle est très rigide, très linéaire, et ne fait rien deux fois. Je la regarde travailler et constate qu'elle ne s'arrête pas tant que sa tâche n'est pas terminée. Moi, je fais des sauts quantiques. Pourquoi aller de A à B quand on peut aller ailleurs? Je perds beaucoup de temps à reprendre des tâches incomplètes. C'est mon style évolutif. C'est comme ça que je me vois, et c'est comme ça que je suis faite. Il est trop tard pour changer.

Avec le froid qui s'amplifie tous les jours, la pagode est insuffisante pour me donner le luxe de me prélasser. C'est pourquoi nous l'avons transformée en yourte à l'aide des bâches. Charlotte dit qu'avec ces bâches de couleur bleue, le pavillon ressemble à un voilier qui se débat dans l'air. Une fois les coins rabattus avec des câbles, il a plutôt l'air d'un gros champignon. C'est pourquoi Charlotte l'a surnommé la yourte cosmique. À l'intérieur, j'ai mis de gros coussins, de même que mon petit *Shangrila*. Ainsi, je pourrai venir y écrire tous les jours pour me purger.

À nouveau, je regarde Charlotte travailler en silence, et constate que son beau visage ne trahit pas ses émotions. Je ne l'envie pas pour son stoïcisme, mais pour son allure. Cette femme a toujours l'air allumée. Elle maintient l'équilibre dans sa vie avec une prise de fer. Voilà bien un acquis qui me manque.

J'ai entraîné, pour utiliser ses mots, ma chère Charlotte dans une session de *Reiki*. Selon son schème de pensée, les méthodes de soins non conventionnels sont loin d'être valides. Moi, je pense que les faits concrets imposent une limite étouffante. Mais l'efficacité de l'imposition des mains et l'existence du *Ki* ne font pas partie des croyances de cette chère Charlotte, qui préfère l'acier inoxydable des hôpitaux qu'elle évite avec horreur. Je me suis amusée à la tourmenter avec mes explications sur l'esprit et l'énergie universelle. J'ai louangé l'imposition des mains qui soulage les souffrances et amène le calme mental par la paix intérieure, en plus d'engendrer un bien-être général. C'est le souffle vital dans la Nature. Elle m'a fait une de ces paires d'yeux! Pour ajouter une cerise sur le sundae, je lui ai parlé des sept *chakras* et de la signification des couleurs, pendant qu'elle ne faisait que regarder impatientement sa montre. Une fois dans la voiture, elle n'a pas mâché ses mots, m'accusant de tourner en

rond. Du fait qu'elle ne comprend pas ma démarche, je me sens à nouveau diminuée. C'est au point où je voudrais disparaître. Ma muse me tue à petit feu. Je suis en train de la perdre et je vais encore une fois me retrouver seule.

Chapitre 11

Samuelle ressentait que ce week-end en tête-à-tête avec Charlotte commençait à s'assombrir. De retour dans le grand lit chaud qu'elle avait quitté pour écrire, elle regardait son amie dormir. Même dans son sommeil, cette chère Charlie semblait ruminer un discours intérieur bien rodé. Ce n'était pourtant pas son genre. Sentant son anxiété monter, Samuelle chercha à se blottir près du corps allongé près d'elle. Un signal normalement apprécié par Charlotte, mais tel que Samuelle le redoutait, son étreinte ne lui fut guère rendue.

Au bout de quelques inspirations convulsives, elle s'appuya sur le coude et fit glisser son index le long de la joue de son invitée avant de lui demander :

- Charlie? Charlie? Voudrais-tu un café?
- Non, répondit Charlotte tout en regardant sa montre comme si elle était soudainement pressée.
- Tu en fais une tête, ce matin. Qu'est-ce qui ne va pas?
- Rien. Je dois partir, c'est tout, laissa entendre Charlotte en sautant du lit pour se diriger vers la douche.
- Je fais le café et je t'attends dans la cuisine.
- Fais ce que tu veux, répliqua sèchement l'autre avant de disparaître en faisant claquer la porte derrière elle.

Sam se dépêcha à mettre le couvert, sachant que Charlie aimait bien leurs tête-à-tête du dimanche matin. Les cheveux encore mouillés, celle-ci arriva dans la cuisine avec ses sacs qu'elle déposa bruyamment sur la céramique. Sans regarder son hôte qui l'attendait à la table, elle se versa rapidement un café et alla s'asseoir dans le salon pour consulter son BlackBerry.

- Qu'est-ce que tu fais? s'enquit Sam.
- Je vérifie ma réservation avec Air Canada.
- Tu vas rester plus longtemps?
- Non, je veux ficher le camp.
- Charlie, qu'est-ce qui se passe?
- Sam, ça ne vaut même pas la peine d'en parler.
- C'est à cause d'hier soir?
- Ça n'a rien à voir avec hier soir. Soit tu joues à un jeu cruel, ce qui ne me surprendrait guère avec tout ce qui est arrivé cette année, soit tu as perdu la carte. Je dois t'avouer que la façon dont tu agis me dépasse complètement.

En entendant cela, Sam se sentit gagnée par l'anxiété. Sa main trembla lorsqu'elle voulut soulever sa tasse pour siroter une gorgée de café. Charlotte rangea son BlackBerry et fixa le carrelage du salon. Son silence en disait beaucoup plus que Sam voulait en entendre. — C'est drôle, Sam. J'ai toujours les mots justes, mais en ce moment, j'ai de la difficulté à exprimer ma déception et ma colère.

- Que veux-tu dire? Qu'est-ce que j'ai fait?
- Je te regarde aller et je me demande comment une femme si intelligente, si perspicace et si sensible peut être aussi ignorante.
- Mais...
- Lorsque vient le temps de prendre une décision, tu t'attardes à longueur de journée pour mesurer les événements. C'est comme s'il te fallait évaluer ta vie chaque fois que tu dois franchir un nouveau pas.
- Tu exagères.
- Tu n'as aucune idée de ce dont je te parle? Es-tu donc si ignorante... ou naïve?
- Ni ignorante. Ni naïve.
- Tu négliges tout ce qui est important. Tu ignores la vie pour jouer à la femme perdue; pas seulement égarée, mais perdue... complètement perdue.

— Charlotte, ça suffit! Je n'ai pas besoin de toi pour me dire comment vivre ma vie. Ça me rend inconfortable.

— C'est plutôt toi qui me rends inconfortable... et je ne suis pas la seule.

— Cesse de me parler en paraboles.

— Même en te le braquant sous le nez, tu refuserais de le voir. J'en ai assez de tes conneries. Depuis vendredi que je te regarde aller dans ton quotidien, et ce que tu fais est malsain.

— Mais voyons, Charlotte!

— Sam, combien de fois par jour perds-tu contact avec la réalité?

— Quoi?

— Combien de fois par jour perds-tu contact avec le moment présent? Tu t'obsèdes à interpréter des symboles pour décider ce que tu vas faire; non seulement de ta journée, mais de ta vie. Puis ton fameux temple où tu entposes toutes ces babioles et où tu te livres à toutes tes simagrées! Je ne peux pas croire que tu conserves l'urne de Rob au beau milieu de cette folie! Les mots me manquent! Tu me mets tellement en rogne avec ton cirque de l'absurde!

— Chacun sa façon. Chacun son chemin.

— La reine du drame! J'étais fière et vraiment impressionnée quand je t'ai vue partir en pèlerinage. Combien de fois ai-je failli te texter pour aller te retrouver? Quand tu es revenue, je t'ai laissé le temps de faire le deuil de Rob. Moi aussi je l'estimais beaucoup. Mais crois-moi, s'il te voyait agir comme tu le fais présentement, il serait déçu.

— Ça, c'est du chantage émotif! Charlotte, je fais ce que je fais pour être heureuse.

— Es-tu heureuse?

— Non.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas ce que je veux. Je cherche encore.

— Tu cherches quoi? Que faudra-t-il faire ou dire pour que tu comprennes enfin que tout ce rituel quotidien auquel tu te livres ne donne absolument rien?

— Pourquoi me juges-tu?

— Je ne te juge pas. C'est un pur constat et crois-moi, ça me déchire. Ton ignorance va te coûter cher! Quand donc vas-tu réaliser que tu as tout ce qu'il faut pour être heureuse? Une vie, ça ne se mesure pas. Ça se vit. Quand on s'attarde à la mesurer, comme tu le dis si bien, c'est qu'on décroche pour se prendre en pitié plutôt que de s'actualiser. On compte les morceaux. Les restes. Faire l'autopsie d'une vie est malsain.

— Tu fais ma psychanalyse, maintenant?

— Si tel était le cas, j'utiliserais des mots beaucoup plus choquants pour toi.

— Pour me blesser...

— Non, pour te brasser! Reviens à la vie, Samuelle! Tes enfants t'attendent avec impatience. Un bébé va bientôt naître et il mérite d'avoir une grand-mère saine d'esprit. Quelqu'un de solide qui sera là pour l'aimer inconditionnellement.

— J'y serai.

— Tu vas te servir de cet enfant comme d'une béquille. Tout, pour toi, est une béquille! Maëlle et Thierry doivent souffrir de voir leur mère malade voltiger partout!

— Charlotte, je crois qu'il est mieux que tu partes!

— Samuelle, tu es malade. Fais-toi soigner avant qu'il ne soit trop tard.

— Sors, Charlotte, avant d'en dire trop!

— Tu crois vraiment que je veux te faire mal?

— Charlotte, c'est fini! Va-t'en!

Charlotte se leva, prit ses bagages et se rendit à la porte.

— Attends, lui dit Sam, je vais te reconduire.

— Ce n'est pas la peine. J'ai appelé un taxi. Je vais l'attendre au bout du rang.

— Ce n'est pas nécessaire, voyons!

— J'étouffe, ici, avec toi. Ça me déchire de savoir qu'il n'y a rien que je puisse faire pour t'aider à changer.
— Tu n'as qu'à m'accepter comme je suis. Je suis en transition, tu sauras.
— Tu te transformes? En quoi? En folle? Écoute, je fous le camp avant de dire des choses qui vont vraiment te blesser.
— Tu ne réalises pas que tu me fais mal? Si c'est ça, ta charité, je peux m'en passer.

Charlotte prit ses sacs et fit claquer la porte derrière elle. Sam la regarda descendre le chemin menant au rang. On aurait dit une toile de Lemieux où le personnage se confond avec la nature. La neige reprit sa course en tourbillonnant entre les mélèzes. Lorsque la silhouette de son amie atteignit le bout du rang, il lui devint impossible de la distinguer tant elle s'évaporerait dans le néant blanc.

Elle avait la nausée, tout à coup. Le cœur lui déchirait la poitrine. Elle avait vécu ce scénario. Une rupture écorche jusqu'aux anciennes cicatrices, comme de vieilles racines atteignent les tripes. On ne s'endurcit jamais. On a beau tenter de se convaincre que celle-là sera moins douloureuse, on ne réalise ce qu'on avait qu'une fois perdu. La liberté, c'est de n'avoir rien à perdre. Tout ce qui demeure est l'orgueil, mais sachant que la solitude tue, avoir le dernier mot ne vaut pas cher.

Samuelle prit son BlackBerry et effaça le texto qu'elle s'appêtait à envoyer à Charlotte. Elle souffrirait bien plus si son message était ignoré. Charlotte étant partie en colère, peut-être valait-il mieux lui donner quelques jours pour se calmer. L'envie du cœur la ramènerait. Encore une fois.

Elle endossa son anorak et alla se réfugier dans sa yourte. Les joues lui serraient au point où son visage lui faisait mal. Les yeux en feu, elle traîna lentement sa sollicitude sur les symboles mystiques, les drapeaux tibétains, le gros *Bouddha* orange, les statues de Ste-Anne et du Frère André, le petit autel avec les offrandes qu'elle omettait de faire et tous les cierges qu'elle s'était procurés à l'Oratoire. Son absurdité encaissait l'humiliation. Pour la première fois, elle évitait de regarder l'urne où reposait Rob, objet qui lui servait de talisman pour chasser les esprits maléfiques. Elle avait réduit l'homme qui se disait son âme sœur à une vilaine supercherie, dans le simple but de chasser sa peur de vivre seule.

Un violent frisson transperça son corps, pendant que Babine posa sur elle un regard qui semblait en dire long sur ce qu'il pensait du comportement de sa maîtresse. Comme s'il préférait l'ignorer, il lâcha un long soupir, se leva, et retourna sur la galerie.

— Toi aussi tu m'abandonnes, Babine? J'ai tout perdu. Charlotte est partie. Thierry n'a jamais le temps de répondre à mes courriels, et Maëlle est occupée. Je n'ai plus de place parmi eux. Même que je ne vaud plus rien à leurs yeux. J'aurais dû partir avec toi, Rob. Voilà qui aurait été plus généreux de ma part. L'accident noble, l'amie de la détresse... On ne peut vivre par accident, mais on peut mourir par accident.

Épilogue

Sept ans plus tard

Il y a des choses dans la vie qui valent la peine d'être faites et surtout, bien faites. Il y a des gens qui possèdent un sens inné pour faire les bonnes choses et de les faire bien. La nuance est subtile pour ceux qui ne s'attardent pas pour y penser. Mais pour les vigilants, la différence est renversante.

Mira, petit bout de femme de six ans, observait les lucioles s'envoler dans leur chassé-croisé, de l'autre côté de la grande fenêtre. Le feu crépitait dans l'âtre de la maison, sise au bout du plus beau rang de Charlevoix. Ça sentait bon. Une musique de Vivaldi, un air baroque italien que la fillette entendait souvent quand ce n'était pas Albinoni de Venise, résonnait dans toutes les pièces en enveloppant les convives qui s'attardaient pour regarder à travers les fenêtres les vraquiers illuminés qui circulaient silencieusement sur le fleuve. La petite fille pouvait entendre les voix rire dans la cuisine, tout autant que le bruit des assiettes et des casseroles.

— Est-ce que tu sais que je t'aime? entendit-elle.

Elle leva les yeux et aperçut le sourire rassurant de sa grand-mère.

— Viens, on va marcher dans le vignoble.

Après avoir accepté la main tendue vers elle, elle se laissa guider doucement dans toutes sortes d'aventures que seules les âmes sensibles peuvent vivre. Une fois à l'extérieur, elle et Sam mesurèrent leurs pas entre les rangées de vignes. Le vin serait bon, cette année. La température s'était montrée idéale et le sol avait cédé ses richesses.

Au fur et à mesure que les deux silhouettes se déplaçaient, un nuage de lucioles les suivait comme par enchantement, un peu comme le plancton phosphorescent qui trace un sillon dans le creux des vagues au passage d'un navire dans la nuit. Les deux personnes, la vieille et la jeune, étaient des complices inséparables. Mira, comme la déesse grecque dont elle porte le nom, voyait tout, tandis que Sam, l'ombre sereine, ondulait à ses côtés comme un cerf-volant en pays de connaissance. À elle non plus, rien n'échappait. C'est ça le fruit de l'expérience.

Respirant profondément, Samuelle prit sa petite-fille dans ses bras et la couvrit à l'aide de son châle avant de la serrer contre elle. L'air du fleuve était frais et rassurant. Ce soir, après le feu de camp, elles observeraient les planètes avec le nouveau télescope. Le fleuve, voilé par la noirceur, écouterait en silence pendant que Samuelle raconterait la Chine, le Japon ou le *Viêt Nam* à une petite fille aussi rêveuse qu'elle et qui lui poserait ensuite mille et une questions. Mira voulait toujours tout savoir.

— Tiens, dit la grand-mère en se penchant parmi les vignes pour ramasser un gant dans la noirceur totale. Je le cherchais justement, ajouta-t-elle en l'enfouissant dans sa poche.

— Dis, grand-maman, fit la fillette, comment as-tu fait pour le voir? Il fait si noir que je ne vois même pas mes souliers.

— Ah! On ne voit pas tout avec les yeux.

— Que veux-tu dire? interrogea la petite en fronçant les sourcils.

— C'est un vieillard qui m'a appris cela.

— Un vieux monsieur?

— Oui, un vieux monsieur bien sage, et qui était aveugle.

— Où était-il, ce vieux monsieur?

— Je l'ai rencontré devant une pagode, au *Viêt Nam*. Il était accompagné de son petit-fils qui lui tenait la main, comme tu le fais avec moi présentement.

— Le petit garçon lui montrait où aller?

— Mira, même si cet homme était aveugle, il pouvait tout voir, tout ressentir. Il m’a montré qu’on ne voit pas tout avec nos yeux. Il faut aussi voir avec le cœur.

— Je ne comprends pas.

— C’est par l’amour que nous pouvons voir. L’amour de soi et des autres. C’est comme une petite lumière bien délicate et bien précieuse à l’intérieur de toi, qui te nourrit et qui te donne la force de voir les choses que les yeux ne peuvent pas voir.

— Je ne comprends pas, grand-maman.

— Dans la vie, nous avons le choix de faire les bonnes choses et de bien les faire. Parfois, il y a des personnes qui souffrent et qui choisissent d’éteindre cette petite lumière d’amour qui illumine leur cœur; du coup, ils ne font plus les bonnes choses.

— Ce sont des méchants?

— Non, il n’y a pas de personnes méchantes, seulement des actes méchants.

— Tu me fais peur, grand-maman, je n’aime pas ton histoire.

— Je ne veux pas te faire peur. Pense à la petite lumière en toi. Est-ce que tu la vois? demanda Samuelle en chatouillant le ventre de la petite.

— Oui, je la vois, répondit Mira en riant.

— Elle est belle, n’est-ce pas?

— Oui, on dirait que j’ai des lucioles dans mon ventre.

— C’est une belle image, que tu viens de créer. Garde toujours les lucioles dans ton ventre et tu seras forte.

— Je serai forte?

— Oui. Comme le vieux monsieur aveugle qui m’a fait voir les lucioles dans mon ventre. Mira, tu es plus forte que tu le crois. Prends cette belle énergie positive, choisis de faire les bonnes choses et fais-les bien. Ce vieux monsieur m’a donné une clé précieuse pour m’aider à me connaître. C’est ce qu’il y a à l’intérieur de moi qui est important, et non les choses qui surviennent autour de moi. On ne vit pas par accident. C’est pourquoi je te dis que ce qui compte le plus est invisible à l’œil. La seule façon de voir les lucioles en toi, c’est de prendre soin de toi et d’être bonne pour toi, sans toutefois te montrer égoïste. Quand les lucioles dansent dans ton ventre, tu es la personne la plus puissante sur cette belle planète. Il faut faire confiance aux lucioles et laisser jaillir cette lumière sur les gens qui nous entourent.

— C’est beau ton histoire, grand-maman.

— Je me la répète souvent. Le vieux monsieur aveugle m’a légué son expérience de vie pour que je reconnaisse la force qui est en moi et maintenant, ma choupette, je te lègue ce savoir pour que tu toi aussi tu puisses reconnaître toute cette belle force qui t’habite. Sois heureuse, Mira, et partage ton bonheur. La vie est si belle.

Des pas familiers se firent entendre entre les rangées de vignes aux raisins abondants. Mira tourna la tête, sourit, et prit le panier d’œufs frais qu’on lui tendait. Même au clair de lune, Samuelle pouvait reconnaître le sourire de son fermier.

— Bonsoir, la salua ce dernier en affichant son habituel sourire paisible. Vous vous promenez à la noirceur?

— Comment as-tu fait pour nous trouver? demanda Mira en prenant la main que le grand homme lui tendait.

— Ah! C’est dans la noirceur que l’on voit les plus belles étoiles, répondit ce dernier.

— Et les lucioles! clama Mira en tournant son regard vers sa grand-maman.

— Tu as tout compris! lui lança Samuelle. Tu as tout compris, répéta-t-elle, sans peur et sans regret.

FIN

